

Université du Québec

Thèse

présentée à

l'Université du Québec à Trois-Rivières

comme exigence partielle

du doctorat en philosophie

par

Michel Seymour

M.A. Philosophie

Descriptions et référence:

la théorie de la syntaxe logique

de Principia Mathematica et ses

perspectives contemporaines

avril 1985

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque


Avertissement

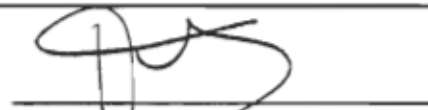
L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Résumé:* La théorie des descriptions occupe au sein de la philosophie de Russell une place centrale. Outre le fait d'apporter une solution à diverses énigmes philosophiques et d'être une première étape vers la solution des paradoxes, j'insiste sur le fait qu'elle peut donner lieu à une théorie générale de la référence et qu'elle est une instance particulière d'un principe fondamental de parcimonie ontologique qui guide Russell dans sa construction d'un langage idéal. Ces deux traits caractéristiques sont développés dans le premier chapitre. Les chapitres qui suivent traitent de questions particulières relatives à ces deux aspects de la théorie. Au chapitre deux, je critique l'analyse russellienne de l'existence à partir de la quantification. Cette analyse ne rend même pas compte du caractère sensé de la doctrine meinongienne des objets actuels non-existants. Je propose de faire de l'existence un prédicat d'objet et je montre comment cela n'affecte en rien l'essentiel de la théorie des descriptions. Au chapitre trois, je propose d'interpréter substitutionnellement les quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur. Cette interprétation nous permet d'apporter une justification indépendante à la théorie des types ramifiés. La théorie des types représente alors aussi un progrès par rapport à la théorie des ensembles et les définitions russelliennes prennent enfin la forme d'une élimination plutôt que d'une réduction. L'interprétation substitutionnelle paraît être un instrument privilégié d'économie ontologique et cela s'accorde pleinement avec l'esprit sinon la lettre de la philosophie russellienne. Au chapitre quatre, je discute de la possibilité d'assimiler les noms communs à des prédicats et donc des symboles incomplets. Les noms communs ont comme trait caractéristique d'autoriser deux lectures en forme logique.intensionnelle et extensionnelle

je critique la sémantique russellienne du langage extensionnel et je propose plutôt l'adoption d'une interprétation tarskienne. On évite ainsi le recours à des fonctions propositionnelles sans pour autant réintroduire les classes car l'inclusion dans une classe n'est qu'une explication particulière de la relation sémantiquement primitive de satisfaction. Au chapitre six, je montre comment la théorie des descriptions est, au niveau sémantique, compatible avec l'admission, au niveau pragmatique, d'usages référentiels qui prennent la forme d'implicatures conversationnels. Au chapitre sept, je suggère d'assimiler les noms propres à des prédicats dont la forme générale est "x est-identique-à-N" et je montre comment cela est compatible avec la possibilité d'usages référentiels au niveau pragmatique. Enfin, au chapitre huit, je propose une forme logique pour les énoncés d'attitudes propositionnelles qui respecte l'esprit de la doctrine de l'incomplétude référentielle et je tente de justifier les réticences de Quine eu égard au problème de la quantification à l'intérieur. On peut nuancer néanmoins la critique de Quine en s'objectant seulement au caractère sémantiquement signifiant des constructions épistémiques où le quantificateur a la plus large portée et où le verbe psychologique reçoit une interprétation intentionnelle. On peut quand même reconnaître leur caractère signifiant au niveau pragmatique. Puisque les variables quantifiées de l'extérieur fonctionnent comme des termes singuliers et qu'une expression ne peut être utilisée ainsi que sous la forme d'un implicature conversationnel, le discours modal et épistémique de re, lui-même, ne peut intervenir que sur le mode d'implicatures conversationnels.


Signature du candidat


Signature du directeur de recherche

Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier Daniel Vanderveken d'avoir accepté de diriger ma thèse et de m'avoir donné l'occasion d'approfondir plusieurs des problèmes pertinents pour mon sujet au sein de son groupe de recherche. Je me dois aussi de rappeler l'inestimable support de John McDowell, "fellow" à l'Université d'Oxford en Angleterre, qui a lu, commenté et corrigé une première version de l'ouvrage. Jocelyne Couture doit être remerciée pour avoir, la première, attiré mon attention sur les multiples subtilités de la théorie russellienne des types. Plusieurs autres personnes ont de près ou de loin facilité mon travail, soit par leurs encouragements soit par leurs commentaires. Je voudrais mentionner en particulier Jean Laberge, Daniel Laurier, Claude Panaccio, Michel Paquette et Mark Sainsbury. Il ne faut pas omettre non plus de signaler l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du Fonds FCAC (Québec). Enfin, je remercie Serge Bérard qui a fait de nombreuses remarques pertinentes sur la forme du manuscrit final. J'exprime à tous ma profonde gratitude.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
CHAPITRE I INCOMPLETUE REFÉRENTIELLE ET ECONOMIE	
ONTOLOGIQUE	15
L'incomplétude référentielle	16
L'économie ontologique	29
CHAPITRE II QUANTIFICATION ET EXISTENCE	46
Le critère d'engagement ontologique	47
Est-ce que l'existence est un prédicat?	57
Une théorie des descriptions amendée	70
CHAPITRE III LA QUANTIFICATION SUBSTITUTIONNELLE ET LA	
THEORIE DES TYPES RAMIFIES	73
La théorie des types simples	74
La théorie des types ramifiés	77
L'interprétation substitutionnelle des	
quantificateurs	84
La résolution des paradoxes	86
L'axiome de réductibilité	97
La critique de l'axiome de réductibilité	102
Une justification de l'axiome	108
Récapitulation	114
CHAPITRE IV VERS UNE THEORIE GENERALE DES EXPRESSIONS	
DENOTANTES	118
L'élimination des expressions de classes	118
La définition 20.01	124
Les noms communs	132

	L'élimination des noms communs en fonctions sentencielles	137
	L'argument de Gupta	143
CHAPITRE V	LE LANGAGE EXTENSIONNEL ET SON INTERPRETATION . .	153
	L'interprétation russellienne du langage extensionnel	154
	L'interprétation tarskienne	163
	La sémantique tarskienne et les langues naturelles	166
	Sémantique et ontologie	173
	La sémantique tarskienne et la théorie de la signification	183
	Les prédicats et la compétence sémantique	189
CHAPITRE VI	LES DESCRIPTIONS DEFINIES ET LEURS USAGES REFERENTIELS	194
	L'usage référentiel	195
	La première critique de Strawson	201
	La seconde critique de Strawson	209
	Référence singulière et référence générale	211
	La présupposition pragmatique de la clause d'existence	216
	Les descriptions utilisées intensionnellement . .	221
	La présupposition pragmatique de la clause d'unicité	222
	L'usage référentiel des descriptions définies . .	226
	La définition	230
	Une réplique aux arguments de Strawson	237
CHAPITRE VII	LES NOMS PROPRES COMME ABREVIATIONS DE DESCRIPTIONS	244
	Désignateurs rigides et expressions directement référentielles	247
	Critique de la théorie de Kaplan	268
	Les présupposés théoriques de Kripke	273
	Les différentes théories des noms propres	279

La théorie de Quine	283
Une justification pour la théorie de Quine	288
L'usage référentiel des noms propres	293
La définition	298
CHAPITRE VIII LA FORME LOGIQUE DES ENONCES D'ATTITUDES	
PROPOSITIONNELLES ET LE PROBLEME DE LA QUANTIFICA-	
TION A L'INTERIEUR	302
Une théorie russellienne	303
La logique épistémique de Hintikka	310
La théorie de Quine	314
Quantification à l'intérieur et modalité <u>de re</u> . .	322
Modalité <u>de re</u> et référence singulière	328
Modalité <u>de re</u> et référence directe	335
Le cas des déictiques	338
L'approche inscriptionniste	342
La notion pragmatique de référence singulière . .	344
Le caractère pragmatique du discours modal <u>de re</u> .	348
CONCLUSION	363
REFERENCES	373

Introduction

La théorie des descriptions est certainement l'une des doctrines les plus respectées de la philosophie russellienne. Après quatre-vingts années d'existence, on peut correctement dire qu'elle est la théorie la moins controversée que Russell ait proposée. Naguère reconnue comme un modèle de philosophie, elle conserve encore de nos jours une place de choix dans les débats philosophiques et va chercher de multiples adhérents appartenant à des courants de pensée très différents.

Cet état de choses peut paraître curieux dans la mesure où la théorie des descriptions semble ne s'appliquer qu'à un certain type d'expressions, celles constituées d'un nom commun simple ou complexe, précédé d'un article défini. Russell a baptisé ces expressions "descriptions définies". En outre, la doctrine apparaît toute simple: il y est dit que leur forme grammaticale est en réalité très différente de leur forme logique; elles sont en réalité des symboles incomplets, plus spécifiquement des fonctions sentencielles, et ce, même si elles semblent appartenir à la catégorie des termes singuliers lorsqu'on s'en tient à leur syntaxe de surface; l'article défini, lui, ne fait que marquer la référence à un objet unique satisfaisant la fonction sentencielle. Russell dit aussi que les descriptions définies sont contextuellement traduites en termes de "clauses d'existence" et cela signifie, que, dans certains contextes propositionnels, la description est

traduite en forme logique par une formule quantifiée. Enfin, ces formules quantifiées peuvent avoir des portées différentes lorsqu'elles entrent dans certaines phrases complexes selon que la description a une occurrence primaire, secondaire, ou parfois même intermédiaire dans l'énoncé du langage-objet.

Ce sont là les points essentiels de la théorie, et il peut paraître curieux d'accorder une telle importance à ce qui, somme toute, ne semble receler qu'un intérêt tout à fait ponctuel. Pour saisir toute l'importance de la théorie, il nous faut la voir dans ses applications et comprendre les généralisations auxquelles elle peut donner lieu.

Tout d'abord, elle nous permet de résoudre certaines énigmes philosophiques. On est en effet en mesure avec la théorie des descriptions d'expliquer le caractère signifiant des énoncés contenant des descriptions qui ne désignent rien (p.ex., "L'actuel roi de France est chauve") et on est capable d'en rendre compte sans recourir à des sens frégeens. On peut aussi expliquer le caractère informatif des énoncés d'identité contenant des descriptions co-désignatives et expliquer ainsi l'échec du principe de substitution des identiques dans certains contextes propositionnels. Enfin les énoncés existentiels affirmatifs ou négatifs qui contiennent de telles descriptions cessent de paraître tautologiques ou contradictoires. La résolution de ces énigmes philosophiques montre l'utilité immédiate de la théorie

russellienne, et sa vertu explicative sur ce point fit l'objet d'une argumentation explicite dans "On Denoting", le célèbre article de 1905.

La théorie des descriptions joue d'autres rôles encore plus importants dans la philosophie russellienne. Au tournant du siècle, Russell était hanté par la découverte des paradoxes qui rendaient problématique le fondement de la théorie des ensembles. Russell vit très rapidement que ses idées sur les descriptions définies pouvaient s'appliquer aux descriptions de classes et que sa théorie des descriptions représentait un premier pas décisif vers la résolution des paradoxes (1). Les descriptions de classes peuvent elles aussi être traduites en forme logique à l'aide de fonctions sentencielles, et la hiérarchisation en types et ordres différents est ce qui permettra d'éviter les paradoxes logiques et sémantiques. La théorie des descriptions est donc à la base de la théorie des types ramifiés que propose Russell pour la résolution des paradoxes. Du même coup, on peut voir dans la théorie russellienne des descriptions une composante essentielle de sa position logiciste. La théorie des types ramifiés, qui se présente comme une extension de la théorie des descriptions, pourrait, selon Russell, se substituer à la théorie des ensembles pour ainsi fonder les mathématiques sur des bases logiques. La théorie des descriptions n'implique certes pas le logicisme, mais elle a néanmoins constitué une étape essentielle dans la formulation de la doctrine propre à Russell.

(1) Russell, B., [1959], p.79.

La théorie de Russell s'avère également fondamentale en ce qu'elle constitue la base pour la constitution d'une doctrine générale d'incomplétude référentielle en ce qui a trait à l'ensemble des "expressions dénotantes" des langues naturelles. Dès le début de son article de 1905, Russell caractérise les descriptions définies comme appartenant à la catégorie générale des "expressions dénotantes", et on peut y voir déjà la possibilité d'appliquer la théorie à toutes ces expressions (2). Non seulement est-il possible de concevoir les prédicats comme des symboles incomplets, d'assimiler les noms communs aux prédicats et de traiter les descriptions définies comme des prédicats, mais on peut aussi songer à traiter de la même façon toute une série d'autres expressions. On pourra, par exemple, être tenté d'assimiler les descriptions de classes à notre langage et de traiter les noms propres ordinaires comme des abréviations de descriptions. Une fois engagé dans cette voie, la même approche pourra guider notre analyse des descriptions indéfinies, des expressions précédées d'un terme numérique et celles constituées de quantificateurs. Et si au bout du compte les expressions indexicales et les démonstratifs sont, ou bien exclus de notre langage réformé, ou bien assimilés à des prédicats, la théorie des descriptions peut alors aboutir à une théorie générale de la référence pour les langues naturelles. Vue sous cet angle, la théorie russellienne nous livre les bases pour la représentation en syntaxe logique d'un assez large fragment des langues naturelles.

(2) Russell, B. [1905], p.41.

Un dernier trait caractéristique mérite d'être mentionné et découle du point précédent. La théorie des descriptions nous permet de réaliser une certaine économie ontologique, et ce, à divers niveaux. Tel qu'on l'a signalé plus haut, Russell montre dans son article comment on peut rendre compte du caractère signifiant d'un énoncé contenant une description qui ne désigne rien. Or, avec la théorie des descriptions, on peut réaliser ceci sans être pour autant obligé d'introduire des entités meinongiennes (i.e. des actuels non-existants) ou des sens frégréens. Une fois qu'on a endossé la doctrine générale de l'incomplétude référentielle, on est en mesure de réaliser une économie ontologique à l'égard des qualités, des relations, des classes et des sortes. Enfin, il est aussi permis de penser que Russell voulait en outre se dispenser d'entités telles que les propositions et les fonctions propositionnelles, et cela reste vrai même s'il ne disposait pas de toutes les ressources théoriques pour le faire. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, la syntaxe logique russellienne, en tant qu'extension de la théorie des descriptions, se caractérise comme ontologiquement neutre à plus d'un niveau.

Voilà donc ce que recèle implicitement la théorie proposée par Russell. Elle nous offre le moyen de résoudre des "puzzles" philosophiques, elle constitue une étape essentielle vers la solution des paradoxes et vers le logicisme, elle fournit les bases pour une théorie générale de la référence et elle constitue un instrument privilégié d'économie ontologique.

Le travail que je sou mets ici ne constitue pas une discussion de tous ces traits caractéristiques, mon intention est de me concentrer sur les problèmes d'adéquation de la théorie par rapport aux langues naturelles. Le lecteur ne trouvera qu'un examen sommaire de la solution que Russell suggère pour les paradoxes logiques et sémantiques, et je ne discuterai pas sa thèse logiciste. La syntaxe logique de Principia Mathematica peut être considérée autant dans son rapport aux mathématiques que dans son rapport aux langues naturelles et c'est sur ce deuxième aspect que je voudrais concentrer mes efforts.

Il est sans doute juste de prétendre que Russell était, à l'époque de Principia Mathematica, d'abord et avant tout préoccupé par des questions concernant le fondement des mathématiques, mais on aurait tort de prétendre que le souci d'adéquation aux langues naturelles était absent. On notera premièrement que la théorie des descriptions, dans sa première formulation, se présente comme une analyse d'expressions appartenant aux langues naturelles. On a même l'impression qu'au départ, la théorie prend justement appui sur une analyse des expressions dénotantes du langage ordinaire, expressions dont la forme générale est "le tel et tel".

Deuxièmement, les définitions introduites dans Principia Mathematica suggèrent à nouveau un point d'ancrage avec les langues naturelles. Dans ces définitions, nous trouvons, à gauche, dans un langage logique intermédiaire, ce que Kaplan croit bon de considérer

comme des traductions du langage ordinaire en un langage logique (3). Ce langage intermédiaire est constitué de symboles logiques tels que " $(\exists x) (\phi x)$ ", " $\exists (\phi x)$ ", "E", etc., qui traduisent certaines occurrences d'expressions du langage ordinaire, mais qui vont elles-mêmes être éliminées dans les formules complètement analysées. Le langage logique intermédiaire constitue donc en quelque sorte un pont entre le langage naturel et les formes logiques proprement dites.

Il ne s'agit certainement pas de prétendre que Russell voudrait proposer des traductions univoques pour chaque expression du langage ordinaire. Une expression telle que "l'homme" peut tantôt fonctionner comme une description définie, tantôt comme une description de classe. On peut également en faire une lecture extensionnelle ou intensionnelle, et elle autorise en outre différentes lectures selon la portée qui lui est accordée. En bref, la plupart des expressions sont ambiguës et on peut leur accorder différentes formes logiques selon le contexte d'utilisation. Il ne faut conséquemment pas voir les expressions du langage logique intermédiaire comme des traductions unilatérales d'expressions appartenant à une catégorie syntaxique spécifique, il faut plutôt les considérer comme des traductions pour des expressions en contexte. Par exemple, une expression comme " $(\exists x) (\phi x)$ " constitue une bonne traduction pour une expression comme "le tel et tel" lorsque celle-ci est utilisée en tant que description définie,

(3) Kaplan, D. [1972], p. 234.

à savoir, comme une description d'individu. Dans un contexte autre, la même expression pourrait être utilisée comme une description de classe et être traduite en langage intermédiaire par " $\hat{x}(\phi x)$ ".

Même si la syntaxe de Principia Mathematica n'est pas introduite à partir de traductions univoques d'expressions des langues naturelles dans un langage logique, il reste qu'elle doit être comprise comme une reconstruction de la syntaxe des langues naturelles. Celle-ci n'est pas tout bonnement représentée, mais y est plutôt réformée dans un langage dénué d'ambiguïtés. Il faut dire enfin que c'est la portée universelle d'un langage logique qui fait son intérêt philosophique. La syntaxe logique de Principia Mathematica n'offrirait pas d'intérêt pour le philosophe du langage si elle ne servait qu'une visée logiciste pour résoudre le problème du fondement des mathématiques. Elle ne peut receler un intérêt pour la philosophie du langage qu'en se présentant d'emblée comme grammaire universelle susceptible de s'appliquer autant au niveau du langage ordinaire qu'à celui des mathématiques.

C'est donc dans l'esprit d'un rapprochement entre la langue logique russellienne et les langues naturelles que s'inscrit mon projet. Ce faisant, je ne prétends pas prouver que les langues naturelles sont fondamentalement logiques ou même que le calcul russellien soit supérieur aux autres. On ne trouvera pas dans le présent travail une

étude comparative des différents langages idéaux. Je chercherai seulement à examiner quelques-uns des aspects de la théorie russellienne en proposant des corrections ou en la défendant contre certains de ses détracteurs.

Mon propos n'est pas non plus de traiter de façon exhaustive la philosophie du langage de Russell. J'entends concentrer mes efforts sur la syntaxe logique de Principia Mathematica que je conçois comme une extension de la théorie des descriptions. Je m'intéresse à la syntaxe logique russellienne, et non à l'atomisme logique. Il faut donc bien distinguer la théorie élaborée dans Principia Mathematica de la doctrine de l'atomisme logique qui est venue par la suite s'y greffer. Le langage logique russellien peut faire l'objet d'une investigation indépendante sans qu'il soit nécessaire de considérer du même coup son ontologie atomiste ou son épistémologie empiriste. Dans Principia Mathematica, on ne trouve pas trace de noms logiques et de propositions atomiques. Russell a d'ailleurs prétendu que son langage idéal n'était rien d'autre que la syntaxe de Principia Mathematica à laquelle viendrait s'adjoindre un vocabulaire constitué de noms logiques (4). Ces deux composantes représentent deux choix distincts et indépendants, et l'adoption de la syntaxe russellienne ne requiert nullement qu'on

(4) Russell, B., [1918], p. 198. Le langage de Principia Mathematica représente une syntaxe logique sans vocabulaire. Il n'y a rien dans cette syntaxe qui prescrit que le vocabulaire devrait contenir des noms logiques.

souscrive du même coup à l'atomisme. Par exemple, Quine emprunte dans une très large mesure la méthode de régimentation russellienne pour les énoncés des langues naturelles, mais adopte une théorie holiste de la signification. Il faut reconnaître en outre que la théorie des descriptions de Russell procède d'un esprit relativement opposé à sa doctrine atomiste, ainsi qu'à son empirisme. Russell a même cru que sa théorie des descriptions constituait un tournant anti-réaliste dans la théorie de la signification (5). Et de toute façon, il n'est pas problématique d'imaginer un langage en tout point semblable à celui de Principia Mathematica, auquel on refuserait d'adjoindre une liste de noms logiques ou dans lequel on admettrait des termes singuliers non-dénotants. Cette dernière option a d'ailleurs été envisagée par les tenants d'une logique sans présupposition d'existence (6).

Il est vrai cependant que la position atomiste de Russell déteint parfois sur la théorie des descriptions ou dans le calcul de Principia Mathematica. Par exemple, Russell admet que les descriptions définies peuvent avoir des occurrences primaires, et cela revient à leur accorder, dans certains cas, à toute fin pratique le statut de noms logiques. Russell admet aussi parfois l'inférence d'une clause d'existence à partir d'une formule universelle et ceci découle de son

(5) Russell, B. [1959], p.99.

(6) Voir, par exemple, Hintikka, J. [1959] et Lambert, K. [1962]. Les logiques sans présuppositions d'existence rejettent habituellement la théorie russellienne des descriptions, mais ce sont là deux thèses indépendantes; voir Lambert, K. [1972], p. 184.

admission implicite des noms logiques. Nous chercherons par conséquent à bien séparer les assomptions atomistes du langage de Principia Mathematica, et à développer une argumentation pour la théorie des descriptions qui ne présuppose pas la vérité d'une position ontologique particulière.

Mon travail s'écarte d'une exégèse de la pensée russellienne pour plusieurs raisons. Comme je l'ai mentionné, je cherche à mettre l'accent sur le rapport entre Principia Mathematica et les langues naturelles, ce qui n'était pas l'objectif premier de Russell. Ensuite, je cherche à défendre la théorie des descriptions de Russell sans pour autant souscrire aux autres aspects de sa philosophie du langage, et en cela, je m'écarte encore plus des visées proprement russelliennes. La discussion me conduit en outre à une remise en question de plusieurs éléments importants de la doctrine russellienne et à une confrontation de celle-ci avec certaines théories contemporaines. Mes ambitions sont donc moins de l'ordre d'une exégèse que d'une évaluation critique de la théorie des descriptions, à la lumière des débats contemporains.

Le premier chapitre débute par une élaboration de deux traits caractéristiques de la théorie. Je montre comment elle peut donner lieu à une doctrine générale de l'incomplétude référentielle et comment le langage ainsi régenté peut manifester une assez grande neutralité ontologique.

Les chapitres qui suivent développent des questions particulières. Je discute au chapitre deux de la conception russellienne de l'existence. Cette théorie est distinguée de la théorie de Quine, puis elle est critiquée justement au nom d'une neutralité ontologique. Il s'agit notamment de montrer qu'une neutralité quant à l'admission d'objets actuels non-existants nécessite le rejet de la doctrine russellienne de l'existence. Je démontre toutefois que cela ne requiert qu'une modification mineure de la théorie des descriptions. Au chapitre trois, je propose d'interpréter certains quantificateurs de Principia Mathematica comme des quantificateurs substitutionnels. Une interprétation substitutionnelle s'avère fructueuse entre autres pour apporter une justification indépendante à la théorie des types ramifiés. Au chapitre quatre, j'expose brièvement comment Russell procède à l'élimination des expressions de classes et je fournis l'esquisse d'une théorie générale de l'incomplétude référentielle en montrant comment elle peut s'appliquer à l'ensemble des "expressions dénotantes". Toujours dans l'esprit d'une relative économie ontologique, qui est à mon avis une conséquence importante de l'adoption de la théorie des descriptions, je montre au chapitre cinq comment le fait d'interpréter les prédicats comme des symboles incomplets nous permet de procéder à une interprétation sémantique sans être obligé d'introduire des classes ou qualités comme dénotations.

Au chapitre six, j'examine les critiques que Strawson a adressées à la théorie de Russell. Je montre comment Strawson échoue

dans ses critiques à ébranler les thèses essentielles de la théorie. Je développe ensuite une définition pour les usages référentiels des descriptions. Cette définition fait de l'usage référentiel une notion pragmatique. Le but visé par une telle définition est de rendre compatible l'existence d'usages référentiels avec la théorie de Russell. Les descriptions définies sont des symboles incomplets et sont contextuellement éliminées en clauses générales, mais on peut quand même les utiliser avec l'intention de réaliser sous le mode d'actes de discours non-littéraires des actes référentiels singuliers. Au chapitre sept, je défends la thèse que les noms propres ordinaires sont des abréviations pour des descriptions. Il s'agit ici de justifier la version quiniennne de cette thèse qui a été trop souvent jugée artificielle. Son acceptation est compatible avec l'admission à un niveau pragmatique de différents usages référentiels des noms propres, comme on l'a fait auparavant pour les descriptions définies.

Enfin, les remarques précédentes sont appliquées à l'analyse des énoncés d'attitudes propositionnelles. Une caractérisation de la forme logique de ces énoncés dans un esprit russellien est proposée, et je montre pourquoi la quantification à l'intérieur ne peut être acceptée. Il est montré notamment que la logique épistémique quantifiée, tout comme la logique modale quantifiée, font intervenir implicitement des usages référentiels que nous voudrions justement reléguer à la pragmatique. Nous serions disposés à reconnaître le caractère

signifiant des énoncés épistémiques de re, mais ce caractère signifiant s'explique en termes pragmatiques.

Le résultat d'une telle investigation nous conduit à considérer qu'un langage russellien, conçu comme une extension de la théorie des descriptions, est un langage dans lequel la notion de référence générale est la seule à intervenir au niveau sémantique. La notion de référence singulière, quant à elle, appartient résolument à la sphère pragmatique.

Chapitre I

Incomplétude référentielle et économie ontologique

Il conviendrait au départ de montrer comment la théorie des descriptions de Russell peut donner lieu à une théorie générale de la référence où toutes les expressions dites "référentielles" en langue naturelle sont régimentées au niveau de la forme logique en prédicats. Cette doctrine générale aura pour effet de caractériser ces expressions comme référentiellement incomplètes. Le principe selon lequel toute expression n'a de signification que dans un contexte propositionnel se trouve ici exprimé au niveau de la syntaxe logique dans la mesure où toute expression est reconstruite sur le modèle des fonctions sentencielles incomplètes.

Il sera ensuite montré comment la syntaxe logique ainsi obtenue peut entraîner une économie ontologique. Là aussi, nos remarques seront assez sommaires et ne permettront qu'une vision d'ensemble des différents enjeux théoriques. Il s'agit simplement de montrer d'une façon générale comment le fait d'adopter une syntaxe logique russellienne peut avoir comme gain théorique une relative neutralité ontologique. C'est en cela que réside à mon avis un des intérêts majeurs du langage logique de Principia Mathematica .

Il n'a jamais été dans les intentions de Russell de souscrire de façon systématique à une doctrine générale de l'incomplétude référentielle et il n'a jamais non plus voulu offrir une syntaxe logique qui soit entièrement neutre du point de vue ontologique. Il sera donc utile de signaler les correctifs qui doivent être apportés à la théorie russellienne pour que ces deux thèses puissent être défendues. Encore une fois, la discussion sera très brève et les arguments détaillés suivront dans les chapitres subséquents.

L'incomplétude référentielle

Je vais dans un premier temps esquisser à grands traits comment pourrait s'articuler une théorie générale de la référence fondée sur le modèle de la théorie des descriptions de Russell. Elle pourrait se résumer à partir des points suivants:

1- Tout d'abord, les prédicats sont conçus comme des symboles incomplets. Leur rôle sémantique essentiel est d'être vrais ou faux des objets auxquels on les applique et ils n'ont pas de signification lorsque considérés isolément. Affirmer ceci, c'est affirmer qu'ils n'ont de signification que dans un contexte propositionnel. En tant que tels, ce sont des symboles incomplets et cela se représente par l'adjonction d'une variable implicitement contenue dans l'expression

que l'on met en évidence au niveau de la forme logique et qui révèle leur caractère de fonction sentencielle (1).

Russell prétend à plusieurs endroits que la relation entre prédicats et objets en est une de satisfaction, mais c'est Tarski qui a développé ce dernier concept d'une façon qui nous permet de mettre en lumière l'incomplétude référentielle qui affecte ces expressions et que Russell avait lui-même diagnostiquée. La satisfaction est la vérité relativement à une assignation de valeurs aux variables. Une fonction sentencielle comme " ϕx " est satisfaite par une séquence de termes si et seulement si le k ème terme de la séquence la satisfait. Les prédicats, en tant que fonctions sentencielles, n'ont donc pas de signification isolément et sont toujours évalués relativement à une assignation de valeurs aux variables (2). La sémantique tarskienne est sans doute compatible avec l'atomisme logique, mais lorsqu'elle est appliquée aux fonctions sentencielles, elle en révèle le caractère de symboles incomplets.

(1) Russell, B., [1924] p. 338.

(2) Russell, B. [1919], p. 157. Dans l'introduction à la première édition de Principia Mathematica, Russell affirme qu'une fonction sentencielle "dénote" de façon ambiguë une valeur de la fonction. Cela implique tout d'abord qu'elle a une signification définie seulement si ses valeurs sont elles-mêmes définies. Voir Russell, [1910], p.39. Cependant, il est vrai qu'à cette époque, Russell admet que l'on puisse asserter isolément une valeur ambiguë de la fonction (i.e. $\vdash \phi x$), ce qui suggère qu'elle a une signification isolément même si ce qu'elle signifie est alors ambigu. Russell a toutefois modifié ce point de vue dans l'introduction à la deuxième édition. Désormais " $\vdash \phi x$ " signifie la même chose que " $\vdash (x)(\phi x)$ ". Voir Russell [1910], p. XIII.

Russell renonce, comme Frege l'avait fait d'ailleurs avant lui, à caractériser la structure de la proposition à partir du modèle traditionnel d'une logique des termes. La proposition n'est plus conçue comme étant de la forme sujet-prédicat, elle se structure plutôt en fonction et argument. C'est seulement au niveau des propositions atomiques que la caractérisation traditionnelle est préservée par Russell. Le principe frégeen selon lequel un mot n'a de signification qu'à l'intérieur d'un contexte propositionnel implique que la signification d'un prédicat se réduit à sa contribution sémantique aux conditions de vérité de l'énoncé. La contribution sémantique d'un prédicat n'est plus, comme à l'époque des Principles of Mathematics, celle de dénoter un concept, mais plutôt d'être vrai ou faux des objets auxquels il s'applique.

Ce point de vue se trouve radicalisé au sein de la théorie des types puisque l'introduction d'un prédicat va désormais toujours de pair avec l'introduction d'un domaine de signification, c'est-à-dire avec un ensemble d'entités auxquelles il est susceptible de s'appliquer. Nous aurons l'occasion de discuter ultérieurement l'incomplétude référentielle affectant les prédicats.

2- Les noms communs (termes d'espèce, termes de masse, etc.) sont régimentés dans la catégorie des prédicats. Il y a certes des dif-

férences syntaxiques notables entre les noms communs et les prédicats ordinaires, mais on peut illustrer cette différence en montrant que les premiers, et non les seconds, reçoivent deux lectures en forme logique. On leur accordera une lecture extensionnelle ou intensionnelle selon qu'ils sont utilisés seulement pour s'appliquer à des objets (comme les prédicats) ou qu'ils sont utilisés à la fois pour s'appliquer à des objets et pour livrer un principe d'identité de ces objets.

Par exemple, l'énoncé "Jean est grand" n'est pas ambigu. Le prédicat "est grand" a pour seule fonction de s'appliquer à des objets. Il est vrai ou faux de Jean. L'énoncé "Jean est un homme", par contre, est ambigu étant donné qu'on peut en offrir au moins deux lectures. Sous une lecture extensionnelle, il est paraphrasé par "Jean est humain", mais sous une lecture intensionnelle, la paraphrase appropriée serait "L'humanité est vraie de Jean". Cette dernière paraphrase peut être représentée en forme logique par une quantification sur fonction propositionnelle. Il s'ensuit que, dans les deux lectures, les deux formes logiques appropriées ne font intervenir que des symboles incomplets et notamment des fonctions sentencielles (3).

(3) Russell n'a accordé que très peu d'intérêt aux caractéristiques spécifiques des noms communs. On peut penser néanmoins que leur élimination en symboles incomplets est obtenue à partir d'une double

Russell a pris pour acquis que les noms communs pouvaient être assimilés à des prédicats ordinaires sans croire opportun d'appuyer cette hypothèse sur un examen des noms communs en langue naturelle. Notre intention est de confronter l'hypothèse de Russell à l'évidence empirique et de la rendre autant que possible matériellement adéquate.

3- Les descriptions définies et indéfinies sont toujours composées à partir de noms communs simples ou complexes. Ce n'est donc qu'après avoir accepté les deux points précédents que nous sommes en mesure de les traiter comme des symboles incomplets. Au niveau de la forme logique, elles se révèlent n'être que des prédicats.

Les descriptions s'éliminent en outre contextuellement en termes de clauses quantifiées d'existence. Enfin, l'article dans une description définie peut, au moins dans quelques-unes de

application d'un principe de parcimonie utilisé par Russell. Lorsque le terme "homme" est utilisé pour livrer un principe d'identité et non seulement comme un prédicat vrai ou faux d'un individu, le terme semble alors dénoter une qualité, l'humanité ou la propriété d'être humain. En vertu du principe, on peut remplacer la qualité en question simplement par la classe à laquelle les individus humains appartiennent. (Russell, B. [1914], p. 51). Cette instance particulière du principe de parcimonie est ce que Russell appelle "le principe d'abstraction". Par une seconde application du principe, on en vient à faire l'économie des classes elles-mêmes au profit d'une quantification sur fonction propositionnelle. (Russell, B. [1910], 20.01). Pour une illustration claire des différentes applications du principe, voir Russell, B. [1924], p.326 et suivantes; voir aussi Russell, B. [1918], pp. 221-2 et 270.

ses occurrences, être régimenté comme un opérateur iota marquant l'unicité (4).

Le problème qui se pose à Russell concerne cette fois-ci le fait que l'on soit, semble-t-il, capable de réaliser des actes de référence singulière avec des descriptions définies. Ces descriptions sont des descriptions d'individus, et l'article défini marque une référence à un individu unique. Ces deux facteurs militent en faveur d'une assimilation des descriptions définies à des termes singuliers. Les descriptions indéfinies pourraient à la rigueur recevoir le même traitement. L'article indéfini transformerait le nom commun en un terme singulier complexe en vertu d'une référence singulière, en partie déterminée par ce qui est visé en esprit par le locuteur.

Une solution immédiate à ces difficultés serait de compléter la théorie russellienne par une caractérisation au niveau pragmatique des usages référentiels de descriptions. Il s'agirait de développer une caractérisation de ces usages qui soit compatible avec l'analyse que Russell propose au niveau sémantique.

4- Les descriptions de classes sont elles aussi éliminées en symboles incomplets. Un énoncé comme

(4) Russell, B. [1910], 14.01; Russell, B. [1919], p. 167 et suivantes.

"l'homme est mortel", (où la description fonctionne comme description de classe) signifie " $(\exists \phi) (x) (\phi!x \equiv x \text{ est humain}) . (\phi\hat{z} \text{ est prédicat d'un être mortel})$ ". Un énoncé portant sur une classe se traduit par un énoncé qui porte sur tous les individus satisfaisant une certaine fonction.

Cependant, seules les fonctions prédicatives ou non-prédicatives peuvent déterminer des classes. Les fonctions imprédicatives ne sont pas possibles à l'intérieur du langage de Principia Mathematica parce qu'elles contreviennent à la théorie des types. Affirmer l'existence d'une classe, c'est affirmer l'existence d'une fonction prédicative ou non-prédicative. En outre, avec l'axiome de réductibilité, les fonctions prédicatives sont les seules sur lesquelles il est nécessaire de quantifier. Le caractère prédicatif de la fonction est marqué par le point d'exclamation.

La paraphrase russellienne traduit un discours sur une classe par un discours portant sur les éléments de cette classe et l'affirmation d'existence d'une fonction prédicative qui est satisfaite par tous ces éléments (5).

5. On trouve dans les langues naturelles une multitude d'autres expressions dénotantes. Il y a d'abord les expressions quantifiées telles que "Quelques hommes", "Plusieurs hommes", "Tous les hommes",

(5) Russell, B. [1910], 20.01; Russell, B. [1919], p. 181 et suivantes.

etc., ainsi que les expressions précédées d'un terme numérique comme "cinq hommes". On peut enfin mentionner les expressions au pluriel comme "les hommes" ou "des hommes". Toutes ces expressions complexes se laissent traduire en forme logique à partir de formules quantifiées.

Russell remplace la conception traditionnelle selon laquelle les énoncés des langues naturelles sont de la forme sujet-prédicat, par une structuration des énoncés à partir de la distinction entre fonction et argument, ce qui l'oblige à distinguer le sujet grammatical du sujet logique. Cette conception propose cependant une théorie de la quantification où les quantificateurs ne restreignent pas le domaine des variables. Un énoncé comme "Tous les hommes sont mortels" fait alors intervenir une référence indéterminée à l'ensemble des individus, ce qui suppose que le domaine de la variable quantifiée est bel et bien l'ensemble des individus et qu'il en serait de même pour un énoncé comme "Quelques hommes sont mortels" (6). Mais la considération des différents quantificateurs intermédiaires nous a progressivement amenés à remettre en question cette hypothèse russellienne. Les énoncés contenant de tels quantificateurs requièrent des constructions dans lesquelles intervient une quantification restreinte. Dans un même mouvement, il est tentant de penser que même les formules existentielles et universelles en langues naturelles doivent elles aussi être

(6) Russell, B. [1910], p. 46.

représentées par une quantification restreinte (7).

6- Pour Russell, les noms propres ordinaires sont considérés comme des abréviations de descriptions définies. Il ne s'agit donc pas de les ranger, comme le fait Frege, dans la catégorie des termes singuliers pour ensuite ajouter qu'ils expriment un sens susceptible d'être rendu par une description. En tant qu'abréviations de descriptions, ils ont une syntaxe de surface trompeuse et ne fonctionnent pas comme des termes singuliers. Les deux philosophes traitent les descriptions définies comme paradigmes pour une bonne partie des expressions référentielles dans le langage ordinaire, mais Frege les voit comme des termes singuliers.

La thèse de Russell concernant les noms propres a été formulée de différentes façons. Parfois Russell analyse un nom propre tel que "Romulus" comme une abréviation pour la description "L'individu nommé "Romulus" (8). En d'autres occasions, la description choisie spécifie un trait empirique de l'individu dénoté (9). C'est cette dernière version de la théorie qui la rend particulièrement vulnérable aux attaques de Kripke à l'endroit de la théorie descriptiviste de la référence.

(7) Platts, M. [1979], p. 97 et suivantes.

(8) Russell, B. [1918], p. 243; Russell, B. [1919], pp.174.5.

(9) Russell, B. [1905], p. 54; Russell, B. [1910], P. 31.

Il conviendrait à mon avis de réhabiliter une position analogue à celle de Quine sur le sujet. Quine s'est vu reprocher d'avoir proposé une solution purement artificielle qui trivialise la position de Russell. Son idée est de traduire un nom propre comme "Socrate" par le prédicat "Socratiser". Il est vrai que Quine ne prétend nullement à l'adéquation matérielle et propose plutôt une réforme des langues naturelles. Cependant, si le prédicat choisi est "être-identique-à-Socrate", à savoir un prédicat unaire, la théorie quinienne qui en résulte peut désormais ambitionner à une représentation adéquate des noms propres en langues naturelles et elle est dès lors compatible avec différentes théories de la référence singulière. En outre, cela est obtenu sans que cette théorie soit vulnérable aux attaques de Kripke.

7- Les noms logiques sont absents de Principia Mathematica. Comme il a été remarqué, Russell conçoit son langage idéal à partir de la syntaxe logique de Principia Mathematica à laquelle il faut adjoindre la liste des noms logiques. Mais on peut très bien concevoir un langage idéal sans noms logiques ou avec des noms dépourvus de dénotation. Cela donne un langage de type quinienn, ou encore un langage comme le propose les tenants d'une logique sans présupposition d'existence. La décision d'admettre des noms logiques dépend d'une décision supplémentaire atomiste qui n'est pas du tout prescrite par le langage de Principia Mathematica. La syntaxe logique suppose un certain nombre d'expressions de base, mais celles-ci peuvent être les expressions

sentencielles d'ordre un et non nécessairement des noms spécifiant des entités d'ordre zéro.

8- Puisque la syntaxe logique russellienne ne requiert nullement la présence de noms logiques, elle ne requiert par conséquent plus l'existence de propositions élémentaires qui sont justement construites à partir de noms logiques. L'admission de propositions élémentaires, tout autant que l'admission de noms logiques, est contraire à l'esprit de la théorie des descriptions de Russell. Les propositions élémentaires, comme les noms logiques, sont des symboles complets. Ils signifient des faits. A chaque proposition élémentaire affirmative, et à sa négation correspond un fait: un fait positif si la proposition affirmative est vraie, et un fait négatif si c'est la proposition négative qui est vraie.

Nous examinons cependant ici un langage que nous concevons d'emblée comme une extension de la théorie des descriptions. Dans cet esprit, il est naturel de procéder à une élimination contextuelle des expressions référentielles et de régimenter les énoncés des langues naturelles en énoncés généraux.

9- Les énoncés généraux sont eux-mêmes conçus par Russell comme des symboles incomplets (10). Pour bien comprendre ceci, il faut se rapporter à la notion d'incomplétude référentielle telle que

(10) Russell, B. [1910], p. 44.

nous l'avons introduite initialement. Pour une foule d'expressions, l'incomplétude référentielle se reflète dans la syntaxe logique et se manifeste par la présence de symboles incomplets dans le langage. Mais l'idée même d'incomplétude référentielle n'est qu'une variante du principe frégeén selon lequel une expression n'a de signification que contextuellement. Or c'est bien ce qui se passe pour les énoncés généraux si on entend par "signification" ici la référence. Ces formules ne sont pas référentiellement incomplètes au niveau syntaxique, du moins lorsque toutes ses variables sont liées. Mais elles n'en demeurent pas moins référentiellement incomplètes du point de vue sémantique.

Les énoncés généraux ne vont avoir de référence que s'ils sont mis en correspondance avec le ou les faits pertinents à leur évaluation. Cette mise en correspondance n'est rien d'autre que le jugement. Une formule générale ne réfère aux faits qui la vérifient que si elle est complétée par le jugement. C'est pourquoi nous disons que les formules générales sont aussi des symboles incomplets.

10- Un dernier exemple sera utilisé pour illustrer comment la théorie des descriptions peut donner lieu à une généralisation de la thèse de l'incomplétude référentielle. Selon l'interprétation habituelle des énoncés d'attitudes propositionnelles, les verbes psychologiques tels que "croire", "savoir", "désirer", etc. sont conçus comme des

prédicats relationnels dyadiques. Tout indique que Russell serait lui aussi favorable à une telle analyse (11). Mais on est alors en quelque sorte forcé de traiter la clause relative qui suit le verbe comme un terme singulier, étant donné que le pronom relatif nominalise la phrase subordonnée qu'il précède. Cependant, si on s'en tient à une pratique éminemment russellienne d'élimination des termes singuliers, un énoncé comme

"Jean croit que le ciel est bleu"

devrait se traduire par une formule où ce nom complexe est éliminé au profit d'une clause générale. Le résultat d'une telle élimination pour la phrase considérée donne la formule

$$(\exists p) (A \text{ croit } p). \quad (\hat{p} \text{ est vrai} \equiv \text{le ciel est bleu}).$$

Voilà donc, brièvement, comment on peut illustrer une doctrine générale d'incomplétude référentielle, et ce qu'implique sa mise en oeuvre à divers niveaux et pour différents types d'expressions "référentielles".

(11) Russell, B. [1910], p.83

L'économie ontologique

Je vais maintenant montrer comment ces divers aspects d'une doctrine néo-russellienne de la référence peuvent donner lieu à une relative neutralité ontologique. On procèdera à nouveau point par point.

1. Etant donné que les prédicats sont conçus comme des symboles incomplets, la théorie "russellienne" s'avère relativement neutre en ce qui concerne le débat entre nominalistes et réalistes en sémantique. En tant que symboles incomplets, ils ne dénotent pas de façon multiple les individus auxquels ils s'appliquent ou encore une qualité (ou classe). Ils sont plutôt vrais ou faux de tel ou tel objet, satisfaits ou non-satisfaits par telle ou telle séquence d'objets.

Russell a certes voulu adopter un point de vue réaliste, mais ce point de vue n'a pas à s'exprimer directement au niveau syntaxique ou sémantique. Le réalisme prend ici la forme d'une explication d'une relation sémantique. Le réaliste explique la relation de satisfaction entre un objet et un prédicat en introduisant, par exemple, une relation d'exemplification entre l'objet et une propriété. L'objet satisfait le prédicat "est rouge" en vertu de l'exemplification d'une propriété, la rougeur. Le nominaliste croit que la relation de satisfaction peut être explicitée sans faire appel à de telles entités.

On pourra donc, si on le désire, introduire comme Russell des universaux correspondant aux prédicats. C'est là cependant une manoeuvre qui n'est nullement prescrite par l'interprétation sémantique, elle apparaît plutôt comme fondationnelle par rapport à la relation sémantique (12). L'incomplétude référentielle qui affecte les prédicats est justement ce qui nous oblige à ne pas leur assigner une signification isolément, et ainsi de rester neutre quant au débat entre réalistes et nominalistes en sémantique.

2- Pour plusieurs auteurs, les noms communs diffèrent sensiblement des prédicats ordinaires autant du point de vue sémantique que du point de vue syntaxique. Ceux-ci prétendent que les prédicats ont sans doute comme seule fonction sémantique d'être vrais ou faux des objets auxquels ils s'appliquent, mais les noms communs ont de plus un autre rôle sémantique à jouer. Ils véhiculent un principe d'identité pour les objets auxquels ils s'appliquent. C'est à cette conclusion qu'il nous faut arriver pour tenir compte des différences syntaxiques qui prévalent entre les noms communs et prédicats, et c'est ce point qui nous oblige à introduire des concepts que les noms communs exprimeraient.

(12) Cette idée que le débat entre nominalistes et réalistes en sémantique doit se traduire par une explication de la relation de satisfaction est due à H. Hochberg [1979a], [1979b]. Mais puisque la relation de satisfaction est sémantiquement primitive, son élucidation doit se situer à l'extérieur de la sémantique.

Une stratégie russellienne nous permet cependant d'aboutir à une tout autre conclusion. Tel que remarqué précédemment, on rend compte de la différence entre prédicats et noms communs en signalant que ces derniers sont ambigus entre deux lectures, l'une extensionnelle et l'autre intensionnelle. Un énoncé comme

"Jean est un homme"

a comme lecture intensionnelle la formule

$$(\exists \phi)(\exists x)((\phi x) \cdot (\phi x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x))$$

et cette dernière fait intervenir une quantification sur fonction propositionnelle qui n'intervient pas dans la lecture extensionnelle de l'énoncé (à savoir, $(\exists x)((x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x))$).

Si le quantificateur est interprété de façon substitutionnelle, il n'est fait alors aucune référence à une fonction propositionnelle, et on ne fait pas intervenir, par conséquent, une entité nouvelle pour l'interprétation. Il s'ensuit qu'en forçant quelque peu la cohérence de la théorie russellienne, à l'aide d'une interprétation substitutionnelle pour les quantificateurs d'ordre supérieur, on est en mesure de tenir compte des différences entre noms communs et prédicats sans pour autant être obligé de leur assigner des concepts comme valeurs sémantiques. (13)

(13) Un des principaux auteurs ayant défendu l'idée que les noms communs signifient des concepts est A. Gupta [1980]. J'aurai l'occasion de discuter ses idées au chapitre quatre.

3- Russell prétend que les descriptions définies s'éliminent contextuellement en clauses d'existence. Si la description s'insère dans un contexte prédicatif, elle peut être traduite par une formule affirmant l'existence de l'individu décrit. Dans un énoncé d'existence, par contre, on ne traduit pas la description de cette façon puisque l'existence n'est pas un prédicat. Elle s'analyse plutôt chez Russell en une fonction de deuxième ordre qui affirme l'instantiation d'une fonction de premier ordre.

La description s'analyse en clause d'existence dans un contexte prédicatif en vertu du postulat d'engagement ontologique qui stipule qu'on ne peut prédiquer une propriété d'un objet que s'il existe. Et puisque l'existence s'analyse à partir du quantificateur " \exists ", on comprend pourquoi la description s'élimine contextuellement en clause quantifiée.

Russell a vu l'utilité d'une telle paraphrase pour expliquer le caractère signifiant d'énoncés contenant des descriptions qui ne désignent rien sans être obligé d'introduire des entités meinongiennes comme dénotations. Mais il est allé peut-être trop loin dans la direction opposée en privant la doctrine meinongienne de tout caractère sensé. L'énoncé

"Quelque chose n'existe pas"

qui constitue en quelque sorte la thèse meinongienne ne peut être rendu dans un langage russellien que par une contradiction de même que les

énoncés contenant des descriptions qui ne désignent rien ne peuvent être traités que comme des faussetés. Si, par contre, on reconnaît ne serait-ce qu'un caractère sensé à la doctrine meinongienne, on doit admettre aussitôt qu'il n'y a plus d'objection fondamentale à traiter l'existence comme un prédicat (14).

Ces remarques suggèrent une façon élégante d'amender la théorie de Russell. On peut d'une part affaiblir le postulat d'engagement ontologique en disant que le fait de prédiquer une propriété d'un objet implique un engagement ontologique à cet objet (qu'il existe ou subsiste, peu importe). Le quantificateur capture cet engagement ontologique dans l'élimination contextuelle de la description, mais ne signifie plus "il existe". Le terme "exister" devient un prédicat comme les autres et le postulat d'engagement ontologique s'y applique. De cette manière, il n'est plus besoin de proposer deux éliminations contextuelles distinctes pour les descriptions. (En l'occurrence on n'a plus besoin de 14.02). L'esprit de la théorie russellienne est respecté. Le seul amendement mineur apporté concerne justement 14.02 qui prend une forme identique à 14.01. Ce changement nous garantit cependant désormais une neutralité ontologique à l'égard des actuels non-existants (15).

(14) Cette affirmation fera l'objet d'une argumentation explicite au prochain chapitre.

(15) La thèse que "tout existe" est qualifiée par T. Parsons d'"ornière russellienne". Voir Parsons, T. [1980], l'introduction.

4- Le système russellien incorpore une théorie faisant l'économie des classes ("no class theory") qui réalise une neutralité ontologique à l'égard de telles entités. Les descriptions de classes, comme les descriptions définies, sont éliminées comme symboles incomplets (définition 20.01). Il est vrai que, dans cette définition, la formule générale fait intervenir une quantification sur fonctions propositionnelles et, s'il en est ainsi, l'élimination des classes s'avère être en fait une réduction à des entités plus primitives, des fonctions propositionnelles. C'est là l'interprétation usuelle de la théorie russellienne. Certains auteurs suggèrent par contre qu'une interprétation substitutionnelle des quantificateurs est possible et qu'elle montre comment une véritable économie ontologique est à l'oeuvre dans Principia Mathematica (16). Russell identifie très souvent les fonctions propositionnelles aux prédicats eux-mêmes et d'une manière générale, il manifeste un certain mépris à l'endroit des entités intensionnelles. Cette attitude ne l'empêche toutefois pas d'autoriser une quantification sur fonction. L'apparente inconsistance qui en résulte peut être levée justement par une interprétation substitutionnelle des quantificateurs. Une telle interprétation n'est sans doute pas fidèle à la lettre de la théorie russellienne mais elle en préserve peut-être l'esprit.

(16) Sainsbury, M. [1980], pp. 19-36; Kripke, S. [1976], p. 368. Sur la quantification substitutionnelle en général, voir Dunn, J.M., Belnap, N.D. [1968], et Marcus, R.B. [1972].

5- L'interprétation substitutionnelle des formules quantifiées qui résultent de l'élimination contextuelle de toutes les expressions dénotantes permet de réaliser une économie ontologique à l'égard de la notion de fonction propositionnelle elle-même. Comme dans le cas particulier des descriptions de classes, on obtient une forme logique pour n'importe quelle expression dénotante tout en préservant une relative neutralité ontologique. Cela se fait essentiellement par l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs qui finit par donner lieu, dans une langue idéale, à des quantificateurs substitutionnels. Comme pour les classes, il ne s'agit pas de proposer une réduction des fonctions propositionnelles, mais seulement d'éliminer l'engagement à leur existence au sein même de la syntaxe logique.

Dans le cas des classes, l'engagement ontologique est neutralisé par une élimination pure et simple des expressions de classes. La neutralité ontologique à l'égard de ces entités vient de ce que les classes pourraient très bien être introduites pour interpréter des constantes de prédicats qui apparaissent dans la formule qui agit comme définiens. Ainsi, par l'interprétation substitutionnelle du quantificateur, la définition des expressions se révèle ne pas être une réduction. Au mieux pouvons-nous prétendre qu'elle constitue un outil pour faciliter la réduction dans la mesure où les expressions de classes sont disparues de la syntaxe logique.

Le même genre de neutralité ontologique est obtenue à l'égard des fonctions propositionnelles. Les quantificateurs substitutionnels donnent lieu à des interprétations dans lesquelles la notion de fonction propositionnelle n'intervient pas. Il ne faut toutefois pas confondre une telle économie avec une entreprise de réduction (17). La traduction des différentes expressions dénotantes en clauses quantifiées n'entraîne pas la réduction d'un discours portant sur des fonctions propositionnelles à un discours portant sur des prédicats. En effet, les quantificateurs substitutionnels ne doivent pas être confondus avec des quantificateurs dénotationnels sur expressions. L'engagement ontologique à des expressions intervient au mieux uniquement dans le méta-langage dans lequel est formulée la théorie.

En outre, l'interprétation substitutionnelle d'un quantificateur sur fonction requiert qu'on fasse appel à une classe de substitution constituée d'expressions qui doivent avoir une signification indépendante, et on pourrait choisir de les interpréter en réintroduisant des fonctions propositionnelles. C'est en ce sens qu'encore une fois l'interprétation substitutionnelle s'avère être un instrument d'économie et non de réduction ontologique. Les fonctions propositionnelles n'ont pas fait l'objet d'une réduction, mais sont disparues de la syntaxe les expressions qui pourraient les dénoter. Il reste toujours possible d'interpréter certaines de ces expressions par l'introduction

(17) Le principe de parcimonie, qui guide Russell dans son entreprise d'élimination, est qualifié par lui-même comme réalisant une économie ontologique. Russell, B. [1924] p. 326.

de telles fonctions, mais rien ne nous oblige à le faire.

6- Si nous acceptons les paraphrases quiniennes pour les noms propres ordinaires, nous réalisons une relative neutralité philosophique par rapport aux différentes théories de la référence singulière. Les paraphrases quiniennes sont compatibles avec toutes ces théories pourvu qu'on les considère comme des théories qui décrivent les usages référentiels des locuteurs et se situent au niveau pragmatique. Les paraphrases quiniennes pour les noms propres peuvent s'accorder avec les théories causales, descriptivistes et épistémiques de la référence pragmatique.

D'autre part, l'analyse quinienne s'oppose à toutes ces théories si on adopte un point de vue sémantique. A travers les théories causale, descriptiviste et épistémique, on peut déceler respectivement une filiation à une position réaliste, conceptualiste et anti-réaliste. Or la thèse de l'indétermination de la traduction donne lieu pour les noms propres et autres expressions référentielles à ce que Quine appelle l'inscrutabilité de la référence. Un nom propre comme "Socrate" peut être interprété comme référant à Socrate en lui-même, qu'il s'agisse ici d'une substance (l'ego de Socrate) ou d'un particulier dénué. Mais on peut aussi l'interpréter comme référant à Socrate via l'exemplification d'un concept et on réfère alors à Socrate sous un certain aspect. Enfin, on peut estimer que la référence à Socrate ne sera réalisée que si certaines conditions épistémiques sont

satisfaites. On réfère alors à Socrate par le biais de certaines procédures d'identification de Socrate.

Puisque Quine considère que l'ontologie se réduit à une question pragmatique quant au caractère indispensable de certaines entités pour nos théories, ces différentes approches ne peuvent avoir qu'un intérêt pragmatique (18).

Au niveau sémantique, l'objet qui correspond au terme "Socrate" est seulement l'objet qui satisfait le prédicat "x socratise" ou "x est Socrate". Le fait de traiter au niveau sémantique ce prédicat comme primitif et de le laisser ainsi indéterminé est ce qui nous permet de préserver une référence indéterminée à Socrate. C'est seulement ainsi qu'on peut garantir une neutralité ontologique dans notre caractérisation des noms propres.

7- Le système russellien constitue une logique avec présupposition d'existence. Ce fait peut être mis en relief de deux façons. Dans la première édition de Principia Mathematica, Russell a voulu distinguer entre variables réelles et variables apparentes. Russell fait cette distinction pour rendre compte de formules comme " ϕx " qui à son avis doivent être distinguées de " $(x)\phi x$ ". Dans la première formule, la variable réfère à une valeur particulière de la

(18) Quine, W.V.O. [1969], pp. 26-28. Le point de vue de Quine est endossé en partie par Davidson, D. [1977], [1979] et Wallace, J. [1979].

fonction, mais de façon ambiguë. Dans la seconde, la référence est faite à toutes les valeurs de la fonction.

Les formules comme " ϕy " nous donnent les prémisses manquantes pour inférer une clause d'existence à partir d'une clause universelle.

Autrement dit, le schéma

$$\frac{(x) (\phi x) \quad (\phi y)}{(\exists x) (\phi x)} \quad \begin{matrix} (I U) \\ (G E) \end{matrix} \text{ est valide (19). Dans}$$

la deuxième édition de Principia Mathematica, Russell renonce à la distinction entre variables réelles et variables apparentes (20). Une formule comme " ϕy " n'est désormais qu'une façon elliptique d'exprimer " $(y) (\phi y)$ ". On n'a donc plus la prémisse nécessaire pour autoriser l'inférence d'une existentielle à partir d'une universelle. Mais le système de Russell admet l'existence de noms logiques qui présupposent par définition l'existence d'un objet dénoté. Le schéma suivant est toujours valide pour Russell:

$$\frac{(x) (\phi x) \quad (\phi \alpha)}{(\exists x) (\phi x)} \quad \begin{matrix} (I U) \\ (G E) \end{matrix}$$

Puisqu'il y a des vérités logiques universelles comme " $(x) (x = x)$ " dans le système, on peut aussi en vertu de notre schéma

(19) Russell, B. [1910], p. 20.

(20) Russell, B. [1910], p. XIII. Une variable réelle est une variable libre qui fait en sorte que l'expression dans laquelle elle apparaît réfère de manière ambiguë à une de ses valeurs. C'est cette notion de référence ambiguë qui est abandonnée par Russell dans la seconde édition de Principia Mathematica.

d'inférence traiter " $(\exists x) (\phi x)$ " comme une vérité logique. C'est en cela que le système russellien constitue une logique avec présupposition d'existence. En renonçant cependant à incorporer des noms logiques dans notre langage, cette conséquence fâcheuse se perd et la logique russellienne devient une logique sans présupposition d'existence (21).

8- L'absence de propositions élémentaires dans le symbolisme de Principia Mathematica rend la syntaxe logique russellienne neutre quant au débat entre l'atomisme et le holisme. Comme on l'a dit précédemment, Quine, qui adopterait volontiers en partie le symbolisme de Principia Mathematica, défend une théorie holiste de la signification, alors que Russell, lui, voudrait adjoindre à son système une doctrine atomiste.

Le holisme sémantique de Quine s'obtient à partir d'une théorie vérificationniste de la signification et du holisme épistémologique. Si les conditions de satisfaction d'un énoncé incorporent une procédure de vérification et si est admis le principe holistique selon lequel un énoncé ne peut être vérifié que relativement à une théorie, on arrive alors à la position sémantique de Quine. Russell, lui, ne souscrit pas à une théorie vérificationniste et ne prétend donc pas que

(21) La logique russellienne présuppose l'existence d'au moins un individu à cause de l'admission de noms logiques. On ne peut tirer cette conclusion pour un langage qui ne contiendrait que des descriptions définies car le principe d'instantiation universelle ne s'y applique pas sans prémisses supplémentaires. Voir Russell, B. [1910], 14.18.

celui qui comprend un énoncé détient une procédure de vérification. La compréhension d'un énoncé requiert cependant une connaissance directe des entités qui correspondent à ses expressions constituantes, et cette thèse découle d'une position atomiste.

Il importe cependant de voir que ce choix n'est nullement prescrit par la seule syntaxe logique de Principia Mathematica. On peut indifféremment greffer à cette syntaxe une sémantique atomiste ou holiste, ce qui assure une fois de plus la neutralité ontologique du langage russellien (22).

9- Pour Russell, tous les énoncés sont des symboles incomplets et cela s'applique aussi aux énoncés généraux. Pour signifier un fait ou un ensemble de faits, un énoncé doit être complété par le jugement. C'est uniquement par le biais du jugement qu'il sera mis en correspondance avec les faits.

S'il en est ainsi, le système russellien peut à juste titre être déclaré neutre vis-à-vis le débat entre le réalisme et l'anti-réalisme en sémantique. L'acte de juger est en général exprimé par un acte locutionnaire assertif. C'est seulement l'acte de tenir un énoncé donné pour vrai. Il n'implique pas qu'un fait existant

(22) Contrairement à Wittgenstein pour qui la nécessité qu'il y ait des simples vient d'une argumentation a priori sur la nature du langage qui suppose que le sens doit être déterminé, Russell fait reposer dans une très large mesure ses positions ontologiques sur des bases "empiriques". Russell, B. [1924], pp. 338-9.

indépendamment de la pensée est ce qui vérifie l'énoncé jugé et il n'implique pas plus l'existence d'une procédure de vérification associée à l'énoncé.

Russell se refuse cependant de prétendre que les énoncés réfèrent "d'eux-mêmes" à des faits. Le fait de les traiter comme des symboles incomplets et de les compléter par l'acte de juger est ce qui nous permet de faire sens d'une position anti-réaliste. La théorie devient compatible autant avec le réalisme que l'anti-réalisme parce que ces deux doctrines sont des approches aussi plausibles l'une que l'autre pour fonder nos jugements (23). Par exemple, on peut tenir un énoncé pour vrai parce qu'on estime qu'un fait existant indépendamment de la pensée vient le vérifier. Le jugement est dans ce cas fondé sur une reconnaissance de la valeur de vérité que l'énoncé possède déjà, et ce, indépendamment de toute procédure de vérification. Mais on peut aussi tenir un énoncé pour vrai à cause d'une procédure de vérification effective au terme de laquelle l'énoncé a pu acquérir une valeur de vérité. L'existence d'une preuve est dans ce cas une condition nécessaire pour juger vrai l'énoncé.

Il appert donc que des motifs réalistes ou anti-réalistes peuvent être à la base de notre jugement. Le système russellien

(23) L'incomplétude référentielle des propositions est considérée par Russell comme "philosophiquement importante" mais il n'élabore pas ce point dans Principia Mathematica. Russell, B. [1910], p.44.

devient ainsi neutre quant au débat entre réalistes et anti-réalistes.

10- L'interprétation substitutionnelle des quantificateurs permet de représenter la forme logique des énoncés d'attitudes propositionnelles sans s'engager à des propositions.

Cette interprétation peut engager à l'existence de phrases, mais on remarquera que cet engagement n'est pas tributaire d'une théorie inscriptionniste du discours indirect. Dire que A croit que le ciel est bleu, c'est, entre autres choses, affirmer qu'au moins une instance substitutionnelle de la fonction "A croit p" est vraie et non affirmer que A croit une phrase. Certes, pour que l'énoncé soit vrai, il faut bien qu'il existe une phrase appartenant à la classe de substitution de la fonction. Ce qui implique que même si l'énoncé ne met pas l'agent A en relation avec une phrase, il suppose l'existence d'une phrase. Cette supposition d'existence ne fait pas partie des conditions de vérité de l'énoncé d'attitude au sens strict. Elle est une condition qui affecte l'interprétation de l'énoncé dans le méta-langage.

L'interprétation proposée a donc l'avantage de ne pas nous engager à des propositions et de ne pas nécessiter un recours à une théorie inscriptionniste. En plus, qu'on se place autant au niveau de

la forme logique suggérée que de l'économie ontologique réalisée, notre suggestion préserve l'esprit de la philosophie russellienne (24)

Voilà donc comment la doctrine générale de l'incomplétude référentielle peut donner lieu à une économie ontologique dans un langage de type russellien. Il ne faut pas croire que tous les problèmes sont pour autant résolus, ou que l'économie ontologique réalisée est totale, même à l'intérieur d'une théorie russellienne amendée. Je voudrais d'ailleurs mentionner en terminant trois problèmes qui restent en suspens, et ce, même une fois accepté l'essentiel de mes remarques précédentes.

Tout d'abord, il faudrait apporter des justifications indépendantes pour l'axiome de réductibilité qui intervient dans les formes logiques de plusieurs énoncés. La formulation même de cet axiome va à l'encontre d'une théorie des types ramifiés. Ensuite, l'introduction de quantificateurs substitutionnels dans notre langage ne va pas toujours sans difficultés. Une classe de substitution ne peut contenir au mieux qu'un nombre infini dénombrable d'expressions et on ne peut donc interpréter substitutionnellement un énoncé faisant intervenir une quantification sur un domaine contenant un nombre infini non-dénombrable d'éléments. Plus particulièrement, si on doit admettre que les classes sont en nombre infini non-dénombrable, il y a une

(24) Russell lui-même est cependant resté vague sur l'analyse des énoncés d'attitudes propositionnelles. Voir Russell, B. [1940], p. 252 et suivantes.

objection de principe à l'interprétation substitutionnelle pour les énoncés portant sur les classes.

Un problème, cependant, m'apparaît encore plus important. Il s'agit du célèbre problème des modalités et des attitudes de re. Malgré les objections de Quine à admettre de telles constructions, l'acceptation des modalités de re et surtout des attitudes de re est maintenant devenue chose commune. Mais dans de tels énoncés intervient une notion de terme singulier et donc de référence singulière qui va à l'encontre d'une théorie générale de la référence fondée sur l'incomplétude référentielle. Russell n'a pas voulu défendre une telle théorie et c'est pourquoi il a pu souscrire aux constructions épistémiques de re. Notre effort consistera à tenter de rendre compte des attitudes et modalités de re sans pour autant leur reconnaître un caractère sensé au niveau sémantique.

Ce premier chapitre a servi à exposer la problématique générale quant à l'élaboration d'une théorie de la référence fondée sur le modèle de la théorie des descriptions de Russell. Il serait présomptueux de prétendre fournir une discussion détaillée de tous les aspects de la théorie; il s'agira plutôt dans les prochains chapitres d'examiner les points qui me paraissent les plus litigieux.

Chapitre 2

Quantification et Existence

Je voudrais examiner la position de Russell eu égard à la notion d'existence. Je ferai tout d'abord une brève étude comparative des thèses de Quine et Russell sur ce sujet. Après avoir montré que le quantificateur "∃" qui apparaît dans des formules du premier ordre d'un langage russellien doit être compris comme véhiculant un engagement ontologique, je critiquerai le point de vue selon lequel l'existence devrait s'analyser à partir de ce quantificateur. Le quantificateur "∃" est pour Russell non seulement un véhicule d'engagement ontologique, mais il fait intervenir une référence à des entités qui existent. Russell refuse en principe d'admettre une quantification sur des entités meinongiennes et, du même coup, de reconnaître ne serait-ce que le caractère sensé d'une doctrine des actuels non-existants. Le quantificateur particulier que Russell admet est dès lors un quantificateur existentiel. Je chercherai à modifier cette position de façon à la rendre neutre quant au statut des actuels non-existants. Ce résultat s'obtient par la reconnaissance d'une distinction de sens entre "∃" et le prédicat d'existence. Je montrerai enfin qu'une telle modification n'affecte en rien l'essentiel de la théorie russellienne des descriptions.

Le critère d'engagement ontologique

Le critère d'engagement ontologique de Quine affirme essentiellement deux choses. Premièrement, Quine soutient que ce qui nous permet d'établir qu'une expression est porteuse d'engagement ontologique est la possibilité d'appliquer à cette expression le principe de généralisation existentielle. Quine n'admet pas des expressions qui portent en elles-mêmes l'engagement ontologique. Les langues naturelles contiennent des "expressions référentielles" qui ne dénotent rien et c'est pourquoi on ne peut se fier au statut grammatical d'une expression pour déterminer si elle est porteuse d'engagement ontologique. Même si on admettait dans notre langue idéale des termes singuliers, il faudrait reconnaître que certains d'entre eux peuvent ne rien dénoter. De " $\phi\alpha$ " (où " α " est un terme singulier), on peut conclure que α existe seulement si on peut inférer validement la généralisation existentielle sur " α " (" $(\exists x) (x = \alpha)$ "). Le second aspect du critère de Quine est que le quantificateur " \exists " doit, d'une manière générale, être interprété comme véhicule de l'engagement ontologique. Dire que pour un x , $\phi(x)$, c'est dire que x existe et est ϕ . Si on regroupe maintenant ces deux thèses en une seule, il en résulte que les clauses quantifiées "existentielles" sont les seuls véhicules d'engagement ontologique (1).

(1) Quine, W.V.O. [1969 B] p. 94 .

Quine pense aussi, bien sûr, que l'engagement ontologique est toujours dépendant d'une théorie. Le critère de Quine stipule donc qu'exister, c'est être la valeur d'une variable liée dans une formule du langage régimenté d'une théorie vraie.

Un contraste frappant peut être établi entre Quine et Russell en ce qui concerne l'engagement ontologique. Tout d'abord, Russell pense que l'engagement ontologique est d'une façon privilégiée donné par la liste des noms logiques de notre langue idéale. Les noms logiques, en tant que purs termes singuliers, montrent les objets auxquels nous sommes engagés. La généralisation existentielle à partir de telles expressions, loin de servir comme critère, n'est qu'une conséquence logique qu'on peut inférer immédiatement d'une formule atomique. Le statut d'un énoncé comme " $(\exists x) (x=\alpha)$ " est celui d'une vérité logique. Cette différence avec la position de Quine est claire et a été souvent mentionnée. Ce qui est moins clair, c'est le statut du quantificateur "existantiel" dans le système russellien.

Plusieurs indices nous portent à croire que Russell n'identifie pas le prédicat d'existence avec le quantificateur particulier " \exists ". Tout d'abord, Russell dit explicitement que le prédicat d'existence " E " et " \exists " ne sont pas synonymes (2). Ensuite, il n'est pas certain que la quantification des formules d'ordre supérieur implique l'existence d'entités appartenant aux différents ordres. Ensuite, même s'il y

(2) Russell, B. [1910], p. 30.

avait des cas où les quantificateurs doivent être interprétés comme véhicules de l'engagement ontologique, cela pourrait ne devenir un engagement à ce qui existe que par la décision supplémentaire métalinguistique de restreindre le domaine des variables à ce qui existe, et non en vertu d'une information contenue dans le quantificateur lui-même. Enfin, puisque l'engagement ontologique est déjà véhiculé par la liste des noms logiques du langage, on pourrait être tenté de dire que, pour Russell, les noms logiques constituent le seul véhicule pour l'engagement ontologique et que les quantificateurs n'y sont pour rien.

Cette interprétation ne m'apparaît pas pouvoir résister à un examen exégétique superficiel. La définition russellienne pour une clause d'existence telle que " $E!(\iota x)(\phi x)$ " (où le point d'exclamation spécifie que l'existence en question est celle d'un individu décrit ["described individual"]) est

$$14.02 \quad (\exists x) (\phi x) \cdot (y) (\phi y \equiv y = x) \quad (3).$$

Cette définition laisse supposer que, conformément à la position frégréenne, Russell ne conçoit pas l'existence comme un prédicat d'objet, mais plutôt comme une propriété d'ordre supérieur affirmant l'instantiation de certaines propriétés. Une clause quantifiée d'existence affirmerait qu'il y a au moins une instance

(3) Russell, B. [1910], p.174. Dans mes définitions ou règles d'abréviation, les parenthèses peuvent être éliminées selon la règle de l'association par la gauche, de même que pour les parenthèses extérieures, comme cela se fait couramment en logique.

correspondant à une fonction propositionnelle donnée (4).

En outre, il est naturel d'interpréter les formules de Principia Mathematica comme indexées au monde de l'énonciation. Russell n'a certes pas considéré le cadre théorique de la sémantique des mondes possibles, mais on peut quand même spéculer sur la position qu'il aurait pu adopter à ce niveau.

A l'intérieur de la sémantique des mondes possibles, nous sommes généralement amenés à distinguer le monde de l'énonciation de l'univers du discours. L'univers du discours est un domaine plus englobant que le monde de l'énonciation et comprend, en plus des entités qui peuplent ce monde, toutes les entités qui existent dans des mondes possibles compatibles avec ce monde. Puisque les formules sont évaluées à partir d'un domaine comprenant toutes ces entités, une formule comme " $(\exists x) (\phi x)$ " peut être vraie relativement au monde W pour autant qu'une entité appartenant à l'univers du discours satisfait la fonction même si elle n'existe pas en W . La sémantique des mondes possibles nous offre donc l'occasion de distinguer le quantificateur de l'existence étant donné qu'une formule quantifiée peut être vraie dans un monde même si l'objet n'existe pas dans ce monde.

(4) Une formule générale comme " $(x) (\phi x)$ " affirme selon Russell toutes les valeurs de la fonction $\phi\hat{z}$. L'énoncé fait intervenir au fond la fonction $\phi\hat{z}$ elle-même et elle est ce au sujet de quoi le quantificateur s'applique. Ce dernier est donc une propriété d'ordre supérieur, un prédicat de fonction. Si " E " s'analyse à partir du quantificateur, on est alors en droit de penser qu'il se réduit à un prédicat de fonction. Voir Russell, B. [1910], p.41.

Mais Russell s'accorde avec Leibniz pour définir l'identité à partir de l'indiscernabilité des propriétés:

$$(x) (y) (x = y) \quad \text{def} \quad (\phi) (\phi x \equiv \phi y) \quad (5).$$

Et une fois qu'on a accepté cette définition, il est difficile de voir comment on pourrait admettre sans réserve l'identité à travers les mondes. Une telle position conduit plutôt très naturellement à un rejet de l'identité à travers les mondes possibles car la postuler revient à signifier que toutes les propriétés de l'objet sont essentielles. C'est sans doute à cause de cette définition de l'identité qu'on a pu voir en Leibniz un précurseur de la théorie des contreparties développée par David Lewis.

Or, le fait d'interpréter nos énoncés en les indexant à l'univers du discours suppose l'identité à travers les mondes possibles des objets inclus dans ce domaine. L'univers du discours est constitué d'entités qui existent dans différents mondes compatibles avec le monde actuel. L'identité à travers les mondes est certes présumée dans des formules modales du type $(\exists x) \Box (\phi x)$, mais elle est déjà admise dès qu'on interprète n'importe quelle formule, y compris celles ne comportant aucun opérateur modal, à partir d'un domaine coextensif à l'univers du discours.

(5) Russell, B. [1910], p. 57.

On aurait donc raison de penser que Russell souscrirait davantage à une approche qui présuppose que les formules sont indexées au monde de l'énonciation. Si cette interprétation est adéquate, la vérité d'un énoncé comme " $(\exists x) (\phi x)$ " en W dépend de l'existence en W d'une entité qui satisfait la fonction. Plus exactement, les seules entités susceptibles de satisfaire cette formule en W sont les entités qui appartiennent à W , et puisque Russell est tout à fait opposé aux objets meinongiens, c'est-à-dire aux objets actuels non-existants, les objets appartenant à W sont des objets qui existent en W . D'une manière générale une formule comme " $(\exists x) (\phi x)$ " ne peut être vraie en W que s'il existe un objet en W qui satisfait la fonction. Ces remarques nous portent à croire qu'il y a somme toute une connexion étroite à établir entre l'existence et la quantification particulière dans Principia Mathematica.

Il y a cependant une autre raison fondamentale pour rapprocher la notion d'existence de celle de la quantification dans la théorie de Russell: c'est la définition qu'il donne aux descriptions définies (6). Celles-ci sont des symboles incomplets et sont contextuellement éliminées en clauses quantifiées. Au lieu de considérer 14.01 comme une stipulation arbitraire, il convient plutôt de l'expliquer par l'admission du postulat d'engagement ontologique. Selon ce

(6) Russell B. [1910], p. 172.

postulat, on ne peut prédiquer une propriété à un objet en W que si cet objet existe en W . Si nous reconnaissons ensuite au quantificateur la capacité de capturer l'engagement ontologique, nous sommes alors motivés à éliminer contextuellement les descriptions en clauses quantifiées. Cette idée est essentielle pour que l'on puisse prétendre que les paraphrases russelliennes se justifient en partie en vertu du postulat d'engagement ontologique.

Si notre interprétation est acceptée, la différence entre 14.01 et 14.02 peut s'expliquer. En 14.02, on n'a plus une élimination contextuelle de la description en clause quantifiée parce que le contexte "... existe" n'est pas un contexte prédicatif et que le postulat d'engagement ontologique ne peut par conséquent s'y appliquer. Mais la notion d'existence s'analyse à partir de la quantification et c'est pourquoi un énoncé d'existence se trouve quand même paraphrasé en forme logique par une clause quantifiée.

Les descriptions définies sont éliminées en clauses quantifiées lorsque le contexte propositionnel est prédicatif, et leur élimination est différente lorsque le contexte propositionnel est "... existe". C'est d'ailleurs pour cette raison que Russell parle d'une élimination contextuelle des descriptions. Si on se refuse à voir dans cette stratégie d'élimination contextuelle un simple tour de passe-passe, il faut expliquer pourquoi Russell agit ainsi. La seule

(6) Russell, B. [1910], p. 172.

explication possible est le recours au postulat d'engagement ontologique, mais il faut alors supposer que les quantificateurs sont porteurs de l'engagement ontologique. Encore une fois, force est de constater que sans une connexion étroite entre le quantificateur " \exists " et l'existence, les définitions proposées sont sans fondement.

Enfin, on peut invoquer les textes mêmes de Russell pour appuyer notre interprétation. Ceux-ci prouvent que Russell a toujours voulu analyser l'existence à partir du quantificateur "existentiel" (7).

Malgré les diverses interprétations auxquelles peut prêter le quantificateur dans le système russellien, une théorie unitaire peut être dégagée. On pourrait admettre que l'engagement ontologique est d'abord et avant tout donné par la liste des noms logiques de notre langue idéale. On pourrait même aller jusqu'à admettre que " \exists " et " E " ne sont pas synonymes. Cela n'exclut pas une analyse de l'existence à partir du quantificateur particulier. Le quantificateur est interprété à partir d'énoncés méta-linguistiques dans lesquels intervient la notion de satisfaction. Or rien ne nous empêche d'apporter à un niveau méta-méta-linguistique une restriction sur les objets susceptibles de satisfaire nos formules et de prétendre que ces objets doivent être des objets actuels et existants. Le prédicat "exister" dans notre langage-

(7) Russell, B. [1910], p. 15, p. 29, p. 174; Russell, B. [1918], p. 232; Russell, B. [1919], p. 164, pp. 171-2, p. 177.

objet s'analyse alors à partir du quantificateur si on ajoute une telle contrainte, et cela reste vrai même si les deux expressions ne sont pas synonymes. Le terme "existe" disparaît de notre nouveau langage-objet une fois que la régimentation a été effectuée. Mais le quantificateur n'épuise pas à lui seul l'idée d'existence, et ne fait que véhiculer l'engagement ontologique. Il n'entraînera un engagement à ce qui existe que si on restreint par une décision supplémentaire le domaine aux objets existants. Qu'on procède ainsi ou par une définition stipulative où "exister" devient synonyme du quantificateur " \exists ", il est certain que Russell considère le quantificateur comme porteur d'engagement ontologique et que les seuls objets admis sont des existants.

Ceci dit, rien ne nous empêche de traiter différemment les quantificateurs appartenant à des formules d'ordre supérieur. Il se pourrait même que l'interprétation substitutionnelle permette de voir des avantages additionnels à adopter un langage russellien pour la représentation des langues naturelles. Il faudrait alors traiter la syntaxe logique de Principia Mathematica comme incluant deux types de quantificateurs et, comme le remarque Kripke, il n'y a rien d'ennuyeux à autoriser des langages contenant les deux sortes de quantificateurs. Il est cependant nécessaire de remarquer que l'interprétation substitutionnelle n'est utile dans Principia Mathematica qu'au niveau des formules d'ordre supérieur. La raison en est que l'interprétation substitutionnelle au niveau des formules du premier ordre entraîne le même engagement ontologique que la quantification dénotationnelle. Comme le

remarque encore une fois Kripke, si on considère un langage dénué de tout opérateur intensionnel (et les formules du premier ordre sont justement des formules sans opérateurs intensionnels dans Principia Mathematica) et s'il existe une fonction totale d'assignation de dénotation aux expressions de ce langage, alors l'interprétation substitutionnelle pour ce langage équivaut à toute fin pratique à l'interprétation dénotationnelle dans la mesure où elle ne réalise guère une plus grande économie ontologique (8). Dans le langage russellien, les expressions appartenant aux classes de substitution correspondant aux variables individuelles seraient justement des noms logiques et c'est pourquoi l'interprétation substitutionnelle n'est pas avantageuse à ce niveau.

Cette remarque que nous faisons s'applique encore plus si nous considérons un langage dénué de noms logiques. Dans ce cas, il est impossible de construire des classes de substitution correspondant aux variables individuelles (9).

(8) Kripke, S. [1976], p. 351.

(9) L'interprétation substitutionnelle des formules d'ordre un entraînerait un engagement ontologique distinct de l'interprétation dénotationnelle si on admettait des termes singuliers non-dénotants. Nous considérons toutefois un langage qui trouve son modèle dans la théorie des descriptions de Russell et qui ne contient par conséquent aucun terme singulier. Par ailleurs, on peut penser comme Quine que la notion de terme singulier fait déjà appel implicitement à la quantification objectuelle (Quine, W.V.O. [1969b], p. 106).

Comme on l'a remarqué plus haut, il y a beaucoup de raisons pour penser que Russell désirait traiter les quantificateurs comme porteurs d'engagement ontologique. Cela se révèle en 14.02, dans le fait que les quantificateurs s'interprètent comme étant indexés au monde de l'énonciation, dans le contraste entre les deux définitions contextuelles pour les descriptions, et enfin aussi dans les affirmations faites par Russell lui-même.

La situation paraît très différente pour les quantificateurs d'ordre supérieur et c'est pourquoi il est plus plausible d'appliquer une interprétation substitutionnelle des quantificateurs dans les ordres supérieurs de la hiérarchie.

Est-ce que l'existence est un prédicat?

De notre étude comparative des doctrines quiniénne et russellienne de l'existence, il ressort que les quantificateurs particuliers dans les formules extensionnelles doivent être conçus comme véhiculant l'engagement ontologique et traités comme des quantificateurs existentiels. Que l'on choisisse d'assimiler l'existence à la quantification, ou qu'on analyse l'existence à partir du quantificateur en introduisant des contraintes au niveau méta-linguistique sur le statut ontologique des objets susceptibles de satisfaire les formules, il n'en demeure pas moins qu'un quantificateur entraîne une affirmation d'existence.

Sans s'en rendre compte, Russell et avant lui Frege innoverent quant au concept de l'analyse existentielle des quantificateurs. C'est donc assez subrepticement que s'est insinué en philosophie cette doctrine de l'existence qui est devenue désormais une affaire de sens commun à un point tel que le quantificateur particulier a été baptisé "quantificateur existentiel".

Il arrive très souvent en philosophie qu'une suggestion théorique qui prend la forme d'une simple décision ou définition stipulative nécessite tôt ou tard une révision en profondeur nous obligeant à revenir au point de départ pour considérer des problèmes qu'on avait initialement négligés. La suggestion de traiter l'existence comme un prédicat est toujours dans l'air et il convient de s'interroger sur les motivations philosophiques qui pourraient en justifier l'adoption. Je veux simplement montrer qu'une des motivations essentielles est à chercher du côté de ces entités curieuses que sont les objets actuels non-existants (à ne pas confondre avec les objets possibles qui sont des objets qui existent mais dans d'autres mondes que le monde actuel).

Je vais donc tenter d'illustrer par différents arguments le lien étroit qui semble prévaloir entre la doctrine des objets actuels non-existants et celle qui propose l'introduction d'un prédicat primitif d'existence. En fait, je veux montrer que le seul fait de reconnaître un caractère sensé à cette doctrine nous incite fortement à

traiter l'existence comme prédicat. S'il en est ainsi, il faudrait alors peut-être songer à modifier en conséquence l'analyse russellienne de l'existence. Du moins est-ce là un objectif souhaitable si on veut garantir la neutralité ontologique du langage russellien sur ce point, car la neutralité ne sera pas assurée si la doctrine meinongienne apparaît comme dépourvue de sens.

Pour terminer, je montrerai que l'introduction d'un prédicat primitif d'existence ne requiert de toute façon que des amendements mineurs dans la théorie russellienne, notamment en 14.02. La théorie des descriptions reste pour l'essentiel inchangée, une fois la modification apportée.

Je vais tout d'abord rapidement aligner quelques arguments qui révèlent une certaine complicité entre les partisans de "E" et les "amis" des objets non-existants.

1- Supposons qu'il n'y ait pas de distinction à établir entre l'être et l'existence. Tout ce qui pourrait être dit des occurrences intransitives du verbe "être" vaudrait tout autant pour "exister". On remarquerait alors tout d'abord avec C.J.F. Williams que plusieurs langues naturelles contiennent des occurrences transitives (la copule) et intransitives du verbe "être". Ce fait suggère fortement que les deux sens correspondant à ces deux usages ne révèlent pas une pure

équivocité, mais qu'il y a plutôt un rapport d'analogie entre eux (10). S'il s'agit bien d'un rapport analogique, il y a de fortes raisons pour penser que l'un de ces deux sens est plus primitif. Le sens intransitif du verbe paraît dépendre de son sens transitif. L'énoncé "Socrate est" semble dérivé des énoncés "Socrate est grec", "Socrate est philosophe", "Socrate est humain", etc. Socrate a de l'être parce qu'il instantie un ensemble de propriétés empiriques.

Ce fait pourrait davantage être mis en lumière par la définition Leibniz-Russell de l'identité. L'identité d'un individu se définit selon Leibniz et Russell à partir de l'ensemble de propriétés qu'il exemplifie. La relation d'exemplification serait donc à la base de l'identité (ce qui suggère que le "est" d'identité est lui-même dérivé de la copule), mais aussi à la base de l'être. Autrement dit, si on accepte la définition Leibniz-Russell de l'identité, il n'y a plus moyen pour un individu d'être sans exemplifier un ensemble de propriétés et le simple fait d'être se réduit au fait d'être tel et tel. Ce point contraste singulièrement avec la conception du sujet comme substance et attribut. Si Socrate est conçu comme une substance, on peut alors dire de lui qu'il est, indépendamment de l'exemplification de ses propriétés, car une substance peut être distinguée des attributs qui

(10) Williams, C.J.F. [1981], p. 12 et suivantes.

lui sont attachés. Si on accepte cependant la définition Leibniz-Russell de l'identité, cette position devient intenable.

En ne faisant pas de distinction conceptuelle entre l'être et l'existence, ce qui vient d'être dit concernant les occurrences intransitives de "être" peut être appliqué à "exister". L'existence de Socrate n'est alors rien d'autre que l'exemplification d'un ensemble de propriétés et la notion d'existence devient une propriété d'ordre supérieur marquant l'instantiation d'une propriété. Par contre, si on distingue conceptuellement entre l'être et l'existence, ce qui est affirmé de l'être ne doit plus être affirmé de l'existence, et on n'est plus obligé de traiter cette dernière notion comme une propriété d'ordre supérieur et de l'assimiler au quantificateur. La distinction conceptuelle entre l'être et l'existence peut donc être vue comme une motivation philosophique pour une analyse de l'existence comme prédicat primitif.

L'argument qu'on vient d'invoquer a le défaut de faire intervenir comme prémisse la définition Leibniz-Russell de l'identité et peut à cause de cela ne pas s'avérer concluant. Mais la connexion entre la doctrine meinongienne et la thèse que l'existence est un prédicat primitif peut être illustrée de plusieurs autres façons.

2- Une autre raison invoquée habituellement pour introduire un prédicat d'existence vient de ce que l'on veut une logique sans présupposition d'existence. On admet alors des termes singuliers non-dénotants en plus d'introduire un prédicat d'existence pour établir de nouveaux schémas d'instantiation universelle et de généralisation existentielle. Car en conservant nos anciens schémas et en admettant des noms logiques, on est en mesure de dériver des énoncés d'existence contingents à partir de vérités logiques universelles. En effet, l'inférence

$$\frac{\frac{(x) (x = x)}{(\alpha = \alpha)}}{(\exists x) (x = \alpha)}$$

est valide si " α " est un nom logique et elle s'obtient par une application successive de l'instantiation universelle et de la généralisation existentielle. La conclusion doit alors compter comme une vérité logique, ce qui montre qu'une présupposition ^{D'EXISTENCE} est à l'oeuvre dans la logique classique.

Les nouveaux schémas d'inférence proposés sont:

$$\text{I U} \quad \frac{(x) (\phi x) \cdot (E\alpha)}{(\phi \alpha)}$$

$$\text{G E} \quad \frac{(\phi \alpha) \cdot (E\alpha)}{(\exists x) (x = \alpha)}$$

Mais considérons l'inférence

$$\frac{(x) ((\phi x) \vee \sim(\phi x)) \cdot (E\alpha)}{(\phi\alpha) \vee \sim(\phi\alpha)}$$

et demandons-nous ce qui se passe lorsque le prédicat " ϕ " est remplacé par notre prédicat " E ". On obtient

$$\frac{(x) ((Ex) \vee \sim(Ex)) \cdot (E\alpha)}{(E\alpha) \vee \sim(E\alpha)}$$

comme cas particulier d'inférence, qui n'est valide dans le nouveau schéma que si on l'accepte aussi dans l'ancien, à savoir,

$$\frac{(x) ((Ex) \vee \sim(Ex))}{(E\alpha) \vee \sim(E\alpha)}$$

Le même genre de phénomène peut être observé dans le cas de la généralisation existentielle. L'inférence

$$\frac{(E\alpha) \cdot (E\alpha)}{(\exists x) (Ex)}$$

comme instance du nouveau schéma n'est valide que si elle est aussi valide dans l'ancien, à savoir,

$$\frac{(E\alpha)}{(\exists x) (Ex)}$$

Le prédicat d'existence a donc un comportement particulier, car c'est le seul prédicat pour lequel, dans certaines inférences, IU et GE ne sont validées dans les nouveaux schémas que si elles le sont dans les anciens. Ce sont là des raisons pour penser que ce prédicat "pas comme les autres" n'est peut-être pas du tout un prédicat.

On peut rétorquer à cela que le cas de généralisation existentielle examiné ne crée pas de difficultés. On a choisi de modifier les schémas IU et GE en introduisant une nouvelle condition, et cette nouvelle condition n'est plus nécessaire si c'est à partir d'elle que se fait l'inférence. Ce phénomène ne révèle aucunement la particularité de "E", il se serait tout autant produit si on avait amendé le schéma initial par la condition "C α " au lieu de "E α "

Pour ce qui est de l'exemple d'instantiation universelle considéré, on peut répliquer qu'on a affaire à des vérités logiques. Les instances de vérités logiques sont elles-mêmes des vérités logiques autant dans le nouveau schéma d'instantiation universelle que dans l'ancien. Le prédicat d'existence n'a donc pas un comportement spécial puisque l'inférence

$$\frac{(\alpha) ((\phi\alpha) \vee \sim (\phi\alpha))}{((\phi\alpha) \vee \sim (\phi\alpha))}$$

est toujours valide dans l'ancien schéma, peu importe le prédicat considéré.

Malgré les arguments apportés qui justifient l'assimilation du prédicat "E" aux autres prédicats, il reste à se demander pourquoi fait-on jouer à ce prédicat un rôle aussi essentiel dans les schémas IU et GE.

Dans les différents exemples, on choisit d'imposer la condition additionnelle que α existe parce que cette information n'est pas

déjà contenue dans le terme " α ". Cette expression est un terme singulier et a par conséquent comme fonction de dénoter un objet, bien qu'elle ne suppose pas l'existence. Les termes singuliers non-dénotants semblent dès lors signaler la présence dans l'univers du discours des objets actuels non-existants. Le caractère sensé des énoncés contenant de telles expressions est fréquemment garanti par l'assignation d'une dénotation arbitraire, mais cette dénotation en sémantique formelle n'est peut-être, comme le remarque D. Scott, qu'un substitut pour les objets actuels non-existants (11).

En introduisant dans notre langage des termes singuliers non-dénotants, on se trouve alors indirectement à accréditer certains traits de la doctrine des objets non-existants puisqu'on reconnaît la vérité, et donc aussi le caractère sensé, d'énoncés constitués de termes singuliers qui ne renvoient pas à des objets existants. Bref, on voit que l'introduction d'un prédicat d'existence pour amender les schémas IU et GE traditionnels n'a sa raison d'être que pour un langage dans lequel les termes singuliers peuvent être non-dénotants. Les termes singuliers non-dénotants en retour ne font que marquer la présence sur le mode fantômatique des objets non-existants.

(11) Scott, D. [1967], p. 190. D'une manière générale, le fait d'assigner à des termes singuliers non-dénotants des entités à l'intérieur de l'univers du discours (des classes virtuelles, par exemple) va, selon K. Lambert, à l'encontre du "sens robuste de la réalité". Voir Lambert, K. [1972], p. 186.

3- Supposons à nouveau que tous les objets sont des objets qui existent. On pourrait alors penser que le prédicat d'existence est le seul à être vrai de tous les objets. La réplique habituelle est que la propriété d'être identique à soi-même et la propriété d'être ϕ ou $\sim \phi$ sont aussi des propriétés universellement applicables. Les formules " $(x) (x = x)$ " et " $(x) (\phi x \vee \sim \phi x)$ " sont d'ailleurs des vérités logiques, et il n'y a aucune raison de ne pas traiter " $(x) (Ex)$ " comme une vérité logique. Mais le problème vient de ce que dans les inférences

$$\frac{(x) (x = x)}{(a = a)} \text{ et } \frac{(x) (\phi x \vee \sim \phi x)}{(\phi a \vee \sim \phi a)}$$

les formules inférées sont aussi des vérités logiques. Il n'en va malheureusement pas de même pour l'inférence

$$\frac{(x) (Ex)}{(Ea)}$$

car le fait que Ronald Reagan existe, par exemple, est certainement un fait empirique, connu a posteriori et contingent. L'énoncé "Reagan existe" a en outre un contenu informatif, donc synthétique. En somme, " Ea " n'a rien d'une vérité logique et le prédicat d'existence a à nouveau un caractère plutôt particulier. Nous devons en effet conclure que le contexte " Ex " est le seul qui devient une vérité logique lorsqu'il est quantifié universellement et une vérité non-analytique lorsque la variable est remplacée par un terme singulier. Si " Ea " est non-analytique, " $(\exists x) (Ex)$ " sera aussi non-analytique (12).

(12) Cette observation est due à Hochberg, H. [1978], p. 236.

Le seul moyen de remédier à cela est de ne pas accorder le statut de vérité logique à " $(x) (Ex)$ " ce qui revient à reconnaître la possibilité logique d'objets non-existants et par conséquent le caractère sensé de

$$(\exists x) ((\exists y) ((y = x) : \sim (Ex)))$$

4- Une autre motivation pour introduire un prédicat primitif d'existence découle de ce que l'on vient de dire. On doit introduire " E " pour le distinguer de " \exists ". Cela suppose qu'on voudra accepter soit

$$(\exists x) \sim ((\exists y) (y = x) \cdot (Ex))$$

ou alors

$$(\exists x) ((\exists y) (y = x) \cdot \sim (Ex))$$

Le premier énoncé induit cependant une contradiction si on accepte

$$(x) ((\exists y) (y = x))$$

comme vérité logique. Le deuxième, par contre, pourrait être accepté, mais cela signifie qu'on est disposé à accorder un caractère sensé à la distinction entre les entités sur lesquelles on quantifie et celles qui existent. Encore une fois, il nous faut reconnaître comme signifiante la distinction entre objets existants et non-existants.

5- Un dernier argument sera invoqué. Supposons un langage russellien enrichi d'opérateurs modaux et supposons pour les besoins de la cause que l'on autorise une ambiguïté de portée dans de tels énoncés.

Les quantificateurs pourront dans un tel langage avoir une portée large, étroite ou intermédiaire selon que l'expression référentielle apparaît dans une occurrence primaire, secondaire ou intermédiaire. Russell n'admet de telles ambiguïtés que pour les expressions apparaissant dans des énoncés d'attitudes propositionnelles, mais ce détail importe peu ici. Considérons tout d'abord l'énoncé

(i) Pégase aurait pu exister

La paraphrase russellienne pourrait être

(ii) $\Diamond (\exists x) (x = \text{Pégase})$

et ici aucune ambiguïté de portée n'affecte le quantificateur étant donné que le contexte propositionnel dans lequel l'expression "Pégase" se trouve n'est pas prédicatif. Si on exportait la clause d'existence hors de la portée de l'opérateur modal, l'énoncé n'exprimerait plus une proposition complète étant donné que l'opérateur n'aurait plus de proposition sur laquelle il pourrait s'appliquer. (ii) est donc la seule forme logique disponible si on veut analyser l'existence à partir de la quantification. Mais si on traite l'existence comme un prédicat, la paraphrase n'est plus (ii) mais

(iii) $\Diamond (\exists x)((x = \text{Pégase}) \cdot (Ex))$

et on peut maintenant dire que (i) est ambigu entre (iii) et

(iv) $(\exists x)((x = \text{Pégase}) \cdot \Diamond (Ex))$

Or, ce dernier énoncé s'interprète naturellement comme impliquant une référence à une entité subsistante, Pégase, au sujet de laquelle on dit qu'elle aurait pu exister.

De la même manière, l'énoncé

(vi) Le maître de Platon aurait pu ne pas exister

se paraphrase en

(vii) $\Diamond (\exists x) ((x \text{ est maître de Platon}) \dots \sim (Ex))$

et en

(viii) $(\exists x) ((x \text{ est maître de Platon}) \dots \cdot \Diamond \sim (Ex))$

L'interprétation (vii) représente une lecture de dicto de (vi) et affirme qu'il y a un monde possible dans lequel il y a un unique maître de Platon, mais que ce maître n'existe pas.

Le fait d'avoir introduit un prédicat d'existence nous amène encore une fois à autoriser des formules qui ne font sens que si la doctrine des objets actuels non-existants fait elle-même sens.

Ces arguments me semblent fournir une preuve suffisante du lien entre la doctrine des actuels non-existants et la thèse que l'existence est un prédicat. En fait, cette conclusion ne devrait pas prêter à la controverse. L'introduction de " E " dans notre langage apparaîtrait gratuite si les énoncés d'existence étaient jugés équivalents à des formules quantifiées. En outre, une fois introduit un tel prédicat dans notre langage, on dispose de ressources expressives suffisantes pour traduire un énoncé comme

(ix) Quelque chose n'existe pas

qui nous place justement en terrain meinongien.

Certains me soupçonneront peut-être d'avoir voulu établir un rapprochement entre les deux doctrines que pour mieux disposer du prédicat d'existence lui-même. En effet, si l'introduction de "*E*" nous conduit en pleine jungle meinongienne, n'est-ce pas une raison suffisante pour faire l'économie d'un tel prédicat? Ceux qui argumentent de cette façon invoqueront peut-être avec Russell "le sens robuste de la réalité" dont seraient apparemment dépourvus les meinongiengs, mais une erreur plus grave est commise par ces inconditionnels de Russell. Les ressources expressives de leur langage les contraignent à réduire une thèse ontologique à une fausseté logique. Sans prédicat d'existence, (ix) exprime une contradiction et il serait avantageux de disposer d'un langage aux ressources expressives suffisamment riches pour préserver une neutralité à l'égard de certaines thèses ontologiques, aussi frivoles qu'elles soient. Le fait d'introduire un prédicat d'existence nous engage uniquement au caractère sensé de la doctrine de Meinong et non à sa vérité.

Une théorie des descriptions amendée

Il nous reste à voir maintenant quelles sont les implications de l'introduction d'un prédicat d'existence dans le symbolisme de Principia Mathematica. Pour bien apprécier le problème il faut retourner à 14.01 et 14.02. La difficulté vient de ce que le postulat d'engagement ontologique est à la base de ces définitions.

En effet, la doctrine de l'incomplétude référentielle ne fait que stipuler que les descriptions sont des symboles incomplets incluant une supposition d'unicité. Pour compléter l'explication, il nous faut en outre expliquer ce qui motive leur élimination contextuelle en termes de clauses quantifiées, et cette explication est à chercher du côté du postulat d'engagement ontologique. Ce postulat stipule qu'on ne peut prédiquer une propriété à un objet que si l'objet existe. Dans un énoncé descriptif de la forme $\Psi (\iota x) (\phi x)$, la propriété est prédiquée à un individu auquel on se réfère de façon indéterminée par la variable "x". En vertu du postulat d'engagement ontologique, l'énoncé affirme l'existence de ce x, et le quantificateur intervient pour exprimer cette idée d'existence.

En acceptant l'amendement proposé, le quantificateur particulier, bien que véhiculant toujours l'engagement ontologique, ne signifie plus "il existe". Son introduction ne semble donc pas fondée sur le postulat d'engagement ontologique, mais il suffit de reformuler celui-ci de façon à ce qu'il stipule qu'on peut prédiquer une propriété à un objet seulement si cet objet a de l'être. On a remplacé le postulat initial par un autre, plus faible, qui justifie l'introduction du quantificateur dans la forme logique des énoncés contenant des descriptions.

Bien sûr, un énoncé contenant une description sera faux si aucun objet ne satisfait la description, mais il pourra être vrai même si aucun objet existant ne la satisfait.

Corrélativement, nous avons suggéré de traiter "existe" comme un prédicat ordinaire. Il s'ensuit que la forme logique d'un énoncé d'existence va se modeler sur le cas des énoncés descriptifs prédicatifs. A nouveau on pourra invoquer le postulat d'engagement ontologique comme en 14.01 et éliminer la description en clause quantifiée. Le terme "existe" fonctionne désormais comme un prédicat primitif et c'est pourquoi la forme logique d'un énoncé descriptif d'existence n'est plus 14.02 mais

$$14.02 \quad E!(\phi x) =_{df} (\exists x)((\phi x) \cdot (y) (\phi y \equiv y=x) \cdot (Ex))$$

L'introduction d'un prédicat d'existence ne requiert donc que des amendements mineurs à la théorie des descriptions de Russell et elle est tout à fait compatible avec celle-ci.

Chapitre 3

La Quantification substitutionnelle et la Théorie des types ramifiés

Si le critère d'engagement ontologique de Quine peut être contré d'une première façon par l'admission de noms logiques, il peut être remis en question d'une autre façon en renonçant à faire jouer aux quantificateurs le rôle de véhicules ontologiques. En fait, il s'agit ici de distinguer deux sortes de quantificateurs et à ne reconnaître qu'à l'un d'eux le rôle de véhicule de l'engagement ontologique, tandis que l'autre quantificateur, le quantificateur substitutionnel, resterait ontologiquement neutre. Quine d'ailleurs reconnut la relative neutralité ontologique du quantificateur substitutionnel et dut donc modifier conséquemment son critère en précisant que les entités auxquelles est engagée une théorie sont les valeurs des variables liées par des quantificateurs dénotationnels (1).

Il n'est pas dans notre intention de critiquer le critère de Quine en admettant, comme Russell, des noms logiques. Mais il est intéressant d'explorer les avenues que nous ouvre la quantification substitutionnelle. Autant il est naturel d'interpréter les quantificateurs dans les formules du premier ordre de façon

(1) Quine, W.V.O. [1969b], pp 106-7. Ailleurs, Quine parle plutôt de "l'inscrutabilité de l'ontologie" que procure un langage substitutionnel dans la mesure où le problème de la référence se trouve provisoirement différé et relégué aux expressions appartenant aux classes de substitution. Voir Quine, W.V.O. [1973], p. 136.

dénotationnelle, autant avons-nous de bonnes raisons pour adopter une interprétation substitutionnelle des quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur.

Notre objectif est d'examiner les connexions étroites que nous sommes en mesure d'établir entre la quantification substitutionnelle et la théorie des types ramifiés de Russell. Encore une fois, nos prétentions ne seront pas exégétiques, mais on pourra néanmoins observer qu'un lien étroit subsiste de façon surprenante entre ces deux doctrines.

La théorie des types simples

Avant d'illustrer cette filiation de l'interprétation substitutionnelle et de la théorie des types ramifiés, il convient de caractériser brièvement cette dernière et de montrer comment elle nous offre le moyen de résoudre les différents paradoxes. Les notions de type et d'ordre seront successivement introduites et le diagnostic posé par Russell quant à la source des paradoxes sera discuté.

La notion de type est introduite parce qu'une fonction ne peut admettre n'importe quel objet comme argument. Si on n'imposait pas un domaine spécifique aux fonctions propositionnelles, elles auraient alors comme arguments des entités qui présupposent une référence à l'ensemble du domaine auquel elles appartiennent, et il faudrait même

autoriser qu'une fonction puisse s'appliquer à elle-même. Or Russell croit que la source des paradoxes est à chercher du côté de ce qu'il appelle le principe du cercle vicieux. Sans distinguer entre les paradoxes logiques et les paradoxes sémantiques, Russell pense qu'ils surviennent du fait qu'une fonction a comme argument un objet qui fait intervenir une référence à l'ensemble du domaine de la fonction (2). Pour dissiper les paradoxes, il introduit donc tout d'abord une distinction de type. Chaque entité appartient à un type déterminé. Si on caractérise la hiérarchie des types de façon réaliste, il faudra reconnaître tout d'abord les entités de type zéro que sont les individus. Puis il y a les entités de type un, à savoir, les classes d'individus, et celles de type deux formées par les classes de classes d'individus, etc.

On peut caractériser aussi la hiérarchie des types en faisant référence à des fonctions propositionnelles plutôt qu'à des classes. Si le type zéro est alors toujours constitué d'individus, le type un est constitué par les fonctions propositionnelles qui sont instantiées par des individus, et le type 2 comprend les fonctions propositionnelles instantiées par les fonctions propositionnelles de type 1, et ainsi de suite.

La hiérarchie des types pourrait aussi être formulée uniquement en termes syntaxiques en n'utilisant que la notion de

(2) Russell, B. [1910], p. 39, 49.

fonction sentencielle et c'est à cette dernière hiérarchie que nous pouvons recourir si une interprétation substitutionnelle des quantificateurs est adoptée. On pourra déterminer le type d'une fonction sentencielle en se rapportant à la classe de substitution à laquelle elle appartient.

Lorsqu'on est confronté à une formule donnée qui est acceptable du point de vue de la théorie des types, on peut établir le type à partir de son argument. Le type d'une fonction est immédiatement supérieur au type de son argument. La contrainte est en effet qu'une fonction sentencielle de type N ne peut faire sens que si elle s'applique à des entités de type $N-1$.

Ces remarques, à vrai dire, ne s'appliquent qu'aux prédicats monadiques. Dans le cas des prédicats n -adiques, le type est déterminé à partir du plus petit argument, et le prédicat acceptable sera celui dont le type est immédiatement supérieur au type de cet argument.

En admettant une telle hiérarchie, nous sommes en mesure de dissiper certains paradoxes logiques comme, par exemple, le paradoxe de Russell. Si on reconnaissait l'existence de la classe de toutes les classes qui ne se contiennent pas comme élément, on aboutirait vite à des contradictions. En effet, si cette classe elle-même ne se contient pas comme élément, elle fait donc partie de cet ensemble et elle se

contient alors comme élément. Avec la hiérarchie des types, une telle classe ne peut tout simplement pas être admise puisque seules peuvent être admises les classes dont les éléments sont de type immédiatement inférieur.

La théorie des types ramifiés

En plus de reconnaître une hiérarchie de types, Russell admet aussi une ramification de ces types en différents ordres. Une fonction donnée, même si elle est de type un et a donc comme argument des entités de type zéro, peut néanmoins faire intervenir une référence à d'autres entités dont le type est supérieur à zéro.

Considérons, par exemple, la fonction " $(\exists \phi) (\phi!x)$ " qui a comme arguments des entités de type zéro, les individus. Cette fonction est donc de type un, mais elle fait intervenir aussi une référence à des fonctions de type un. Cette référence intervient au niveau de la quantification sur ϕ . Puisque la référence est à des fonctions de type un, la fonction est d'ordre deux. En général, on calcule l'ordre d'une formule à partir de la fonction du type le plus élevé sur laquelle on quantifie. L'exemple considéré nous offre le cas d'une fonction de type un, mais d'ordre deux.

Il peut arriver cependant qu'une fonction ne fasse intervenir une référence qu'à ses arguments. Par exemple, l'énoncé " $(\exists x) (\phi x)$ "

n'inclut aucune quantification d'ordre supérieur et par conséquent l'ordre de la fonction est le même que son type. Il s'agit donc d'une fonction de type un et d'ordre un.

La hiérarchie des ordres pour les fonctions est introduite pour empêcher que ne surviennent les paradoxes sémantiques. Car même si on se conforme aux contraintes qu'impose la théorie simple, celle-ci n'interdit d'aucune façon que l'on puisse quantifier sur l'ensemble des fonctions de type un, et on pourrait penser que cet ensemble constitue le domaine d'une fonction de type deux. Entre autres, une fonction de type un et d'ordre deux devrait faire partie de ce domaine. Mais en tant que fonction d'ordre deux, elle fait intervenir une quantification sur des fonctions de type un et en ce sens, elle fait référence au domaine de la fonction de type deux. Pour Russell, le fait d'admettre une telle fonction comme argument pour une fonction de type deux et d'ordre deux serait susceptible d'entraîner des paradoxes. La théorie des types ramifiés nous permet d'apporter un correctif adéquat. Elle sert entre autres à restreindre le domaine d'une fonction de type deux et d'ordre deux aux fonctions de type un et d'ordre un.

Le diagnostic qu'on doit porter est le suivant: d'une façon générale, les fonctions d'ordre N supposent déjà l'existence de fonctions de type N , puisqu'elles font référence à leur domaine et ne peuvent par conséquent compter comme arguments pour de telles fonctions. Admettre qu'une fonction d'ordre N puisse être un argument pour une

fonction de type N induirait des paradoxes.

Un exemple illustrera cela. Imaginons en effet le prédicat sémantique "hétérologique" qui peut entre autres choses s'appliquer à des fonctions sentencielles de type un et qui est vrai de toute fonction sentencielle qui ne s'applique pas à elle-même. Le prédicat "long", par exemple, qui est une fonction sentencielle de type un, n'est pas long et est donc "hétérologique". La question se pose cependant de savoir si le prédicat "hétérologique, lui-même, est ou non hétérologique. Or, s'il n'est pas hétérologique, il ne s'applique pas à lui-même et il est donc hétérologique. Inversement, s'il est hétérologique, alors il ne s'applique pas à lui-même et donc il n'est pas hétérologique. Autrement dit, le prédicat "hétérologique" est hétérologique ssi il n'est pas hétérologique, une contradiction dont on pourrait volontiers se passer.

En dépit d'une hiérarchie de types simples, les paradoxes sémantiques peuvent toujours survenir car les prédicats sémantiques s'appliquent à des expressions et les expressions, en tant qu'expressions, sont toutes du même type logique. L'énoncé "Le prédicat "long" est hétérologique" se traduit par

" $(\Sigma \Phi) ((x) (\Phi x \equiv x \text{ est long}) . \text{ "}\Phi \text{ " est hétérologique}_2)$ "

où le prédicat "hétérologique₂" est de type deux et est vrai de toute entité de type un qui ne s'applique pas elle-même. L'énoncé paradoxal est

$(\Sigma\Phi) ((\Psi) (\Phi!(\Psi) \equiv \text{"}\Psi\text{" est hétérologique}_2) . \text{"}\Phi\text{" est hétérologique}_2)$

Cette formule est parfaitement acceptable du point de vue de la théorie des types simples, mais elle entraîne un paradoxe.

La solution adoptée par Russell consiste à distinguer différents ordres à l'intérieur d'un même type. Pour chaque type N, il distingue les fonctions prédicatives de type N, qui sont d'ordre N, puis les fonctions non-prédicatives de type N et d'ordre N+1, qui font intervenir structurellement une quantification sur fonctions prédicatives de type N, puis les fonctions non-prédicatives de type N et d'ordre N+2, qui font intervenir une quantification sur fonctions non-prédicatives de type N et d'ordre N+1, et ainsi de suite.

Une fonction de type un, par exemple, est prédicative si elle ne fait pas intervenir une quantification sur fonctions. Elle est d'ordre deux si elle contient structurellement une quantification sur fonctions prédicatives de type un, puis d'ordre trois si elle fait intervenir une quantification sur fonction d'ordre deux, et ainsi de suite.

Une fois que sont distingués ainsi différents ordres à l'intérieur d'un même type, il s'agit de n'autoriser une quantification que sur les entités d'un type et ordre déterminés. Il est désormais impossible de quantifier sur l'ensemble des fonctions d'un même type.

On peut alors se demander si une fonction prédicative de type un est hétérologique ou non, Le prédicat "hétérologique" est alors une fonction prédicative de type deux (et donc d'ordre deux). On peut se demander ensuite si ce prédicat est hétérologique, mais c'est se demander maintenant si une certaine fonction de type deux et d'ordre deux satisfait une certaine fonction de type trois et d'ordre trois. Si on répond comme il se doit que HET_2 est HET_3 , il n'y a plus de contradiction car cela signifie seulement qu'il ne s'applique pas à lui-même et qu'il n'est pas HET_2 .

La nouvelle formule

$$(\Sigma\Phi) \quad ((\Psi) (\Phi (\Psi) \equiv \text{"}\Psi\text{" est } HET_2) \cdot \text{"}\Phi\text{" est } HET_3)$$

où " HET_2 " et " HET_3 " sont des fonctions prédictives de type 2 et 3, respectivement, est parfaitement acceptable et n'entraîne pas de paradoxes.

Il importe de remarquer que les paradoxes sémantiques pourraient surgir n'importe où dans la hiérarchie des fonctions. On a vu qu'un paradoxe apparaît dans la théorie simple dès qu'on se demande si une fonction prédicative F est hétérologique₂, dès lors que F est le prédicat "hétérologique₂" lui-même, mais le paradoxe pourrait tout autant apparaître pour des fonctions non-prédicatives. L'énoncé "la propriété d'être hétérologique₂ a la propriété d'être hétérologique₂" est aussi paradoxal. D'une manière générale, une fonction ne peut prendre comme

argument une fonction de type N et d'ordre M que si elle est elle-même de type $N+I$ et d'ordre $M+I$. A chaque fonction de type et d'ordre déterminés va donc correspondre, comme on le disait plus haut, une classe d'arguments possibles dont le type et l'ordre sont déterminés.

Pour savoir si une fonction peut être l'argument d'une autre, il suffit de se rappeler le mode de génération des différentes fonctions. Une fois que l'ensemble des fonctions prédicatives de type un a été introduit, nous sommes en mesure de construire l'ensemble des fonctions prédicatives de type deux qui prennent les premières comme arguments. C'est seulement ensuite qu'on peut introduire les fonctions de type un, ordre deux. De la même manière, c'est seulement après avoir introduit les fonctions prédicatives de type trois que l'on pourra construire les fonctions de type deux, ordre trois, ainsi que les fonctions de type un, ordre trois. (4)

A la hiérarchie des ordres pour les fonctions doit s'ajouter la hiérarchie des ordres pour les propositions. Le domaine d'une formule comme " $(\exists p) (\hat{p} \text{ est vrai} \Rightarrow (\exists x)(\phi x))$ " ne saurait être constitué à partir de propositions faisant intervenir une quantification sur propositions. Il faut donc distinguer différents ordres pour les propositions en commençant

(4) Notre formulation de la théorie des types se conforme à celle de Sainsbury qui l'emprunte à Hatcher. Il existe cependant d'autres approches. Voir Copi, I. (1971) et Chihara, C. (1973). Sur ce point, voir Sainsbury, M. (1980 a), p. 317, note 15.

par l'ordre un, qui ne contient que des propositions sans quantification sur propositions, auquel vient ensuite se greffer l'ordre deux, constitué par des propositions qui font intervenir une quantification sur propositions d'ordre un, et ainsi de suite. Que les propositions soient regroupées en différents ordres s'avère nécessaire pour bloquer des paradoxes sémantiques comme celui d'Epiménide le Crétois. (5)

L'énoncé

"Toutes les propositions exprimées par les Crétois sont fausses" pourrait entraîner des paradoxes si on devait autoriser un domaine constitué par n'importe quelle proposition, car cet ensemble contiendrait les propositions qui font intervenir une quantification sur proposition et en particulier celles qui ont été énoncées par les Crétois. Finalement, si l'énoncé considéré a été exprimé par un Crétois, la proposition qu'il exprime fait alors elle-même partie du domaine de quantification. Dans un tel contexte, supposer la vérité de l'énoncé revient à supposer la fausseté de toutes les propositions énoncées par un crétois, y compris celle exprimée par l'énoncé. Par conséquent, si l'énoncé est vrai, alors il est faux, ce qui est contradictoire. La hiérarchie des ordres pour les propositions bloque de tels paradoxes.

(5) Russell, B. [1910], pp. 60, 62.

L'interprétation substitutionnelle des quantificateurs

La présentation que l'on fait habituellement de la théorie simple et de la théorie des types ramifiés est de facture conventionnelle. Tout d'abord, elles sont présentées comme ayant un seul rôle essentiel, celui de bloquer les différents paradoxes, ensuite, les différentes hiérarchies introduites sont formulées en termes intensionnels. Il s'agit, avec la théorie simple, de distinguer différents types de classes ou de fonctions propositionnelles, tandis qu'avec la théorie ramifiée, une nouvelle hiérarchie de fonctions propositionnelles et une hiérarchie de propositions sont imposées. Mais on pourrait interpréter ces théories selon un angle fort différent. Je ne voudrais certes pas prétendre que Russell ait pu vouloir introduire ces théories pour une raison autre que la résolution des paradoxes, mais que cela soit l'intention véritable de Russell ne nous interdit pas de penser que la théorie russellienne puisse recevoir une justification indépendante de la résolution des paradoxes.

Notons au départ que la théorie des types ramifiés implique la théorie simple (6). En vertu de la théorie des types ramifiés, nous sommes contraints de considérer comme non-signifiantes les fonctions de type N qui prennent comme arguments des entités qui font référence à des entités de type N (et a fortiori de type $N+1$), et qui par conséquent présupposent qu'est déjà défini l'ensemble auquel elles

(6) Sainsbury, M. [1980a], p. 316

appartiennent.

Or, comme l'a fort judicieusement fait remarquer Kripke, l'introduction de quantificateurs substitutionnels dans un langage d'ordre supérieur ressemblerait beaucoup à une théorie des types ramifiés. La raison en est que la ramification en différents ordres est nécessaire pour préserver la cohérence sémantique des quantificateurs. Les expressions appartenant à la classe de substitution de la variable " ϕ " dans " $(\exists \phi) (\phi!x)$ " ne doivent pas inclure une quantification sur fonctions car alors l'interprétation nous entraînerait dans une régression à l'infini.

Il en va de même pour l'interprétation substitutionnelle de formules qui font intervenir une quantification sur variable propositionnelle d'ordre un. La classe de substitution correspondante ne devrait pas incorporer des énoncés contenant une quantification sur proposition, car de cette façon la même classe pourrait être réintroduite pour l'interprétation de ces énoncés.

Une théorie des types ramifiés s'impose donc d'elle-même une fois qu'on a convenu d'incorporer des quantificateurs substitutionnels à notre calcul des prédicats d'ordre supérieur. Je reconnais volontiers qu'il serait sans doute exagéré de prétendre que la théorie des types de Russell est le fruit d'une conception substitutionnelle des quantificateurs, conception qui n'aurait que comme effet secondaire

d'entraîner une résolution des paradoxes. La théorie des types est introduite par Russell d'abord et avant tout dans le but d'amener une résolution des paradoxes, mais il se pourrait très bien qu'il ait voulu avoir à sa disposition une théorie qui garantisse une économie ontologique en ce qui a trait aux classes, ce que la théorie substitutionnelle est habilitée à faire (7). Bien au-delà du débat exégétique, il reste de toute façon à voir si une interprétation substitutionnelle représente un progrès pour l'approche russellienne, et, à cette question, il me semble qu'on doit répondre par l'affirmative.

La résolution des paradoxes

La présentation habituelle de la théorie russellienne se fait en termes réalistes par l'admission d'une hiérarchie des fonctions propositionnelles et des propositions. Sur ce point, on a reproché à Russell que la théorie des types ramifiés, malgré son extraordinaire complexité, ne parvienne même pas à résoudre tous les paradoxes sémantiques. Bien que les paradoxes sémantiques soient bloqués lorsque formulés en termes intensionnels, ils réapparaissent aussitôt qu'on se les représente à partir d'expressions types ou d'occurrences. Sainsbury suggère, par exemple, que le paradoxe d'Epiménide

(7) Comme on le verra au prochain chapitre, le fait d'interpréter les quantificateurs dénotationnellement dans les formules qui définissent les énoncés portant sur des classes nous oblige à concevoir ces définitions comme opérant une réduction de ces entités et non comme réalisant une économie ontologique.

demeure lorsqu'il est formulé en termes d'énoncés types ou d'occurrences. (8) Sainsbury a sans doute tort de prétendre cela, mais il sera quand même intéressant de montrer les vertus de notre théorie sur le sujet. En plus, il faudrait selon Sainsbury enrichir la syntaxe logique russellienne d'une hiérarchie des prédicats de vérité et de fausseté, ainsi que d'une hiérarchie de noms. La hiérarchie des prédicats de vérité et de fausseté est, il est vrai, déjà garantie par la hiérarchie des propositions qui l'induit automatiquement, mais si le prédicat de vérité est conçu comme s'appliquant à des occurrences, elle devient en elle-même insuffisante pour bloquer les paradoxes (9).

Certes, on pourrait espérer que la quantification substitutionnelle puisse servir de fondement justificatif pour la théorie des types ramifiés, mais, toujours selon Sainsbury, la théorie ainsi transformée présenterait d'autres difficultés. La ramification induite par la quantification substitutionnelle donne des classes d'énoncés types et peut de cette manière bloquer certains paradoxes, mais elle serait alors incapable d'empêcher les paradoxes formulés en termes de fonctions propositionnelles et de propositions. Selon Sainsbury, Russell conçoit la ramification des fonctions comme nécessaire, peu importe que l'on opère avec un quantificateur dénotationnel ou substitutionnel. Russell aurait voulu se faire le promoteur d'une théorie des types ramifiés que celle-ci incorpore un point de vue réaliste

(8) Sainsbury, M. [1980a], p. 322

(9) Sainsbury, M. [1980a] p. 324

concernant les fonctions propositionnelles et les propositions ou non (10). L'interprétation substitutionnelle n'aurait réussi que partiellement, en ce sens, à fonder la théorie des types ramifiés.

Nous nous trouverions donc face à un dilemme. Ou bien on opte pour une position substitutionnaliste et alors la théorie russellienne se trouve réduite à l'imposition d'une hiérarchie d'expressions types, ou bien on convient d'interpréter la théorie russellienne de façon standard, en termes intensionnels, mais alors les paradoxes sémantiques ne sont pas tous bloqués, notamment ceux qui sont formulés en termes d'expressions types.

Ce dilemme est à mon avis un faux dilemme. Il est vrai que l'incorporation de quantificateurs substitutionnels n'entraîne qu'une hiérarchie d'expressions types, mais, loin d'être une limite, c'est là un avantage qu'aurait la théorie de Russell ainsi interprétée. Grâce à cette approche, on obtient un langage dans lequel les paradoxes sont bloqués et pour lequel aucun engagement ontologique à des entités intensionnelles ou à des classes ne survient. La solution russellienne des paradoxes logiques et sémantiques s'en trouve renforcée dans la mesure où elle n'est pas dépendante d'assomptions ontologiques particulières.

(10) Sainsbury, M. [1980a] p. 287.

On peut reconnaître volontiers que si les classes existent, les paradoxes doivent être empêchés par l'introduction d'un axiome restreint de compréhension dans notre axiomatique. De même, si une option anti-réaliste devait être justifiée à l'égard des classes au profit des fonctions propositionnelles, c'est à une hiérarchie de fonctions qu'il faudrait, en partie du moins, s'en remettre pour éviter les paradoxes. Enfin, avec une approche anti-réaliste, quelques paradoxes seront bloqués parce que les énoncés qui les expriment ne sont susceptibles d'aucune vérification et sont donc dénués de sens.

Une interprétation substitutionnelle des quantificateurs aurait cependant l'avantage d'offrir une résolution des paradoxes qui ne dépend pas de considérations ontologiques. Un langage russellien en est un qui élimine les expressions de classes et offre ainsi les bases pour une réduction possible de ces entités. Mais avec une interprétation substitutionnelle, cela n'entraîne même pas un engagement à des fonctions. Cette interprétation des quantificateurs offre donc une résolution des paradoxes pour un langage dont la sémantique ne requiert pas la présence de classes ou de fonctions propositionnelles. Loin d'être un désavantage, c'est là un attrait supplémentaire de la théorie.

Cela s'avère d'autant plus important si l'on considère l'autre aspect de l'argumentation de Sainsbury. La théorie ramifiée, conçue comme incorporant une assomption ontologique à l'existence de

fonctions propositionnelles et de propositions, ne résoudrait pas tous les paradoxes sémantiques. Sainsbury a tort parce que d'emblée Russell conçoit les prédicats sémantiques comme portant sur des entités intensionnelles. C'est du moins la réponse qu'il faut faire si on s'en tient à une interprétation standard de la théorie. Que dire cependant de l'interprétation substitutionnelle ?

Considérons l'énoncé d'Epiménide dont la forme logique est

$$(\Pi P) (\forall i) ([\text{Crétois}(i) \cdot (i \text{ énonce "p"})] \supset ("p" \text{ est faux})) \quad (11)$$

Pour préserver la cohérence sémantique du quantificateur universel substitutionnel (" Π "), il faut que la classe de substitution ne contienne pas une formule où apparaît une quantification sur variable propositionnelle, ce qui d'emblée suffit pour empêcher que l'énoncé d'Epiménide apparaisse dans la classe de substitution et qu'il soit concerné par l'affirmation faite, et ce même s'il a été énoncé par Epiménide et que ce dernier est un crétois.

Sainsbury affirme en plus que la théorie de Russell devrait incorporer une hiérarchie de noms et une hiérarchie de prédicats de vérité et de fausseté (12). Un examen rapide révèle toutefois que la quantification substitutionnelle va de pair avec l'introduction de

(11) Dans un langage substitutionnel, les expressions de Principia Mathematica qui dénotent les fonctions propositionnelles et les propositions "elles-mêmes" (" ϕ " et " \hat{p} ", respectivement) sont remplacées par des fonctions descriptives comme " ϕ " et " p " susceptibles de recevoir une interprétation substitutionnelle. Une formule comme " $(\Sigma p) "p \text{ est faux}"$ " dit que le résultat de remplacer la variable p par un énoncé du premier ordre rend " $p \text{ est faux}"$ vrai.

(12) Sainsbury, M. [1980a], p. 325.

telles hiérarchies. Un énoncé comme

Pierre dit que le ciel est bleu

peut être représenté en forme logique par

$$(\Sigma p) [(\text{Pierre dit "p"}) \cdot (("p" \text{ est vrai }) \equiv \text{le ciel est bleu})]$$

où l'on voit apparaître des termes singuliers dénotant des expressions et des prédicats de vérité indexés à des énoncés appartenant à des classes de substitution spécifiques.

Le meilleur moyen de vérifier si nos affirmations sont correctes est de les mettre à l'épreuve par la considération de paradoxes qui font intervenir la relation de dénotation ou les prédicats de vérité. Le paradoxe de Berry (13) est un paradoxe sémantique qui se fonde sur la relation de dénotation et se formule en français de la façon suivante: les règles du français sont telles que plus un nombre est grand, plus le chiffre utilisé pour le nommer comporte de syllabes, certains des nombres pouvant être dénotés en moins de vingt-trois

(13) Nous supposerons pour les fins de l'argumentation un langage substitutionnel contenant des termes singuliers. Nous procédons ainsi seulement pour montrer que le paradoxe de Berry ne surgit pas dans un tel langage substitutionnel et qu'il n'est pas nécessaire de lui adjoindre une hiérarchie de noms. Nous voulons seulement de cette manière nous conformer à la lettre même de la formulation du paradoxe qui suppose des termes singuliers qui "dénotent" des nombres.

syllabes; parmi eux, il y en a un plus petit. L'expression

"Le plus petit nombre qui ne peut être dénoté

en moins de vingt-trois syllabes"

doit donc dénoter un nombre déterminé. Mais cette expression est composée de vingt-deux syllabes. Si elle dénote le plus petit nombre qui ne peut être dénoté en moins de vingt-trois syllabes, c'est donc qu'elle dénote un nombre qui peut être dénoté en moins de vingt-trois syllabes.

La résolution de ce paradoxe nous offre une belle occasion de voir s'appliquer successivement la théorie des descriptions et l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs. L'expression jugée paradoxale est en fait une description définie et n'a pas de signification lorsque considérée isolément. Dans un contexte propositionnel prédicatif, on devrait l'éliminer comme suit:

$$(\exists N) [(\exists x) (("x" \text{ dénote } N) \cdot ("x" \text{ a au moins 23 syllabes})) \cdot$$

$$(\forall N') (\Pi y) (("y" \text{ dénote } N') \cdot ("y" \text{ a au moins 23 syllabes})) \supset (N' \geq N)]$$

Notre formule fait intervenir une quantification dénotationnelle sur des nombres pour les seules fins de l'argumentation. Si un tel réalisme gêne le lecteur, il peut remplacer ces entités que sont les nombres par des expressions linguistiques.

L'expression problématique s'élimine contextuellement de la façon que nous venons d'indiquer. Pour que le paradoxe surgisse, il faudrait que la clause substitutionnelle s'interprète à partir d'une classe de substitution dans laquelle on trouverait la description définie de départ. En effet, supposons qu'elle s'y trouve. Alors le résultat obtenu en remplaçant la variable "x" par la description rend la formule fausse puisque la description a moins de vingt-trois syllabes, d'où il résulte que "le plus petit nombre qui ne peut être dénoté par moins de vingt-trois syllabes" ne dénote pas le plus petit nombre dénoté en moins de vingt-trois syllabes. Résultat fâcheux.

Cela ne risque cependant pas de se produire étant donné que la description ne peut apparaître dans la classe de substitution. Sa forme logique révèle qu'on a affaire à une formule générale, tandis que la formule " $(\exists x)$ "x" dénote N" ne peut être interprétée qu'à partir d'une classe de substitution contenant des termes singuliers.

Si on avait un quantificateur dénotationnel au lieu du quantificateur substitutionnel, le paradoxe se reproduirait, étant donné qu'on ne peut empêcher la description elle-même d'apparaître dans le domaine de la quantification. Une quantification dénotationnelle sur expressions a comme domaine l'ensemble des expressions types sans distinction d'ordre ou de type. Cela s'explique par le peu d'importance qu'a la forme logique dans les cas où les quantificateurs sont sensibles aux expressions en tant que choses ou objets linguistiques.

La situation est toute différente lorsqu'on traduit la description en faisant appel à un quantificateur substitutionnel. Ce dernier est toujours sensible à la forme logique et donc au type des expressions même dans les cas où il sert à traduire un énoncé qui contient des variables méta-linguistiques. La forme logique devra certes les faire apparaître, mais la quantification ne s'applique jamais à ces expressions en tant qu'expressions, et s'effectue plutôt à l'intérieur du contexte de citation.

Pour la même raison, on ne pourra pas faire réapparaître des paradoxes formulés en termes d'occurrences. Comme on l'a vu plus haut, le paradoxe d'Epiménide lui-même ne peut surgir, et c'est justement parce que le quantificateur lie une variable à l'intérieur du contexte de citation de l'expression énoncée (14).

Sainsbury croit que les formulations en termes d'énoncés types ou d'occurrences de certains paradoxes échappent au filet tendu par la théorie des types ramifiés. En effet, les occurrences de n'importe quelles expressions appartiennent tous au même type

(14) Sainsbury reproche à la théorie de Russell d'être trop permissive mais aussi en un autre sens d'être trop restrictive, en particulier parce qu'elle interdit de traiter l'énoncé "Tout ce que A dit est faux" comme signifiant. (Sainsbury, M. [1980a], p. 325). En réalité, elle prétend seulement que l'énoncé est ambigu et qu'il doit être traduit par autant de formules qu'il y a d'ordres différents dans les énoncés de A. La réforme proposée est sans doute inutile au niveau du discours ordinaire, mais elle est introduite pour résoudre les paradoxes et la considération de ces derniers est tout autant inutile au niveau du discours ordinaire.

(individus) et on ne voit pas non plus comment les énoncés types pourraient eux-mêmes faire l'objet d'une hiérarchie en ordres et en types (ils sont tous des classes d'occurrences). La remarque de Sainsbury, on l'a dit, ne vaut pas même si les quantificateurs russelliens sont interprétés dénotationnellement. Mais si on les interprète substitutionnellement, Russell a toujours raison de prétendre que sa théorie empêche tous les paradoxes, ce qui est une raison supplémentaire pour interpréter les quantificateurs d'ordre supérieur substitutionnellement. Du moins devrait-il en être ainsi pour quiconque voit une vertu dans l'économie ontologique.

On obtient les mêmes résultats en considérant un paradoxe tarskien. Supposons, par exemple, que l'énoncé suivant a les propriétés d'être en t et en l et qu'il manifeste de ce fait clairement un cas apparent d'auto-référentialité (t étant le temps et l le lieu de l'énonciation)

"L'énoncé en t et en l est faux"

Cette énoncé peut recevoir la traduction suivante:

$$(\mathbb{E}_1)((\text{"p"} \text{ est en } t \text{ en } l) \cdot (\text{"p"} \text{ est faux}_2))$$

Puisque le quantificateur lie la variable propositionnelle à l'intérieur du contexte de citation, il est sensible au type de cette variable. Il n'y aura qu'une certaine catégorie d'énoncés pouvant faire partie de la classe de substitution, et ceux qui font intervenir une quantification sur variables propositionnelles seront exclus si l'interprétation doit être cohérente et ne pas nous engager dans une régression à l'infini. Mais l'énoncé en question est justement, selon notre hypothèse, un énoncé général quantifiant sur une variable

propositionnelle. Il ne peut donc porter sur lui-même et le paradoxe est ainsi dissous.

Chose remarquable, la forme logique proposée suppose un langage-objet contenant son propre méta-langage ainsi que son propre prédicat de vérité, et nous ne sommes pas parvenus à générer un paradoxe tarskien. Cela suffit pour mettre en doute l'hypothèse tarskienne selon laquelle un langage conforme à la convention-T, obéissant aux règles d'inférence logiques et qui contient son propre prédicat de vérité (ainsi que des ressources expressives suffisantes pour former des noms d'expressions) est générateur de paradoxes. Le langage que nous considérons a toutes ces propriétés, mais n'est pas générateur de paradoxes.

La conclusion qu'on est en mesure de tirer à ce stade-ci est que la théorie substitutionnelle des types ramifiés réussit à résoudre les paradoxes logiques et sémantiques pour un langage qui ne comporte aucun engagement ontologique à des classes, des fonctions propositionnelles ou des propositions. Comme on l'a vu, on arrive à ce résultat dès qu'on interprète substitutionnellement les quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur de Principia Mathematica.

L'axiome de réductibilité

On sait que la solution russellienne des paradoxes entraîne avec elle une difficulté de taille. Il est désormais inadmissible de quantifier sur l'ensemble des fonctions sentencielles d'un type donné, et cela veut dire qu'on ne peut plus rendre compte d'une foule d'énoncés mathématiques qui font intervenir une quantification non-restreinte sur propriétés. C'est le cas pour la définition inductive des nombres qui affirme qu'ils possèdent toutes les propriétés héréditaires de zéro. Le problème se pose également pour la définition Leibniz-Russell de l'identité selon laquelle deux objets sont identiques lorsque toute propriété de l'un est une propriété de l'autre.

Ces difficultés sont résolues par l'axiome de réductibilité qui stipule qu'à toute propriété correspond une propriété co-extensive qui est prédicative:

$$(\forall \phi) (\exists \psi) ((\forall x) (\phi x \equiv \psi! x)) \quad (I5)$$

Une propriété (ou fonction) prédicative est une propriété dont l'ordre est supérieur de un au type de son argument et on l'indique par le point d'exclamation.

Les fonctions prédictives ont toujours l'ordre de leur type: celles de type un sont d'ordre un, celles de type deux sont

(15) Russell, B. [1910], p. 56.

d'ordre deux, et ainsi de suite (16). Une fonction sentencielle prédicative est une fonction qui ne réfère à rien d'autre qu'à ses arguments.

L'axiome de réductibilité stipule donc qu'à toute fonction non-prédicative correspond une fonction prédicative équivalente. En acceptant l'axiome, on n'est toujours pas en mesure de quantifier sur l'ensemble des fonctions d'un type donné, mais on a pu y trouver un substitut.

Si on insiste pour se référer à l'ensemble des fonctions de type n , on n'a qu'à se rapporter aux fonctions d'ordre n qui sont les fonctions prédictives du type n . De cette manière rien n'est perdu puisque toute fonction a une fonction prédicative équivalente et nous restons à l'intérieur d'un ordre, étant donné que les fonctions prédictives d'un type donné sont toutes du même ordre. Ce faisant, nous demeurons en conformité avec la théorie des types ramifiés, et nous ne permettons pas la réintroduction des paradoxes. Enfin, tout ceci nous permet de formuler dans le langage de Principia Mathematica les vérités mathématiques ou logiques qui s'exprimaient par une quantification sur l'ensemble des fonctions d'un type donné. En particulier la loi de Russell-Leibniz devient maintenant

$$x = y = (\phi) (\phi!x \equiv \phi!y) \quad (17)$$

(16) Sainsbury, M. [1980a], p. 319.

(17) Russell, B. [1910], p. 57.

qui est une formule tout à fait acceptable du point de vue de la théorie de Russell.

Certes, ainsi formulé, l'axiome de réductibilité se trouve lui-même en violation de la théorie des types ramifiés, étant donné qu'il fait intervenir une quantification non restreinte sur fonction. Il convient donc de voir cette formule comme un schéma d'axiome induisant pour chaque ordre et chaque type un axiome déterminé. On a donc une infinité d'axiomes (18). Spécifiquement,

Pour toute Φ d'ordre 2 et type 1, il existe une fonction
 Ψ prédicative de type 1

Pour toute Φ d'ordre 3 et type 1, il existe une fonction
 Ψ prédicative de type 1

etc., où le quantificateur universel est substitutionnel.

Pour toute Φ d'ordre 3 et type 2, il existe une fonction
 Ψ prédicative de type 2

etc., où le quantificateur universel est substitutionnel.

La théorie des types ramifiés avait pour objectif de neutraliser les fonctions imprédicatives, c'est-à-dire les fonctions dont les arguments font intervenir une référence au domaine auquel elles appartiennent. Avec l'axiome de réductibilité, on "dispose" cette fois-ci des fonctions non-prédicatives, c'est-à-dire des fonctions dont l'ordre est supérieur au type, puisqu'une fonction prédicative leur correspond.

(18) Sainsbury, M. [1980a], P. 335. Russell ne parle pas d'un schéma d'axiome comme tel, mais il reconnaît "l'ambiguïté systématique" de l'axiome (Russell, B. [1910], p. 55).

Les fonctions imprédicatives font intervenir un cercle vicieux qui peut prendre diverses formes. Le cas le plus clair serait celui d'une fonction qui s'applique à elle-même: elle est alors jugée imprédicative puisqu'elle a comme argument une entité qui ne peut être définie qu'en référence à la totalité à partir de laquelle la fonction est elle-même définie. Un autre cas serait celui d'une fonction qui s'applique à une fonction de type supérieur: par exemple, la propriété d'être une couleur ne peut avoir la propriété d'être rouge puisqu'accepter ceci reviendrait à accepter encore une fois l'imprédicativité, à savoir, une propriété (être rouge) qui a comme argument une entité (la propriété d'être une couleur) qui présuppose la totalité à partir de laquelle la propriété d'être rouge est définie. Enfin, le dernier cas d'imprédicativité est celui d'une fonction qui a comme argument une entité qui fait intervenir la totalité à partir de laquelle on définit la fonction. Soit, par exemple, la propriété d'avoir toutes les propriétés d'un grand général qu'on représente comme étant de la forme:

$$(\phi) \quad F(\phi x)$$

et qui est de type un puisqu'elle s'applique à des individus. On peut se demander, par exemple, si cette propriété est essentielle ou contingente. La propriété d'être essentielle est ici une propriété de type 2, définie à partir de la totalité des propriétés de type un. Mais la propriété de type un qu'on a considérée faisait elle-même intervenir une référence à l'ensemble des propriétés de type un, ce qui constitue un autre cas de cercle vicieux.

Ces trois cas correspondent aux trois définitions possibles d'une fonction imprédicative. Une fonction est imprédicative, soit parce que son argument est définissable en référence à la totalité à partir de laquelle la fonction elle-même est définie, soit parce qu'il la présuppose ou encore soit parce qu'il la fait intervenir par une quantification sur le domaine auquel il appartient.

A ces différentes définitions de l'imprédicativité correspondent différentes formulations du principe du cercle vicieux. On peut penser à ce sujet que la troisième définition est la plus générale et qu'elle inclut les deux autres. Si, selon Russell, il y a cercle vicieux dès qu'un argument pour une fonction " ϕ " fait intervenir une quelconque référence au domaine de de la fonction, il faudra a fortiori en dire autant lorsque l'argument est la fonction " ϕ " elle-même ou une fonction qui prend " ϕ " comme argument (19).

Les fonctions non-prédicatives, par contre, sont parfaitement consistantes avec la théorie des types ramifiés, mais elles offrent peu d'intérêt une fois qu'on a accepté l'axiome de réductibilité. Ce sont les fonctions dont l'ordre est supérieur à leur type.

(19) Pour les trois formulations du principe du cercle vicieux, voir Sainsbury, M. [1980a], p. 326.

La critique de l'axiome de réductibilité

Notre axiome a été critiqué par plusieurs et a même été abandonné par Russell dans la deuxième édition de Principia Mathematica. Russell en était insatisfait essentiellement parce qu'il ne pouvait lui reconnaître le statut de vérité nécessaire, ce qui contrecarrait ses ambitions logicistes. L'idéal logiciste prescrit que l'arithmétique peut se fonder sur un système logique dont les axiomes sont des vérités logiques et donc des vérités qui ont un caractère nécessaire. L'axiome de réductibilité ne satisfait pas cette condition et doit donc être rejeté. Une fois qu'on a renoncé à de telles ambitions cependant, cette critique s'élimine d'elle-même.

On a aussi fait valoir que l'axiome de réductibilité allait permettre à nouveau les paradoxes sémantiques. Cette objection a été remise en question par J. Myhill (20). Il serait intéressant cependant de voir ce qu'on peut en dire dans une théorie des types qui se formule dans un langage substitutionnel.

Supposons qu'on accepte l'axiome de réductibilité. En vertu de cet axiome, toutes les fonctions non-prédicatives ont une fonction prédicative correspondante qui leur est équivalente et il devrait en

(20) Myhill, J. [1979], pp. 81-90

en découler qu'on est au fond à nouveau à mesure de quantifier sur l'ensemble des fonctions d'un même type. Tout se passe comme si on retrouvait la situation initiale de la théorie des types simples. Cela n'est cependant qu'une apparence. Avec la théorie simple, on n'avait aucune hiérarchie de prédicats sémantiques et cette hiérarchie, qui résulte de la ramification, demeure même après avoir admis l'axiome de réductibilité. Avec l'axiome, on a seulement que les fonctions non-prédicatives de type N ont une fonction prédictive équivalente du même type. Il en va de même pour le prédicat 'hétérologique'. Toutes les fonctions non-prédicatives de type N qu'on pourrait construire à partir de la fonction prédictive "HET_N" lui sont équivalentes en vertu de l'axiome. On reste cependant toujours en présence de différentes fonctions prédictives appartenant à des types différents (HET₂, HET₃, HET₄, etc.). L'énoncé qui stipule que HET₂ a elle-même la propriété d'être hétérologique se traduit par

$$(\Sigma\Psi)(\Pi\Phi) \left(\Psi_2! (" \Phi_I ") \equiv \text{HET}_2! (" \Phi_I ") \quad . \quad \text{HET}_3! (" \Psi_2 ") \right)$$

où toutes les fonctions sont prédictives et les indices spécifient le type. La formule présuppose l'axiome de réductibilité, mais n'engendre pas de paradoxes.

Ceux qui sont parvenus au résultat contraire ont malencontreusement supposé des noms logiques de fonctions prédictives. Leur argumentation suppose en effet des noms tels que "F²" qui désigne la propriété F² et au sujet de laquelle on peut se demander si elle est F. La théorie des types empêche normalement que cela se produise, sauf pour

les prédicats sémantiques. Ces derniers ne sont pas concernés par cet interdit puisqu'ils s'appliquent aux expressions qua expressions sans être sensibles au type de l'entité désignée par l'expression. Cela reste vrai même si on a des indices de type à chaque prédicat sémantique. Si on admet des noms de fonctions, on peut se demander si l'expression " HET_2 " est HET_2 et le résultat sera paradoxal. Le problème est que le langage de Principia Mathematica, d'une manière générale, ne contient pas de tels noms. La référence à une entité se fait la plupart du temps par le biais d'une formule générale et cela reste vrai dans le cadre d'une interprétation substitutionnelle. Selon une telle interprétation, les noms admis sont en général obtenus à partir de fonctions descriptives comme " ϕ " où la variable ϕ est substitutionnelle et constitue un argument pour la fonction guillemets. Les noms ainsi obtenus peuvent servir d'arguments pour certaines fonctions, mais ces dernières seront alors sensibles au type de l'expression. La plupart des commentateurs ont rejeté la thèse de Ramsey à l'effet que l'axiome de réductibilité permet la réintroduction des paradoxes sémantiques (21). Certains ont cependant vu là, par erreur, une preuve qu'il était faux de prétendre que toutes les fonctions avaient un nom (22). Prétendre que toute fonction a un nom donnerait raison à Ramsey, si on suit leur raisonnement, et les paradoxes devraient réapparaître.

(21) Ramsey, F.P. (1931)

(22) Chihara, C. (1973), p. 54

Cette hypothèse est fausse. Un langage substitutionnel a comme domaine de quantification des classes d'expressions et il a les ressources suffisantes pour nommer chacune de ces expressions. Il s'agit donc d'un langage dans lequel toutes les fonctions ont un nom et il devrait alors être générateur de paradoxes, mais il n'en est rien. Supposons un prédicat dyadique de désignation ("DES") et considérons l'énoncé suivant:

$$(\Sigma\Phi)(\Pi\Psi)\{\Phi \neq \Psi \equiv \text{HET}_2!("\Psi") . (" \Phi" \text{ DES } \Phi) . (\text{HET}! "\Phi") \}$$

Cette formule ne peut être signifiante dans la théorie que si le second prédicat HET est de type trois, mais alors aucun paradoxe ne survient.

Une dernière difficulté pourrait surgir de l'adoption d'un axiome de réductibilité dans le système de Principia Mathematica. Alors que la théorie des types ramifiés procède d'un esprit anti-réaliste, notamment à l'égard des classes, l'axiome de réductibilité irait totalement à l'encontre de cet esprit en affirmant l'existence de fonctions prédicatives. On a en effet vu dans cet axiome une position réaliste quant aux fonctions propositionnelles. (23) Cette interprétation ne semble plus défendable dès lors que l'axiome lui-même reçoit une interprétation substitutionnelle. Comme nous le verrons en outre au prochain chapitre, la définition que Russell propose pour les expressions de classes ne peut être qualifiée d'anti-réaliste. On montrera qu'on peut interpréter cette définition comme réalisant une relative neutralité ontologique concernant l'existence des classes. C'est du moins la conclusion qui s'impose si les formules sont interprétées substitutionnellement.

(23) Sainsbury, M. (1980 a), pp.329,336

Il en va de

même pour les "fonctions propositionnelles" sur lesquelles Russell autorise une quantification.

De la même manière, l'axiome de réductibilité peut recevoir une lecture substitutionnelle. Il affirme seulement que pour chaque instance substitutionnelle d'une variable de fonction sentencielle " Φ ", le résultat de substituer une fonction prédicative à la variable " Ψ !" en " $\Phi x \equiv \Psi!x$ " est vrai. Au mieux, l'axiome nous engage à l'existence de fonctions sentencielles prédicatives, il ne comporte donc pas un engagement ontologique additionnel par rapport à ce qu'on avait déjà dans la théorie des types ramifiés.

On a tendance à voir dans l'axiome de réductibilité l'expression d'une position réaliste parce qu'on s'appuie sur le principe anti-réaliste selon lequel tout ce qui existe peut être nommé. Ce principe a sans aucun doute été adopté par Russell, mais la révision que nous proposons fait l'économie des noms logiques. Contrairement à la position défendue par Russell, l'engagement ontologique n'est plus à rechercher au niveau de la liste des noms logiques, mais plutôt au niveau des valeurs des variables liées par les quantificateurs dans les formules du premier ordre.

Considéré sous cet angle, l'axiome de réductibilité qui nous engage à l'existence de fonctions sentencielles prédicatives n'est pas plus l'expression d'une position réaliste que ne

l'est la théorie des types ramifiés. Un langage substitutionnel peut sans doute permettre une relative économie ontologique, mais il ne peut éviter l'engagement ontologique à des expressions (24). Pour qu'un énoncé substitutionnel soit vrai, il faut que les classes de substitution soient non-vides. Il en résulte que la théorie des types ramifiés, formulée dans un langage substitutionnel, comporte elle aussi un engagement ontologique à des expressions.

Ensuite, comme on l'a fait remarquer plus haut, le seul moyen pour se référer à une fonction quelconque est d'utiliser une formule générale. Le seul type de référence à l'oeuvre dans Principia Mathematica est d'ordre général. Il ne saurait être question par conséquent d'admettre dans le système le principe anti-réaliste selon lequel tout ce qui existe peut être nommé.

La chose intéressante à remarquer est que l'interprétation substitutionnelle nous permet de déceler un même engagement ontologique dans l'axiome de réductibilité et dans la théorie des types ramifiés. Dans les deux cas, une neutralité ontologique en égard aux classes est réalisée et un engagement à des expressions est véhiculé.

(24) Kripke, S. [1976], p. 341.

Une justification de l'axiome

Il serait intéressant de voir quels arguments peuvent venir appuyer l'axiome de réductibilité. L'axiome a sans doute l'intérêt de permettre la traduction dans le symbolisme de Principia Mathematica de formules qui font intervenir une quantification sur l'ensemble des fonctions appartenant à un type donné, mais on ne saurait le justifier en s'appuyant seulement sur son efficacité et sur les problèmes qu'il nous permet de résoudre. Pour les besoins de la cause, je concentrerai mon attention sur les fonctions de type un et je me demanderai si chaque fonction non-prédicative de type un a une fonction prédicative qui lui est équivalente.

Rappelons-nous tout d'abord le mode de génération des différentes fonctions dans le système de Principia Mathematica. Les fonctions prédicatives sont en premier introduites et elles prennent pour arguments les entités de type zéro, à savoir les individus. On peut ensuite constituer un nouvel ensemble qui contient les fonctions prédicatives de type un, et cet ensemble devient le domaine pour les fonctions prédicatives de type deux. C'est seulement après avoir fixé ce nouvel ensemble qu'on pourra ensuite construire l'ensemble des fonctions de type un et d'ordre deux. Ces dernières font en effet intervenir une référence au domaine des fonctions prédicatives de type deux et elles supposent donc que ce domaine a déjà été fixé. De la même manière, c'est seulement après avoir introduit les fonctions

prédicatives de type trois et avoir ainsi fixé leur domaine constitué par les fonctions prédicatives de type deux que peut être construit l'ensemble des fonctions non-prédicatives de type un et ordre trois. Ces dernières doivent être construites après parce qu'elles contiennent structurellement une quantification sur le domaine des fonctions de type trois.

Comme nous venons de le mentionner, certaines fonctions non-prédicatives se caractérisent par le fait qu'elles contiennent une quantification sur un ensemble de fonctions prédicatives. Les fonctions de type un ordre deux quantifient sur l'ensemble des fonctions prédicatives de type un, celles d'ordre trois et type deux quantifient sur les fonctions prédicatives de type deux, et ainsi de suite. Si " $\phi!x$ " est une fonction prédicative de type un, " $(\exists\phi) (\phi!x)$ " est une fonction non-prédicative d'ordre deux, et " $(\exists\psi) (\psi!(\phi!\hat{z}))$ ", une fonction non-prédicative d'ordre trois et type deux, etc.

Jusqu'ici, nous avons affaire seulement à des fonctions qui font intervenir une quantification sur fonctions prédicatives. Mais dès que nous considérons les fonctions non-prédicatives elles-mêmes et que celles-ci sont disponibles pour une quantification, il est alors possible de construire de nouvelles fonctions qui cette fois-ci ne font plus intervenir une quantification sur fonctions prédicatives. Par exemple, " $(\exists\phi_2) (\phi_2!x)$ " pourrait alors être une fonction qui fait intervenir une quantification sur l'ensemble des fonctions non-prédicatives

de type un et ordre deux et " $(\exists \Psi) (\Psi(\phi!z))$ " une fonction qui contient une référence structurelle aux fonctions non-prédicatives de type 2 et ordre trois. Cela se produit parce que même si les fonctions non-prédicatives contiennent une quantification sur les fonctions prédicatives elles ne sont pas elles-mêmes des fonctions prédicatives.

Les remarques que nous venons de faire nous permettent alors de caractériser la forme logique d'un énoncé portant sur des classes sans que n'intervienne l'axiome de réductibilité. Un énoncé comme " $F \hat{x}(\Psi x)$ " ne se traduirait plus comme le prescrit la définition des classes (20.01), mais plutôt par la formule suivante:

$$(\exists \phi)((x) (\phi x \equiv \Psi x) \cdot F(\phi!z))$$

La quantification n'intervient plus nécessairement sur les fonctions prédicatives de type un, mais peut-être bien sur les fonctions d'ordre deux ou celles d'ordre trois.

Nous sommes donc en mesure de produire des formes logiques pour nos énoncés sans postuler l'axiome de réductibilité. Que nous disent ces formules? Considérons par exemple l'énoncé

Jean est un homme

La lecture intensionnelle de cet énoncé, une fois qu'on a accepté l'axiome, est de la forme

$$(\exists \phi)(\exists x)((\phi!x) \cdot (\phi!x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x))$$

ou, si l'on veut,

La propriété prédicative d'être humain est vraie de Jean.

Sans l'axiome de réductibilité, le même énoncé peut être traduit sous une lecture intensionnelle par

$$(\exists \phi_2)(\exists x)((\phi_2 x) \cdot (\phi_2 x \equiv x \text{ est humain}) \\ \cdot (\text{Jean} = x))$$

ou, si l'on veut,

La propriété d'avoir la propriété prédicative d'être humain est vraie de Jean.

Dans la traduction proposée, on a supposé que la quantification se faisait sur le domaine des fonctions propositionnelles non-prédicatives d'ordre deux et type un. Une fonction non-prédicative d'ordre deux n'est qu'une référence générale à une fonction prédicative. La traduction proposée ici ne fait intervenir elle-même qu'une référence générale à une fonction qui fait intervenir une référence générale à une fonction prédicative. La formule $(\exists \phi)(x)(\phi!x \equiv x \text{ est humain})$ contient une fonction non-prédicative d'ordre deux et n'est que l'assertion d'existence de la propriété prédicative d'être humain. Une formule comme $(\exists \phi_2)(x)(\phi_2 x \equiv (x \text{ est humain}))$ contient une fonction non-prédicative d'ordre trois et ne fait qu'asserter l'existence de la propriété d'avoir la propriété prédicative d'être humain. Notre thèse est que cette dernière formule véhicule une information redondante par rapport à celle contenue dans la première. Sans postuler que toutes les fonctions non-prédicatives ainsi construites sont équivalentes à la propriété prédicative d'être humain, on peut pour le moment conclure que toutes les fonctions non-prédicatives de type un dont l'ordre est plus grand ou égal à trois véhiculent une information

redondante par rapport aux fonctions non-prédicatives d'ordre deux du même type et qu'elles leur sont équivalentes.

Le second point que je veux établir est le suivant. Toutes les expressions qui, en langues naturelles, sont susceptibles d'être utilisées pour s'appliquer à des individus ou, si l'on veut, d'être vraies ou fausses de certains individus, sont ambiguës et peuvent recevoir au moins deux lectures, l'une extensionnelle et l'autre intensionnelle. On vient juste de voir qu'une fonction non-prédicative d'ordre deux est seulement une affirmation générale d'existence d'une fonction prédicative. On prétend maintenant seulement que chaque prédicat d'individu en langue naturelle peut être reconstruit tout autant comme une fonction prédicative que comme une fonction non-prédicative d'ordre deux. Etant donné le peu d'information originale véhiculée par une fonction non-prédicative, cette thèse ne devrait pas paraître trop forte. Elle a aussi l'avantage d'être une thèse empirique susceptible d'être vérifiée ou falsifiée.

Selon cette hypothèse, un énoncé comme

Le maître de Platon est grec

peut se traduire de différentes façons en forme logique. Nous avons la traduction conforme à 14.01:

$$(\exists x)(MP(x) \cdot (y) (MP(y) \equiv y = x) \cdot G(x))$$

L'énoncé dit alors qu'un unique individu est maître de Platon et il est grec. Intensionnellement, on aurait

$$(\exists \phi)(\exists x)((\phi!x) \cdot (\phi!x \equiv MP_x) \cdot (y)(MP(y) \equiv y = x) \cdot G(x))$$

Cette fois-ci, l'énoncé dit qu'il existe une propriété prédicative d'être maître de Platon qui est vrai d'un unique individu, et il est grec.

Notre thèse sur l'ambiguïté du prédicat "maître de Platon" n'est pas encore l'axiome de réductibilité comme tel. Nous prétendons seulement qu'une lecture extensionnelle est tout autant possible qu'une lecture intensionnelle, et non que les deux lectures sont équivalentes.

Pour arriver à ce résultat, il nous faut une prémisse supplémentaire. Celle-ci nous est fournie par l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs. Si les quantificateurs d'ordre supérieur sont substitutionnels, alors les lectures intensionnelle et extensionnelle sont équivalentes. Affirmer qu'un individu est maître de Platon est équivalent extensionnellement à l'affirmation que le résultat de remplacer " ϕ " par une fonction prédicative dans

$$"(\exists x)(\phi!x \equiv MP(x))"$$
 est vrai.

Voilà donc en gros comment il est possible de justifier l'axiome de réductibilité. L'argument se formule en trois temps. Premièrement, dire qu'un objet satisfait une fonction non-prédicative d'ordre trois, c'est dire qu'il a la propriété d'avoir la propriété d'exemplifier une propriété prédicative. Une telle assertion paraît

redondante et est équivalente à l'affirmation que l'objet a la propriété d'exemplifier une propriété prédicative. Deuxièmement, toutes les expressions susceptibles de fonctionner comme des prédicats d'individus en langue naturelle peuvent recevoir une lecture extensionnelle autant qu'une lecture intensionnelle. Cette thèse fera l'objet d'un examen attentif au prochain chapitre. Si elle est acceptée cependant, il ne nous reste plus qu'à introduire des quantificateurs substitutionnels dans nos formules d'ordre supérieur pour justifier la thèse qu'il existe une fonction prédicative équivalente pour chaque fonction non-prédicative du langage. Or, cette thèse correspond justement à l'axiome de réductibilité.

Récapitulation

En conclusion, nous pouvons dresser rapidement une liste de raisons justifiant l'adoption d'une interprétation substitutionnelle pour les quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur d'un langage comme celui de Principia Mathematica.

On sait que Russell avait en horreur les entités intensionnelles qu'il assimilait à des entités meinongiennes (25). Il en est arrivé à prétendre que la signification d'un énoncé est livrée non pas par une quelconque proposition qu'il exprime, mais plutôt par le fait

(25) Russell, B. [1918], p. 223.

(négatif ou positif) qui lui correspond et l'état psychologique exprimé (26). Du même souffle, il autorise cependant aussi une quantification sur "proposition" et sur "fonction propositionnelle" dans le langage de sa théorie des types (27). Cette apparente inconsistance peut être levée par une interprétation substitutionnelle des quantificateurs.

Russell offre peu de raisons pour croire que ses quantificateurs dans les ordres supérieurs de la hiérarchie opèrent sur des fonctions sentencielles, mais il précise constamment que les "fonctions propositionnelles" ne sont rien d'autre que des expressions (28). Comme on l'a vu, avec une interprétation substitutionnelle des quantificateurs, une référence à la fonction "en elle-même" n'est rien d'autre qu'une référence à une fonction sentencielle.

Le lien entre la théorie des types et la quantification substitutionnelle se révèle de façon encore plus dramatique lorsque nous observons que l'introduction de quantificateurs substitutionnels dans un calcul des prédicats d'ordre supérieur nécessite une ramification en ordres, si la cohérence sémantique des quantificateurs doit être préservée. Cela nous donne une justification indépendante pour la ramification.

(26) Russell, B. [1940], p. 203.

(27) Russell, B. [1940], pp. 41-42.

(28) Russell, B. [1918], p. 230; [1919], p. 155; [1910], p. 38, [1959], p. 124.

Si on s'en tient toujours à une interprétation substitutionnelle, on se rend compte que Russell aurait raison de penser que la théorie des types résout les différents paradoxes, ce qui n'était pas clairement un résultat acquis auparavant avec l'interprétation standard des quantificateurs. Plus précisément, ce à quoi Russell peut prétendre maintenant est que tous les paradoxes peuvent être résolus pour un langage qui ne comporte aucun engagement ontologique à des classes, des fonctions propositionnelles ou des propositions.

Ensuite, conformément à l'interprétation substitutionnelle, les expressions telles que " ϕx " et " p " ne peuvent plus être considérées comme des termes singuliers et prennent plutôt la forme de fonctions descriptives. Russell serait alors en droit de prétendre que les formes logiques complètement analysées ne contiennent que des symboles incomplets (29).

Finalement, l'interprétation substitutionnelle joue un rôle essentiel dans l'harmonisation de l'axiome de réductibilité avec la théorie des types. Il est alors en effet impossible d'y voir l'expression de deux positions philosophiquement incompatibles.

Au prochain chapitre on verra d'autres avantages à l'adoption d'une interprétation substitutionnelle des quantificateurs. On verra

(29) Russell, B. [1910], p. 187.

notamment comment cette interprétation nous permet d'harmoniser ce qui, à première vue, semble être deux stratégies opposées dans la définition des expressions de classes. Plus généralement, on pourrait même prétendre comme l'a fait Kripke, que grâce à l'interprétation substitutionnelle, le système russellien aurait l'avantage de réaliser une véritable économie ontologique par rapport à la théorie des ensembles. Certains philosophes ont même vu la possibilité de renouveler un projet logiciste analogue à celui de Russell grâce à l'interprétation substitutionnelle (30).

Par-delà toute question exégétique, une chose est certaine, la quantification substitutionnelle nous permet de réhabiliter en grande partie la théorie des types ramifiés de Russell qui, sans cela, serait sans doute tombée dans une relative désuétude.

(30) Gottlieb, D. [1980].

Chapitre quatre

Vers une théorie générale des "expressions dénotantes"

A l'époque de "On Denoting", Russell entrevoit déjà la possibilité d'une théorie générale pour les "expressions dénotantes" (1). Parmi celles-ci, on retrouve les descriptions définies et indéfinies, les expressions de classes, les expressions qui sont précédées d'un quantificateur et les expressions au pluriel, sans oublier les expressions qui sont précédées d'un terme numérique.

Dans un premier temps, je discuterai de l'utilité d'une interprétation substitutionnelle des quantificateurs pour la définition que Russell donne aux expressions de classes. Dans un second temps, il s'agira d'examiner d'une façon générale les noms communs, et de statuer sur l'utilité d'une interprétation substitutionnelle pour les quantificateurs dans les formules qui les éliminent. Les "expressions dénotantes" étant constituées de noms communs, leur examen s'avère donc crucial.

L'élimination des expressions de classes

Je voudrais en premier lieu montrer comment l'interprétation substitutionnelle peut réaliser une économie ontologique en ce

(1) Russell, B. [1905], p. 55-6.

qui a trait aux classes. Mais auparavant il convient de préciser ce qui motive une telle interprétation et dans quelle mesure celle-ci nous permet de comprendre la position de Russell lui-même.

Il faut remarquer tout d'abord que les paraphrases russelliennes pour les énoncés portant sur des classes semblent procéder d'une double stratégie. Il semble premièrement que Russell cherche à opérer une réduction des classes à des entités plus primitives. En l'occurrence, il s'agirait ici des fonctions propositionnelles sur lesquelles Russell fait intervenir une quantification (2). On interprète Russell de cette façon parce qu'on veut reconnaître une valeur de vérité et un caractère signifiant aux énoncés de classes. Il ne s'agit pas de traiter ces énoncés comme étant dénués de sens. En fait, plus particulièrement, les vérités élémentaires de l'arithmétique représentables en termes ensemblistes devraient être préservées et cela est garanti dès lors qu'on interprète la définition russellienne 20.01 comme une réduction. Ce n'est pas tant le caractère sensé des énoncés ensemblistes qui est questionné que le statut ontologique des entités sur lesquelles ils semblent porter.

Cependant, une deuxième stratégie, très différente, semble être à l'oeuvre dans Principia Mathematica. Les classes s'avèrent être

(2) Russell, B. [1918], p. 262.

pour Russell des fictions logiques et les paraphrases russelliennes nous en fournissent une élimination (3), Cela se vérifie par le fait que Russell nous dit fournir une paraphrase dans laquelle on ne trouve que des symboles incomplets (4). Les symboles incomplets ont comme trait caractéristique de ne dénoter à strictement parler aucune entité. Ils fonctionnent comme des expressions syncatégorématiques et ne reçoivent qu'une interprétation contextuelle. Il faut se rappeler en effet que, pour Russell, les entités authentiques sont susceptibles d'être nommées, et les expressions de classes lui apparaissent comme des pseudo-noms qui doivent être contextuellement éliminés. Dans les paraphrases complètement analysées, on ne trouvera d'ailleurs que des symboles incomplets et donc aucune trace de l'expression initiale, ce qui prouve le caractère fictif de l'expression considérée.

La stratégie éliminatrice préconisée par Russell semble au départ procéder d'un esprit contraire à la stratégie réductionniste qui, jusqu'à nouvel ordre est aussi celle de Russell. Le résultat d'une élimination radicale des expressions de classes suppose que l'on ne trouve pas traduites sous forme logique une ou des expressions qui renvoient à des atomes de réduction. Puisqu'on ne trouve, au terme de l'analyse, aucun nom logique susceptible de renvoyer à de tels atomes, il ne peut être question d'une réduction. Mais si, par contre, la

(3) Russell, B. [1918], p. 265.

(4) Russell B. (1910), p 187

paraphrase ne fait intervenir qu'une élimination des expressions de classes, on ne voit plus comment préserver la vérité ou même le caractère sensé des énoncés portant sur les classes. Ces derniers sont maintenant jugés comme étant dépourvus de sens et sont remplacés par de nouvelles formules. La tension entre ces deux stratégies en apparence contradictoires peut être résolue par une interprétation substitutionnelle des quantificateurs (5). Si on s'en tient à une lecture dénotationnelle, la paraphrase russellienne ne peut plus être vue comme une élimination puisque intervient une quantification sur fonction propositionnelle, ce qui suppose un engagement ontologique à ces entités, ainsi que des termes singuliers (" ϕ ") qui marquent l'abstraction fonctionnelle et dénotent justement ces mêmes fonctions. Sous une interprétation substitutionnelle, par contre, il n'y aurait plus à proprement parler d'engagement ontologique à des fonctions propositionnelles.

Cela ne signifie pas pour autant que l'interprétation réductionniste des classes doive être mise au rancart. Ce qui est éliminé, ce sont les expressions de classes et on ne peut prétendre avoir pu, du même coup, disposer des classes elles-mêmes. On a seulement fait disparaître un engagement ontologique à des classes de la syntaxe logique et on s'offre de cette manière la possibilité d'en

(5) Sainsbury, M. [1980b].

opérer une réduction. Cela n'implique pas bien entendu que l'on réussisse ainsi à les évacuer du point de vue sémantique. En particulier, les prédicats qui sont compris en extension et qui apparaissent dans un définiens comme 20.01 peuvent tout naturellement être interprétés comme signifiant des classes.

La théorie russellienne, étant une "no-class theory", ne fait au fond que préserver une relative neutralité ontologique quant à l'existence de telles entités. Cela se fait en éliminant les symboles pour les classes qui autrement nous engageraient automatiquement à leur existence. Une fois les symboles éliminés, il reste possible de les réintroduire au niveau sémantique pour l'interprétation des prédicats, d'où la neutralité ontologique; ou de ne pas les utiliser du tout, d'où la possibilité d'une réduction (6). L'interprétation dénotationnelle nous oblige à considérer 20.01 sous l'angle d'une réduction. L'interprétation substitutionnelle, à l'opposé, nous permet de voir en quel sens il s'agit d'abord et avant tout d'une élimination d'expression. Les classes, en tant qu'entités introduites au niveau sémantique pour l'interprétation de certains constituants de la formule, ne sont pas encore à proprement parler "réduites", et c'est

(6) Il faudrait distinguer avec Sainsbury l'élimination forte de l'élimination faible. L'élimination forte nie l'existence des classes alors que l'élimination faible ne fait qu'échapper à l'assomption que les classes existent. Voir Sainsbury, M. [1980b], p. 19. Comme le note Sainsbury, la théorie russellienne manifeste clairement l'intention d'être faiblement éliminative. Russell, B. [1910], p. 187.

pourquoi le résultat net d'une interprétation substitutionnelle est seulement une économie ontologique provisoire. Mais du même coup, elle nous donne les conditions de possibilité pour une position réductionniste et c'est ce qui nous permet de conclure que l'interprétation substitutionnelle harmonise les stratégies éliminatrice et réductionniste.

L'interprétation substitutionnelle permet en outre de traiter les énoncés assertant l'existence de classes comme des énoncés vrais et, en ce sens, elle permet de conserver un des traits caractéristiques propres à une stratégie réductionniste. Le définiens pourrait être vrai sans engagement à des classes et sans nier leur existence puisqu'il affirme seulement que le résultat de substituer une fonction prédicative à la variable de fonction rend la formule vraie.

On pourra, si l'on veut, juger que la définition russellienne pour les expressions de classes procède d'un intérêt sous-jacent visant à leur réduction, mais le fait est que 20.01 ne constitue au mieux qu'une première étape en ce sens. Les prédicats en extension peuvent toujours être interprétés comme désignant des classes et, de fait, c'est précisément de cette manière qu'on les interprète en sémantique formelle selon la méthode de l'extension et de l'intension. Il faut dire cependant que les prédicats en tant que symboles incomplets ne dénotent rien et c'est pourquoi, même si on choisit de leur assigner des classes comme valeurs sémantiques, ces entités ne sont toutefois

pas présentes dans la syntaxe logique. Il faut remarquer également que l'interprétation sémantique des prédicats ne nécessite pas l'introduction de classes. Même si cette pratique est courante, elle ne représente pas la seule position possible ou défendable pour l'interprétation des prédicats.

La définition 20.01

Regardons maintenant de plus près la définition proposée par Russell. On présente la définition pour le cas où l'énoncé analysé est

"L'homme est mortel"

On doit rappeler que la paraphrase russellienne n'est pas une simple caractérisation de la forme logique de l'énoncé comme tel, mais plutôt d'une utilisation particulière qu'on en fait. Ce sont des phrases utilisées qui font l'objet de paraphrases, et on les analyse selon le modèle de 20.01 dans le cas où elles se représentent en langage logique intermédiaire par la forme $F \hat{x}(\psi x)$. La paraphrase pour l'exemple mentionné est :

$$(\exists \phi) [(x)(\phi! x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\phi\hat{x} \text{ est une fonction satisfaite seulement par des êtres mortels})]$$

En remplaçant les prédicats du français par une notation purement logique, on obtient précisément 20.01:

$$(\exists \phi) [(x) (\phi! x \equiv \psi x) \cdot F(\phi\hat{x})]$$

L'énoncé dit qu'il y a une fonction prédicative équivalente à la

fonction "x est humain" et que cette fonction est satisfaite seulement par des êtres mortels.

Avec une interprétation dénotationnelle du quantificateur, L'énoncé semble clairement affirmer l'existence d'une fonction propositionnelle, une sorte d'entité intensionnelle, et cette entité est ensuite dénotée par le symbole " ϕZ ".

En adoptant une interprétation substitutionnelle, on n'a plus un engagement à une fonction propositionnelle. Spécifiquement, il s'agit de remplacer le quantificateur existentiel par un symbole comme " Σ " qui fonctionne comme quantificateur substitutionnel. Nous nous représentons les choses ainsi parce que la langue russellienne, en tant que langue idéale, ne devrait pas autoriser l'ambiguïté sémantique. Au lieu d'avoir un quantificateur susceptible de recevoir deux interprétations différentes, nous avons deux quantificateurs ayant chacun une signification déterminée.

On se demandera sans doute comment faire pour interpréter le terme singulier " ϕZ " dans un cadre substitutionnel. Pour Russell, cette expression dénote la fonction propositionnelle en elle-même (7). D'une manière générale, pour Russell, une expression comme " $(x) (\phi x)$ " affirme toutes les valeurs de la fonction alors que pour des expressions comme " ϕZ ", c'est la fonction "elle-même" qui est considérée.

(7) Russell, B. [1910], p. 40.

On ne peut toutefois pas, dans le cadre d'une interprétation substitutionnelle, concevoir l'expression comme référant à une quelconque entité intensionnelle sans rendre à toute fin pratique inutile l'introduction d'un nouveau quantificateur qui a justement pour fonction de réaliser une économie ontologique à l'égard de ce type d'entités.

Il m'apparaît opportun de prendre les affirmations de Russell au pied de la lettre et de traiter " $\phi\hat{z}$ " comme une expression qui réfère à la "fonction propositionnelle en elle-même", c'est-à-dire à l'entité appartenant au domaine de la quantification. Puisque, dans le cas qui nous occupe, nous avons affaire à une quantification substitutionnelle, l'entité en question n'est rien d'autre qu'une expression appartenant à la classe de substitution de la variable et, en l'occurrence, il s'agit ici d'un prédicat. " $\phi\hat{z}$ " réfère à un prédicat et est donc un nom de prédicat. Cette interprétation a l'avantage de s'accorder parfaitement avec ce que prétend Russell. Dans sa discussion de la propriété d'avoir toutes les propriétés d'un grand général, Russell nous dit que " $F(\phi\hat{z})$ " dans le contexte " $(\phi) F(\phi\hat{z})$ " signifie que $(\phi\hat{z})$ est un prédicat exigé d'un grand général (8).

Notre interprétation a non seulement l'avantage d'être en accord avec la théorie de Russell, elle satisfait aussi pleinement à ce qu'on attend de la quantification substitutionnelle. Il ne faut pas

(8) Russell, B. [1910], p. 56.

espérer réaliser un gain ontologique total avec une telle interprétation. Les formules substitutionnelles ne peuvent être vraies que s'il existe certaines expressions appartenant à des classes de substitution appropriées. Les conditions de vérité des formules substitutionnelles devraient normalement être livrées par des formules où intervient une quantification dénotationnelle sur expressions.

Il importe de bien distinguer le quantificateur substitutionnel d'un quantificateur dénotationnel sur expressions, mais il est juste de dire que les deux quantifications font intervenir, bien que de manière différente, un engagement ontologique à des expressions. Par exemple, la phrase-T correspondant à l'énoncé " $\Sigma x_I \phi$ " est

$"(\Sigma x_I) \phi"$ est vrai SSI $(\exists t) (\phi^* \text{ est vrai})$

et ϕ^* résulte du remplacement de toutes les occurrences libres de x_I par t en ϕ (9).

Il est dans plusieurs cas absolument nécessaire de bien distinguer le quantificateur substitutionnel d'une quantification sur expression, mais la distinction ne concerne pas l'engagement ontologique. Le premier présuppose l'existence d'expressions alors que le second l'affirme explicitement.

Cela n'enlève pas le caractère crucial de la distinction. Dans une perspective réductionniste, on pourrait être tenté de traduire

(9) Kripke, S. [1976], p. 330.

tout énoncé qui contient une quantification sur fonction propositionnelles par un énoncé où on quantifie sur des expressions. Parler de fonctions propositionnelles ou de propositions équivaut à parler de fonctions sentencielles et d'énoncés types, du moins en est-il ainsi lorsqu'on se place dans une perspective de réduction nominaliste. L'interprétation substitutionnelle nous permet de rester neutre quant à ce débat dans la mesure où elle dispense des entités intensionnelles sans toutefois prétendre qu'elles se réduisent à des expressions types.

En interprétant le symbole " Φ " comme un nom de prédicat, on n'adopte pas un point de vue réductionniste. On ne fait au fond qu'obtempérer à ce qui est prescrit par la présence d'un quantificateur substitutionnel dans la formule. La quantification substitutionnelle ici ne fait appel qu'à des prédicats et c'est pourquoi une référence à une entité appartenant au domaine du quantificateur n'est rien d'autre qu'une référence à un prédicat.

La plupart des auteurs résistent à l'idée d'interpréter les quantificateurs d'ordre supérieur comme des quantificateurs sur expressions et avec raison, me semble-t-il. Mais il faut quand même expliquer de façon cohérente comment Russell croit possible de manifester une hésitation à admettre des entités intensionnelles, d'autoriser une quantification sur des variables prédicatives et d'identifier couramment les fonctions propositionnelles à des fonctions sentencielles, et ce, simultanément. Comme on l'a déjà remarqué, une

interprétation substitutionnelle des quantificateurs nous permet de saisir une remarquable unité dans ces positions en apparence contradictoires.

Etant donné notre interprétation du symbole " Φ^2 ", la seconde partie du définiens en 20.01 apparaît comme un énoncé méta-linguistique. Et puisque cela est commandé par le quantificateur substitutionnel, on peut conclure que l'interprétation substitutionnelle va de pair avec l'introduction d'une hiérarchie de méta-langages. On a donc un langage-objet qui contient sa propre hiérarchie de méta-langages, mais la ramification en ordres, requise pour l'interprétation des quantificateurs, garantit qu'aucun paradoxe ne va survenir.

A première vue, Russell semble s'être trompé lorsqu'il a prétendu qu'on ne trouverait que des symboles incomplets dans la forme logique des énoncés portant sur des classes. Mais comme on l'a mentionné au chapitre précédent, il nous faut, dans une interprétation substitutionnelle, assimiler " Φ^2 " à " Φ ". Les guillemets sont ici des fonctions et la variable " Φ " doit être interprétée substitutionnellement. L'expression est donc un symbole incomplet même si le résultat de la substitution transforme l'expression en terme singulier. L'interprétation substitutionnelle apparaît à nouveau très utile pour la compréhension de 20.01 puisqu'elle nous permet d'accréditer le point de vue de Russell selon lequel le définiens ne contiendrait que des symboles incomplets. Le symbole " Φ^2 " apparaît désormais comme une

fonction descriptive (10). La forme logique de notre énoncé est

$$(\exists \phi)((\phi! x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{"}\phi\text{" est vrai de } x \supset x \text{ est mortel}))$$

Cet énoncé sera vrai SSI

$$(\exists t) (t \in C_1) \text{ et le résultat de remplacer "}\phi\text{" par } t \text{ en}$$

$$\text{"}(x) (\phi! x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{"}\phi\text{" est v de } x) \supset$$

$$(x \text{ est mortel})\text{"}$$

$$\text{est vrai} \quad .$$

(C_1 est la classe de substitution comprenant les fonctions prédicatives de type 1

L'interprétation substitutionnelle que nous proposons pour les énoncés portant sur des classes suppose que l'on puisse réaliser la traduction d'un énoncé ayant comme domaine un ensemble infini d'entités en un énoncé qui, lui, devrait en général n'avoir pour domaine qu'un nombre fini d'éléments. Il ne faut pas, dans ce cas omettre de considérer une des contraintes mentionnées par D. Gottlieb concernant l'interprétation substitutionnelle (11). Les langages ont en général un nombre fini d'expressions de base et l'interprétation substitutionnelle requiert qu'il y ait un nombre suffisant d'expressions appartenant aux classes de substitution pour que la traduction d'un énoncé portant sur un ensemble infini d'entités puisse s'opérer. Or, on admet généra-

(10) Alors que les fonctions propositionnelles ont comme valeurs des propositions, les fonctions descriptives ont comme valeurs des termes. Par exemple, la fonction descriptive "le fils de y", relativement à une assignation de valeur à la variable, dénote un individu; la fonction " x^2 ", relativement à une assignation, dénote un nombre déterminé. Dans notre exemple, l'expression " " ϕ " ", dans une instance substitutionnelle, dénote une fonction sentencielle déterminée. Voir Russell, B. [1910], p. 232, p.31.

(11) Gottlieb, D. [1980], pp. 48-9.

lement l'existence d'un nombre infini de classes, ce qui devrait en principe rendre problématiques les traductions proposées. En particulier, la théorie des ensembles contient certains théorèmes qui impliquent l'existence de cardinalités non-dénombrables. Un problème analogue se pose pour les énoncés au sujet des nombres réels, ou encore au sujet des objets physiques.

Ces observations commandent la prudence et nous oblige à restreindre les possibilités d'application des traductions substitutionnelles. Mais il faut remarquer que ces traductions ne requièrent pas qu'il y ait autant de noms que d'entités correspondant à ces noms. Pour les nombres réels par exemple, il suffirait, comme le remarque Gottlieb, qu'on ait assez de noms pour que n'importe quel prédicat qui est satisfait par un nombre réel soit aussi satisfait par un nombre réel pour lequel nous avons un nom (12). En ce sens, il est fallacieux de prétendre que le philosophe substitutionnaliste est engagé à l'idée que toute chose a un nom (13).

(12) Gottlieb, D. [1980], p.49.

(13) L'objection que Quine formule à l'endroit de l'interprétation substitutionnelle de la théorie des ensembles est par conséquent, en partie du moins, susceptible d'être levée. Voir Quine, W.V.O. [1973], p. 108. L'interprétation substitutionnelle ne requiert pas que chaque classe ait un nom. En outre, les ressources expressives d'un langage substitutionnel sont accrues lorsque celui-ci prend la forme d'une théorie des types. Pour que l'interprétation substitutionnelle soit efficace dans ce cas, il faut faire correspondre à chaque classe une fonction sentencielle prédicative déterminée. Or, un langage peut contenir un nombre infini de prédicats, même si ceux-ci doivent être construits à partir d'un nombre fini de prédicats primitifs. Sur le même sujet, voir Gottlieb, D. McCarthy, T. [1979].

Par ailleurs, notre suggestion est de considérer un langage dans lequel on ne trouve aucun nom. Cela implique que les formules du premier ordre ne peuvent être interprétées substitutionnellement. Autrement dit, on consent à limiter l'application des traductions substitutionnelles au niveau des formules d'ordre supérieur sans chercher à éliminer complètement l'engagement ontologique porté par les énoncés.

Enfin, quelle que soit l'étendue du domaine d'application d'un langage contenant des quantificateurs substitutionnels, il demeure utile d'avoir à sa disposition un tel outil d'économie ontologique. Cet outil nous permettrait en effet de réaliser une économie ontologique pour un langage qui ne contient aucun axiome d'infini. En supposant que l'infini est une notion problématique pour la quantification substitutionnelle, cette dernière aurait tout de même l'avantage d'être efficace pour un langage qui ne présuppose pas l'existence d'un nombre infini d'objets.

Les noms communs

Je voudrais maintenant élargir la discussion et voir si l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs peut d'une façon générale s'avérer utile lorsqu'il s'agit de rendre compte du comportement des noms communs avec un maximum de neutralité ontologique.

Il faut au départ reconnaître que ces expressions ont des propriétés syntaxiques qui les distinguent des prédicats ordinaires. Ils peuvent être concaténés à des articles, des quantificateurs ou des termes numériques et deviennent ainsi des syntagmes nominaux. Ils peuvent alors apparaître autant en position de sujet qu'en position prédicative dans un énoncé. Les prédicats, par contre, jouent par définition le rôle d'une fonction sentencielle et peuvent apparaître isolément en position prédicative. Mais ils ne se retrouvent jamais en position de sujet et ils ne peuvent jamais être concaténés à des articles, quantificateurs ou termes numériques à moins de former avec un nom commun de base une sorte de nom commun complexe.

Ces différences syntaxiques devraient donc être prises au sérieux et on pourrait penser qu'elles doivent entraîner des différences sémantiques. A ce niveau, il convient de dire que les prédicats ont comme rôle sémantique d'être vrais ou faux des objets auxquels ils s'appliquent. Les noms communs, par contre, en plus d'exercer aussi ce rôle, ont comme fonction de livrer un principe d'identité pour les objets auxquels ils s'appliquent. Le nom commun "homme" est vrai de Socrate, mais il peut aussi servir à identifier Socrate comme une instance de la propriété d'être humain. En d'autres termes, il signifie la propriété d'être humain en plus d'être vrai ou faux de certains individus. C'est du moins jusqu'à nouvel ordre, la conclusion qu'il semble nécessaire de tirer si on veut vraiment rendre compte de la spécificité des noms communs.

Les différences entre noms communs et prédicats ont déjà été notées par des auteurs comme Geach et Dummett, et plus récemment, A. Gupta les a reprises à son compte pour tenter de montrer que l'on devait renoncer à assimiler les noms communs à des fonctions sentencielles (14). De l'avis de Gupta, on aurait tort d'en faire des symboles incomplets, et il faut les traiter plutôt comme des symboles saturés exprimant des concepts Cette position a des conséquences immédiates pour la théorie des descriptions ainsi que pour la théorie de la quantification.

Si on tient compte du fait que les descriptions définies sont construites à partir de noms communs simples ou complexes, il s'ensuit qu'elles devront elles-mêmes être conçues comme des symboles saturés (15). Comme on l'a déjà mentionné, on ne peut réduire la notion de description définie à une catégorie syntaxique, mais l'appartenance à une telle catégorie est quand même une condition nécessaire que doit satisfaire une expression pour accéder au statut de description définie; ainsi, les remarques faites au sujet des noms communs ont des répercussions immédiates sur les descriptions. Le fait d'associer un article défini à un nom commun (pour obtenir une expression susceptible de fonctionner comme une description définie) nous permet de construire une expression qui prend la forme d'un terme singulier

(14) Gupta, A. [1980]; Geach, P. [1962], pp. 115-19; Dummett, M. [1973], p. 546. Même si d'une façon générale, les thèses s'appliquent à tous les noms communs, la discussion portera d'abord et avant tout sur les termes d'espèces naturelles et non sur les termes de masse, par exemple, qui posent des problèmes particuliers.

(15) Gupta, A. (1980), p. 84

complexe. En effet, puisque les noms communs expriment des concepts et ont de ce fait une signification isolée, on ne saurait les assimiler à ces symboles incomplets que sont les prédicats. L'interprétation classique des énoncés universaux (et par la même occasion les énoncés d'existence) est aussi remise en question. Considérons les deux énoncés suivants:

(i) Chaque homme qui possède un âne le bat

(ii) Quelques animaux vivant en Afrique font peur aux gens.

Gupta sera d'accord pour admettre que ces énoncés n'ont pas en position de sujet des expressions qui pourraient dans la syntaxe logique être qualifiées d'unités logiques ou sémantiques. Mais nous devrions quand même, selon Gupta, les représenter comme étant de la forme

(iii) Chaque K est tel que s'il est F, il est G

et (iv) Quelques K sont F et G

(où "K" dénote un concept exprimé par le nom commun). Gupta prétend que ce serait une erreur de poursuivre l'analyse en

(v) N'importe quel individu, s'il est un K,

est tel que s'il est F, il est G et

(vi) Quelques individus sont des K, et F et G

ou le terme habilité à dénoter un concept serait assimilé à un prédicat vrai ou faux des individus (16).

(v) et (vi), de l'avis de Gupta, ne rendent pas justice au fait que les noms communs ajoutent un principe d'identité pour les

(16) Gupta, A. [1980], p. 13.

objets. L'erreur intervient dès que l'on représente les énoncés par une quantification non-restreinte sur l'univers du discours.

La représentation classique d'un énoncé comme "tous les hommes sont mortels" $[(\forall x) (x \text{ est humain}) \supset (x \text{ est mortel})]$ devrait donc être questionnée. Gupta prétend avec plusieurs autres que le domaine des variables doit plutôt être restreint aux individus qui sont déterminés par les noms communs. On prépare de cette manière la voie pour l'interprétation des énoncés généraux à partir d'une quantification "sortale". L'énoncé qui vient de nous servir d'exemple devrait être représenté par une formule comme

$$(\forall \text{ homme}, x) (x \text{ est mortel})$$

Cette position a comme avantage de permettre une assimilation des énoncés existentiels et universels aux énoncés contenant des quantificateurs comme "plusieurs", "la plupart", "un peu", "presque tous", etc. qui, eux, requièrent une quantification restreinte en forme logique.

Gupta affirme donc trois choses. Il prétend premièrement que les noms communs ont un fonctionnement syntaxique qui diffère sensiblement de celui des prédicats et que cela doit se représenter par une différence au niveau de la forme logique (17). Deuxièmement, il choisit de traiter les noms communs comme des symboles saturés ayant une signification indépendante justement pour rendre compte en forme

(17) Gupta, A. [1980], pp. 6-10.

logique de leur spécificité (18). Et ces deux thèses le conduisent à traduire les énoncés quantifiés par une forme logique dans laquelle on trouve une quantification "sortale" (19).

Je voudrais montrer que l'acceptation de la première thèse ne nous oblige pas à accepter la deuxième, et que pour cette raison nous ne serons pas contraints d'accepter la troisième thèse avancée par Gupta, bien qu'elle soit en partie fondée. A ce niveau, on pourra être d'accord avec Gupta pour dire que les énoncés quantifiés en langue naturelle ne peuvent recevoir qu'une traduction où la quantification est restreinte, mais nous ne sommes plus obligés de supposer qu'il doit s'agir d'une quantification sortale.

L'élimination des noms communs en fonctions sentencielles

L'argumentation de Gupta vise à introduire des concepts pour caractériser la contribution sémantique des noms communs. Je voudrais montrer qu'un tel enrichissement du contenu sémantique des noms communs n'est pas nécessaire une fois qu'on a adopté une syntaxe logique comme celle que propose Russell.

(18) Gupta, A. [1980], p. 27, 33.

(19) Gupta, A. [1980], pp. 12-13.

On pourrait prétendre tenir compte du rôle spécifique joué par les noms communs en reconnaissant que, contrairement aux prédicats, ils sont susceptibles de plusieurs lectures différentes en forme logique.

Un énoncé comme

"Jean est un homme"

peut signifier

$$(\exists x) (x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x)$$

ou $(\exists \phi)(\exists x) ((\phi!x) \cdot (\phi!x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x))$

Dans le premier cas, le nom commun fonctionne exactement comme un prédicat. Par cet énoncé, on peut en effet seulement vouloir signifier. que Jean satisfait le prédicat "être humain".

Les noms communs ont cependant comme trait caractéristique l'autoriser en plus une lecture intensionnelle telle qu'elle est représentée par la seconde formule. Il y est dit que la propriété d'être humain a au moins une instance et que Jean est une de ces instances. Dans cette seconde lecture n'intervient pas le nom commun, ce dernier étant éliminé au profit de la fonction sentencielle "x est humain", mais on a tenu compte du rôle spécifique joué par le nom commun en référant à la propriété d'être humain en elle-même par une quantification d'ordre supérieur.

Notre thèse est donc que les noms communs peuvent être assimilés à des fonctions sentencielles, mais qu'on peut tenir compte de

leur spécificité en diagnostiquant à leur sujet une ambiguïté syntaxique.

Une hypothèse sur la syntaxe profonde des descriptions peut venir appuyer notre suggestion (20). D'une manière générale, une description (définie ou indéfinie) peut être reconstruite en structure profonde comme une clause relative. Par exemple,

L'homme est un animal rationnel

peut se lire

L'individu qui est un homme est un animal rationnel

Et les clauses relatives peuvent être appositives ou restrictives:

Appositive: L'individu, qui est un homme, est animal rationnel

Restrictive: L'individu-qui-est-un-homme est animal rationnel

Si cette hypothèse sur la syntaxe profonde des descriptions était fondée, on pourrait avancer sans difficulté que les lectures extensionnelle et intensionnelle des énoncés contenant des noms communs correspondent respectivement aux constructions appositives et restrictives des clauses relatives implicitement contenues dans toute description. La thèse d'ambiguïté syntaxique affectant les noms communs ne concerne pas toutes leurs occurrences. On prétend seulement qu'elle s'applique pour le cas où le nom commun est concaténé à un article défini ou indéfini. Il y a probablement des cas où une seule lecture est possible, la lecture intensionnelle, comme par exemple pour les énoncés quantifiés, mais une lecture univoque s'impose ici à cause

(20) Voir Bach, E. [1968] et Bell, J.M. [1973].

du quantificateur, et non à cause du nom commun lui-même. On a déjà mentionné qu'un énoncé contenant une description définie pouvait, selon le contexte propositionnel, être aussi interprété comme un énoncé qui se rapporte à une classe. Cela signifie que les expressions telles que "l'homme" peuvent servir à la fois comme descriptions définies et comme expressions de classes.

On a maintenant décelé une autre ambiguïté affectant les énoncés contenant de telles expressions. Sous une lecture extensionnelle, un énoncé comme

"L'homme est rationnel"

peut être représenté comme en 14.01:

$$(\exists x)((x \text{ est humain}) \cdot (y) (y \text{ est humain} \equiv y = x) \cdot (x \text{ est rationnel}))$$

Sous une lecture intensionnelle, il faut plutôt le représenter par

$$(\exists \phi)(\exists x)((\phi!x) \cdot (\phi!x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (y) (y \text{ est humain} \equiv y = x) \cdot (x \text{ est rationnel}))$$

Si ces transcriptions étaient adéquates, cela prouverait qu'on peut se dispenser des noms communs et qu'ils n'ont pas d'occurrences essentielles puisqu'on n'a que des prédicats dans nos formes logiques pleinement analysées.

En ce qui a trait aux énoncés quantifiés des langues naturelles, les critiques apportées par Gupta sont probablement fondées. Il apparaît en effet très hasardeux de leur conférer le statut d'énoncés extensionnels et cela provient du fait que le terme qui joue le rôle de

quantificateur impose une telle lecture univoque. Cela se vérifie lorsqu'on tente d'autoriser une lecture appositive de la clause relative implicitement contenue dans des phrases comme

"Tous les hommes sont mortels"

"Quelques hommes sont mortels"

"La plupart des hommes sont mortels"

Il est difficile de voir comment ces énoncés peuvent être interprétés comme signifiant que

Tous les individus, qui sont des hommes, sont mortels

Quelques individus, qui sont des hommes, sont mortels

La plupart des individus, qui sont des hommes, sont mortels.

Certes, ces lectures ne correspondent pas à l'analyse traditionnelle dans laquelle on trouve une conditionnelle, et en ce sens on ne lui rend pas parfaitement justice. Mais notre hypothèse sur la syntaxe profonde des descriptions vient renforcer les doutes qu'on a pu entretenir à l'égard de cette approche traditionnelle de la quantification.

Si on autorisait une lecture appositive des clauses relatives pour les énoncés considérés, le premier dirait que tous les individus peuplant l'univers du discours sont des hommes, tandis que le troisième affirmerait que la plupart des individus sont des hommes, ce qui dans les deux cas n'est manifestement pas fidèle à l'information véhiculée dans les énoncés initiaux. Le second énoncé dit que quelques entités

peuplant l'univers du discours sont des hommes. Cela est sans doute vrai, mais est difficilement une information contenue dans l'énoncé initial.

Comme on l'a déjà fait remarquer, l'acceptation de la quantification restreinte dans la traduction des énoncés quantifiés des langues naturelles ne nous engage pas à accréditer la quantification sortale. On peut se contenter de faire intervenir une quantification sur des variables de fonctions sentencielles comme cela se produit dans les formules de Principia Mathematica.

On peut se servir maintenant du même test pour déterminer si les énoncés contenant des noms communs précédés d'un terme numérique ont deux lectures. Un examen rapide révèle que notre hypothèse d'ambiguïté se confirme aussi dans ce cas.

L'énoncé

"Cinq hommes sont venus"

peut signifier que

* Cinq individus, qui sont des hommes, sont venus

ou que

Cinq-individus-qui-sont-des-hommes sont venus.

Il semble donc que deux lectures sont possibles (21). Par l'énoncé, on peut en effet clairement se référer à cinq individus distincts et dire d'eux qu'ils sont des hommes, ou se référer à cinq instances de la "propriété" d'être homme. Dans ce deuxième cas, la question reste ouverte de savoir si, oui ou non, cinq individus distincts sont venus, car il se pourrait bien qu'un même individu puisse compter à différentes occasions deux instances distinctes de la propriété d'être homme.

L'argument de Gupta

Notre hypothèse sur l'ambiguïté des expressions précédées d'un terme numérique nous permet de résoudre une difficulté apparente qui se présente, selon Gupta, pour ceux qui désireraient assimiler les noms communs à des fonctions sentencielles (22).

(21) L'acceptation d'une lecture appositive ne nous engage pas à traiter dans ce cas les nombres comme des propriétés d'individus. On peut toujours traiter le nombre comme une propriété de deuxième ordre, mais s'appliquant à une propriété non-spécifiée ou indéterminée d'individu. La lecture appositive est:

$$(\exists v) (\exists \phi) [(x) (\vee (\phi!z) \equiv \text{cinq} (\phi!z)) \cdot (x \text{ est humain}) \cdot (x \text{ est venu})]$$

La lecture restrictive, par contre, est:

$$(\exists v) (\exists \phi) [(x) (\phi!x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\vee (\phi!z) \equiv \text{cinq} (\phi!z)) \cdot (x \text{ est venu})]$$

(22) Gupta, A. [1980], p. 23

Une telle position aurait en effet, selon Gupta, le défaut d'autoriser une inférence comme la suivante:

- (1) Cinq millions de passagers ont utilisé British Airways cette année
- (2) Tous les passagers sont des personnes
- (3) Cinq millions de personnes ont utilisé British Airways cette année.

Pour Gupta, une telle inférence est invalide. Pour la nier, il faut bloquer la substitution de "personnes" à "passagers", mais cela demeure impossible aussi longtemps qu'on cherche à assimiler les noms communs aux prédicats. L'exemple prouverait donc qu'il nous faut inclure au niveau du contenu sémantique des expressions le principe d'identité qu'elles véhiculent. Dès qu'on accepte de le faire, on se donne les moyens de bloquer la substitution, car s'il est vrai dans notre exemple que tous les individus qui sont des passagers sont aussi des personnes, il est faux de prétendre que s'il y a cinq millions de passagers, il y a cinq millions de personnes. Une même personne aurait pu être deux passagers distincts, comme il arrive très souvent. Les principes d'identité associés aux noms "personne" et "passager" sont très différents et impliquent différentes méthodes d'énumération, et c'est seulement une fois ces méthodes introduites au niveau sémantique qu'on pourra empêcher les inférences indésirées.

Si toutefois, comme on l'a présumé, notre hypothèse d'ambiguïté se vérifie, l'argument mentionné par Gupta devrait avoir au

moins deux lectures:

- A (1') 5 millions d'individus, qui sont des passagers, ont utilisé
British Airways cette année
- (2') Tous les passagers sont des personnes
- (3') 5 millions d'individus, qui sont des personnes, ont utilisé
British Airways cette année

ainsi que

- B (1'') 5 millions-d'individus-qui-sont-des-passagers ont utilisé
British Airways cette année.
- (2'') Tous les passagers sont des personnes.
- (3'') 5 millions-d'individus-qui-sont-des-personnes ont utilisé
British Airways cette année.

L'argument A fait intervenir une référence à 5 millions d'individus différents qui sont par ailleurs décrits comme des personnes et des passagers. Dans l'argument B, on se réfère plutôt à 5 millions d'instances de la propriété d'être passager ou d'être une personne.

On remarquera que A est un argument valide et que B représente la lecture proposée par Gupta et qu'il est correctement jugé non-valide.

Formellement, l'argument valide est:

- A (1') $(\exists v) (\exists \theta) [(x) (v \theta!z) \equiv 5 \text{ millions } (\theta!z) \cdot (x \text{ est passager}) \cdot (x \text{ a utilisé B.A. cette année})]$
- (2') $(\exists \psi) (x) [(\psi!x \equiv \text{passager } (x)) \supset (x \text{ est une personne})]$

(3') $(\exists v) (\exists \theta) [(x) (v (\theta!z) \equiv 5 \text{ millions } (\theta!z)) \cdot (x \text{ est une personne}) \cdot (x \text{ a utilisé B.A. cette année})]$

L'argument invalide est:

B (1'') $(\exists v) (\exists \psi) [(x) (\psi!x \equiv \text{passager } (x)) \cdot (v (\psi!z) \equiv 5 \text{ millions } (\psi!z)) \cdot (x \text{ a utilisé B.A. cette année})]$
 (2'') $(\exists \psi) (x) [(\psi!x \equiv \text{passager } (x)) \supset (x \text{ est une personne})]$
 (3'') $(\exists v) (\exists \phi) [(x) (\phi!x \equiv \text{personne } (x)) \cdot (v (\phi!z) \equiv 5 \text{ millions } (\phi!z)) \cdot (x \text{ a utilisé B.A. cette année})]$

Même si tout passager est une personne, cela n'implique pas que toute propriété appliquée à la propriété d'être un passager puisse être aussi appliquée à la propriété d'être une personne.

Un principe d'énumération est susceptible d'être associé au terme "passager" et il peut être différent de celui qui est attaché au terme "personne". On ne peut supposer a priori que les deux termes ont un même critère d'identité associé. Il apparaît clair qu'un seul et même individu, et donc aussi une seule et même personne, peut correspondre à deux passagers distincts.

L'argument B pourrait être jugé non-valide pour différentes raisons. Si nous supposons que les termes "individu" et "personne" ont un même principe d'énumération associé et que le concept de personne est

une approximation de l'essence individuelle, l'existence de n personnes va impliquer l'existence de n individus. Si nous choisissons ensuite d'associer un principe différent au terme "passager", l'inférence ne pourra se faire. Par contre, si nous décidons d'autoriser qu'un même individu puisse compter dans différents contextes pour deux personnes distinctes, alors il se pourrait bien que l'existence de n passagers implique l'existence de n personnes, mais cette décision n'est pas exprimée explicitement comme prémisse dans l'argument et c'est pourquoi l'argument doit encore être jugé non-valide.

La prémisse manquante devrait stipuler que

$$(\exists \Psi) (\exists \Phi) [(x) ((\Psi!x \equiv \text{passager}(x)) \supset (\Phi!x \equiv \text{personne}(x))) \cdot (v) \\ (v(\Psi!z) \supset v(\Phi!z))]$$

Les remarques que nous venons de faire s'appliquent aussi au cas où deux fonctions équivalentes sont considérées. Les prédicats qui s'appliquent à l'une ne peuvent s'appliquer à l'autre que si un axiome d'extensionnalité pour fonctions est présupposé:

$$\Psi(x) \equiv \Phi(x) \supset F(\Psi(\hat{z})) \equiv F(\Phi(\hat{z})).$$

Un tel axiome a été accepté par Russell dans la seconde édition de Principia Mathematica en remplacement de l'axiome de réductibilité (23). Selon cet axiome, toutes les fonctions sont extensionnelles, ce qui prépare la voie à une position extensionnaliste qui stipulerait que toutes les propositions sont des fonctions de vérité de

(23) Russell, B. [1910], p. XXXIX.

propositions élémentaires. Conformément à la philosophie du Tractatus, cette position revient à exclure l'intensionnalité de notre langage, décision qui, dans le présent contexte apparaît inacceptable. A la lumière des justifications apportées pour l'axiome de réductibilité au chapitre précédent, il est clair que cet axiome est beaucoup moins fort et beaucoup plus respectueux des langues naturelles. Comme on l'a vu, cet axiome affirme seulement que toute fonction non-prédicative a une fonction prédicative équivalente. En particulier, cela suppose que toutes les fonctions non-prédicatives construites à partir d'une fonction prédicative donnée lui sont extensionnellement équivalentes. En supposant, comme cela se fait avec l'axiome d'extensionnalité, que les fonctions équivalentes sont identiques, il n'est plus nécessaire, pour autoriser une quantification sur l'ensemble des fonctions d'un type donné qui se conforme à la théorie des types, d'accepter l'axiome de réductibilité. Il n'est plus nécessaire en effet de traduire un énoncé qui contient une quantification sur fonctions de type un par un énoncé qui contient une quantification sur fonctions prédicatives de type un, puisque, de toute façon, il a été stipulé que toutes les fonctions équivalentes sont identiques. Il y a cependant un prix à payer et, en l'occurrence, il nous faut adhérer à l'extensionnalisme.

Il faut certes reconnaître un inconvénient à l'admission de l'axiome de réductibilité. Avec cet axiome, l'énoncé

La propriété d'avoir un coeur est vraie de Jean
est équivalent à

$$(\exists \phi)(\exists x) ((\phi!x) \cdot (\phi!x \equiv x \text{ a un coeur}) \cdot (\text{Jean} = x))$$

Autrement dit, l'énoncé affirme l'existence d'une fonction prédicative équivalente à la fonction "x a un coeur". Cette traduction ne serait pas gênante si la fonction prédicative en question était justement la fonction "x a un coeur", mais la fonction "x a des reins" peut aussi être utilisée dans le contexte. On a donc l'impression que le contenu informatif véhiculé par l'énoncé initial n'est pas entièrement récupéré par la traduction russellienne. La traduction russellienne transforme un énoncé portant sur la propriété d'avoir un coeur en un énoncé portant sur une fonction prédicative équivalente à "x a un coeur". Cette traduction ne doit pas par conséquent compter comme un synonyme de l'énoncé initial et le problème vient précisément de ce que l'on a échoué à se référer à une fonction unique. Le problème est en quelque sorte "résolu" avec l'axiome d'extensionnalité puisque, par définition, la référence à une fonction équivalente à " λx " est une référence à une unique fonction. On a résolu le problème en stipulant que de toute façon la fonction "x a des reins" était identique à la fonction "x a un coeur".

Le problème d'adéquation aux langues naturelles posé par les traductions russelliennes est aussi présent si on remplace l'axiome de réductibilité par l'axiome d'extensionnalité, sauf qu'avec le premier, nous pouvons prétendre n'avoir capturé qu'une portion de la signification véhiculée par l'énoncé initial. Avec l'axiome d'extensionnalité, on décrète que les deux énoncés sont synonymes, ce qui apparaît comme

une solution beaucoup plus brutale et beaucoup moins sensible au problème de l'adéquation aux langues naturelles. Il se pourrait bien que la seule contribution sémantique d'un prédicat aux conditions de vérité d'un énoncé soit son extension, mais cela doit être montré plutôt que d'être imposé par décret en stipulant que deux prédicats extensionnellement équivalents sont synonymes. Pour le moment, nous avons pu être en mesure d'expliquer en quel sens l'argument B est non-valide: sans la prémisse additionnelle que tout ce qui est prédiqué au terme "passager" peut l'être tout autant au terme "personne", l'inférence est inacceptable.

Notre réponse à Gupta est donc seulement que deux lectures sont possibles pour l'argument considéré. Notre thèse d'ambiguïté est par ailleurs plus raisonnable, dans ce contexte, que la position défendue par Gupta, car celui-ci ne peut rendre compte de la validité de l'argument et ne peut le représenter sous la lecture A. Mais si cinq millions de passagers ont utilisé British Airway cette année, il y a bien un sens pour lequel il est valide de conclure que cinq millions de personnes ont utilisé British Airways cette année.

Bref, on peut prendre au sérieux le fait que dans les langues naturelles les noms communs ont un comportement syntaxique qui diffère de celui des prédicats ordinaires comme "blanc", "grand", "beau", "chanceux", etc. On en tient compte en leur assignant deux lectures distinctes en forme logique, contrairement aux prédicats

ordinaires qui n'ont qu'une lecture extensionnelle. Ce faisant, nous tenons compte d'une différence entre prédicats et noms communs dans la syntaxe logique et nous tenons compte du même coup d'une thèse essentielle de Gupta. La différence réside uniquement dans le fait que nous assimilons les noms communs aux fonctions sentencielles. Le seul trait spécifique des noms communs est de nous obliger à recourir dans certains cas à une lecture intensionnelle, et cela peut être représenté par des formules d'ordre supérieur où on quantifie sur des variables de fonctions sentencielles.

On l'aura deviné, l'avantage de procéder ainsi est que l'on se trouve en mesure de réaliser une économie ontologique à l'égard des "sortes" par une interprétation substitutionnelle des quantificateurs sur fonctions.

Les arguments de Gupta visaient à justifier l'introduction de concepts pour caractériser la contribution sémantique des noms communs. Mais une fois régimentés dans une syntaxe logique russellienne, on voit qu'on peut en faire l'économie à condition bien sûr d'adopter une interprétation substitutionnelle des quantificateurs. Les différences syntaxiques entre les noms communs et prédicats ne doivent plus nécessairement refléter des différences d'ordre sémantique. C'est ainsi que l'énoncé "Jean est humain" a des conditions de vérité analogues à: "Jean est un homme", même lorsque ce dernier reçoit une lecture intensionnelle. Dans le premier cas, la proposition

exprimée est vraie ssi il existe un individu humain identique à Jean. Pour la lecture intensionnelle du second, la proposition exprimée est vraie ssi le résultat de substituer une fonction sentencielle prédictive à la variable " Φ " dans

" $(\exists x) (\Phi'x \equiv x \text{ est humain}) \cdot (\text{Jean} = x)$ " est vrai.

La différence entre les deux énoncés ne nécessite pas l'introduction de concepts et elle ne nous engage pas à traiter les noms communs comme appartenant à une catégorie syntaxique distincte des prédicats ordinaires en langue naturelle.

J'ai dit qu'avec une interprétation substitutionnelle des quantificateurs, il n'est plus nécessaire de prétendre que les noms communs apportent une contribution sémantique distincte des prédicats ordinaires. En fait, j'ai plutôt montré qu'on devait pour le moment se contenter de laisser ouverte cette possibilité. Il reste à savoir si la seule contribution sémantique des prédicats aux conditions de vérité des énoncés se réduit à leur extension et si, par conséquent, deux prédicats co-extensifs peuvent être jugés sémantiquement équivalents. Ce problème sera étudié au prochain chapitre.

Chapitre V

Le langage extensionnel et son interprétation

J'ai fait valoir dans les chapitres précédents les mérites de l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur. La quantification substitutionnelle doit cependant se comprendre avant tout comme un outil d'économie ontologique et ne nous épargne pas l'obligation de fournir une interprétation pour les expressions de base appartenant aux différentes classes de substitution. En somme, l'interprétation substitutionnelle nous assure seulement que les formules d'ordre supérieur ne vont véhiculer rien de plus comme engagement ontologique que ce qui est déjà véhiculé par le langage extensionnel. L'interprétation substitutionnelle a d'une certaine manière pour effet de reporter l'ancrage ontologique au niveau des formules du premier ordre (1). Tel qu'on l'a déjà fait remarquer, un langage comme celui de Principia Mathematica contient deux hiérarchies d'ordre, celle des "propositions" et celles des "fonctions". L'interprétation substitutionnelle doit être complétée par une interprétation des différentes expressions de base appartenant aux classes de substitution. Ces expressions sont les quantificateurs et formules du langage extensionnel ainsi que les fonctions prédicatives appartenant à chaque type. J'accorderai une attention toute particu-

(1) Gottlieb, D. [1980], pp. 49-50.

lière aux fonctions prédicatives de type un, et donc à celles qui appartiennent au langage extensionnel.

L'interprétation russellienne du langage extensionnel

Il faut noter tout d'abord que, du point de vue de la théorie des types, une formule comme " $(x) (\phi x)$ " apparaît triplement ambiguë. On sait que chaque formule de notre langage doit contenir des indices de type et d'ordre. Il faut donc que l'on précise dans ce cas-ci si nous avons affaire à une formule du premier ordre contenant une quantification universelle sur l'ensemble des entités de type individu et s'il s'agit d'une fonction sentencielle de type et d'ordre un. On convient habituellement de représenter une quantification liant des variables individuelles par l'emploi des symboles " x ", " y ", " z " par opposition aux variables de fonctions qui sont représentées par les symboles " ϕ ", " ψ ", etc., ce qui risque de nous faire oublier l'ambiguïté de " $(x) (\phi x)$ ". C'est cette convention que la théorie des types pose explicitement. Supposons donc que l'énoncé soit désormais non-ambigu et qu'il appartienne au premier ordre. Russell croit qu'il doit être traité comme un symbole incomplet. Spécifiquement, une telle formule est habilitée à signifier des faits, mais ne les signifie que si elle est jugée. Russell croit qu'elle ne réfère à rien à moins d'être "projetée" sur la réalité. Ce "mapping", ou cette projection, est obtenu par l'acte de juger. La formule doit donc non seulement être complétée par des indices de type et d'ordre, mais aussi par le jugement que Russell représente avec le symbole " \vdash ". Enfin, en

supposant qu'on ait raison d'interpréter les quantificateurs comme indexés à un monde possible, c'est là un autre fait qui devrait être explicitement inscrit dans l'énoncé.

Ainsi, " $(x) (\phi x)$ " ne signifie pas grand chose à moins de contenir des indices de type, d'être complété par le jugement et d'être indexé à un monde.

Pour Russell, un énoncé comme " $(x) (\phi x)$ " "affirme toutes les valeurs de la fonction ϕ " (2). Pour bien comprendre comment cela se produit, il faut tout d'abord se rappeler ce que dit Russell concernant la fonction " ϕ " contenue dans les formules comme " $(x) (\phi x)$ ". L'auteur insiste pour dire que " ϕx " dans " $(x) (\phi x)$ " ne doit pas être compris comme l'assertion d'une valeur ambiguë de la fonction, mais que c'est plutôt la fonction ϕ elle-même qui est présente dans la proposition. (3). Cette première remarque est plutôt obscure, car il est difficile de trouver un sens à l'assertion de " ϕx ". Russell prétend que c'est l'assertion d'une valeur ambiguë de la fonction par opposition à " $(x) (\phi x)$ ", où toutes les valeurs de la fonction sont assertées. Le symbole " ϕx " serait habilité à signifier une valeur particulière de la fonction, mais de façon ambiguë. En termes clairs, si on suppose que " ϕa ", " ϕb " et " ϕc " sont toutes les valeurs de la fonction ϕ , l'assertion de " $(x) (\phi x)$ " est vérifiée par $\phi a \cdot \phi b \cdot \phi c$, l'assertion de " $(\exists x) (\phi x)$ "

(2) Russell, B. [1910], p. 41.

(3) Russell, B. [1910], p. 41.

par $a \vee \phi b \vee \phi c$ et l'assertion de " ϕ " par un fait particulier, l'un ou l'autre des trois faits, mais on ignore lequel.

Cela suppose que " ϕ " dans une formule comme " $(y) (\psi y) \cdot (\phi y)$ " a une signification isolément et que l'énoncé entier a une signification distincte de " $(y) (x) (\psi y) \cdot (\phi x)$ ". Comme on l'a déjà remarqué, Russell a renoncé à la distinction entre " ϕx " et " $(x) (\phi x)$ " lorsque " ϕx " apparaît dans un énoncé. Il faut certes distinguer entre une fonction sentencielle et un énoncé, mais il n'y a pas de distinction à établir entre l'assertion d'une fonction dans un énoncé et l'assertion de sa quantification universelle.

Une fois cette mise au point faite, on doit se demander ce que Russell peut bien vouloir dire quand il affirme que la fonction ϕx , et non l'assertion d'une valeur ambiguë de la fonction, est impliquée dans " $(x) (\phi x)$ ". La réponse à cette question est que, pour Russell, les quantificateurs sont des prédicats de fonctions. Les quantificateurs dans les formules telles que " $(\exists x) (\phi x)$ " et " $(x) (\phi x)$ " s'avèrent eux-mêmes d'ordre supérieur! On les élucide par

" " ϕx " est parfois le cas " (ou parfois vrai)

et

" " ϕx " est toujours le cas" (où toujours vrai)

respectivement (4). Outre le fait que les énoncés du premier ordre sont analysés comme des énoncés d'ordre supérieur, la conception

(4) Russell, B. [1910], p. xxi; Russell, B. [1919], p. 162

russellienne des quantificateurs a le défaut de réintroduire des noms de fonctions (que ceux-ci soient symbolisés par " ϕx " ou par " $""\phi x""$ ").

Russell a sans doute été amené à traiter les quantificateurs comme des prédicats de fonctions pour éviter à tout prix de traiter l'existence comme prédicat d'objet. Si les quantificateurs sont des véhicules ontologiques de prédilection (exception faite des noms logiques) et si on les traite comme des prédicats d'objet, l'existence elle-même se trouve traitée comme une propriété de premier ordre.

Russell aurait toutefois pu éviter cette conséquence sans avoir à concevoir les quantificateurs comme des prédicats de fonctions. L'erreur est de prétendre que parce que tout prédicat est une formule ouverte en forme logique, toutes les formules ouvertes sont des prédicats (5). On peut prétendre au contraire que la formule ouverte

$$(\exists x) (x = y)$$

n'est justement pas un prédicat (une fonction sentencielle). C'est une formule du premier ordre qui doit être conçue dans une catégorie à part et doit recevoir une interprétation propre. L'interprétation tarskienne, par exemple, serait toute indiquée. Une fois qu'on a adopté une interprétation tarskienne, on n'est plus obligé de reconnaître des noms de fonctions.

(5) Hochberg, H. [1978], p. 232.

On pourrait opposer à l'interprétation russellienne des énoncés quantifiés du premier ordre l'interprétation substitutionnelle selon laquelle un énoncé comme " $(\Sigma x) (\phi x)$ " dit que le résultat de remplacer la variable "x" par n'importe quel nom rend " ϕx " vrai.

L'énoncé universel substitutionnel " $(\Pi x) (\phi x)$ " est vrai si et seulement si la conjonction (peut-être infinie) des formules atomiques qui résultent du remplacement de "x" par un nom est vraie. Un énoncé existentiel substitutionnel sera vrai si et seulement si leur disjonction est vraie (6).

Les deux approches (celle de Russell et l'approche substitutionnelle) doivent être distinguées. Russell nous dit que " $(x) (\phi x)$ " peut être utilisé pour asserter toutes les valeurs de la fonction. Il ne fait pas reposer la vérité de ces énoncés sur la vérité des formules atomiques, et il serait fallacieux de prétendre qu'une référence implicite à des énoncés atomiques est en jeu. S'il y a un renvoi à des énoncés atomiques, il est très indirect. Les faits qui vérifient une formule générale sont des faits atomiques et sont donc constitués par des atomes. Le principe selon lequel tout ce qui existe peut être nommé pourrait alors être invoqué pour suggérer qu'à ces faits doivent correspondre des énoncés atomiques qui les représentent et qui sont constitués de noms logiques désignant chacun les constituants des faits. Mais cela n'implique pas que les énoncés généraux affirment

(6) Kripke, S. [1976], p. 335.

la vérité d'énoncés atomiques. Russell ajoute de toute façon que celui qui juge un énoncé général ne fait pas intervenir le concept de vérité comme constituant de son jugement (7). Le jugement que $(x) (\phi x)$ ne peut donc être un jugement à l'effet qu'une liste d'énoncés atomiques est vraie.

C'est pourtant ce qui se passe dans une interprétation substitutionnelle des quantificateurs. Si on suppose que deux énoncés matériellement équivalents sont des énoncés qui possèdent les mêmes conditions de vérité, alors on peut dire que " $(\Pi x)(\phi x)$ " a les mêmes conditions de vérité que la conjonction de toutes les formules atomiques contenant " ϕ " et que " $(\Sigma x) (\phi x)$ " a les mêmes conditions de vérité que leur disjonction.

Ensuite, comme on l'a vu au chapitre deux, il est très important de reconnaître que les quantificateurs russelliens dans les formules du premier ordre sont porteurs d'engagement ontologique et c'est là une autre différence majeure entre les approches russellienne et substitutionnelle des quantificateurs. Selon l'approche substitutionnelle, les quantificateurs nous renvoient à l'engagement ontologique véhiculé par les expressions dans les formules atomiques et ne sont pas en eux-mêmes des véhicules ontologiques.

(7) Russell, B. [1910], p. 41.

Enfin, l'énoncé " $\forall x (\phi x)$ ", bien qu'il affirme toutes les valeurs de la fonction, ne peut être assimilé à une liste (infinie) de jugements portant sur des faits atomiques. L'énoncé universel "rassemble" des jugements particuliers, mais il n'est pas "composé" de jugements particuliers (8). Si l'on excepte sa doctrine de l'atomisme logique, il n'y a pas beaucoup de raisons pour adhérer à la théorie russellienne. Russell veut analyser l'existence à partir du quantificateur " \exists " et se refuse à traiter l'existence comme un prédicat d'objet. Ce sont là, me semble-t-il, les motifs essentiels pour choisir d'interpréter " \exists " comme un prédicat de fonction. Comme on l'a vu au chapitre un, il apparaît préférable de traiter l'existence comme un prédicat d'objet et de concevoir le quantificateur comme un véhicule ontologique n'impliquant pas l'existence. Dans ce contexte, il n'est plus nécessaire de l'analyser comme un prédicat de fonction et il peut être considéré comme une expression ayant sa propre catégorie syntaxique. La seule bonne raison de garder la théorie eût été l'atomisme logique, mais il a été écarté d'emblée. L'interprétation substitutionnelle des quantificateurs dans les formules extensionnelles est tout autant insatisfaisante puisqu'elle nous engage à l'atomisme. Les classes de substitution correspondant aux variables individuelles et propositionnelles (du premier ordre) contiennent respectivement des termes singuliers et

(8) Russell, B. [1910], p. 45.

des énoncés atomiques (9).

Outre le fait de nous engager à l'atomisme et d'aller à l'encontre de la théorie russellienne de la quantification pour les formules du premier ordre, l'interprétation substitutionnelle apparaît peu efficace pour le langage extensionnel. Comme on l'a déjà fait remarquer, si une fonction de dénotation est totalement définie pour la liste des termes singuliers du langage, l'interprétation substitutionnelle est à toute fin pratique équivalente à l'interprétation dénotationnelle. Du moins en est-il ainsi lorsqu'on considère les formules transparentes du langage. Une quantification dénotationnelle ne comporte en effet pas moins d'engagement ontologique qu'une quantification substitutionnelle lorsque les instances substitutionnelles sont des noms logiques.

Ces remarques, il est vrai, ne s'appliquent que lorsque l'on tient à inclure des noms logiques dans la syntaxe de notre langage, et la quantification substitutionnelle pourrait recouvrer une certaine utilité pour un langage extensionnel dans le cas où on choisit

(9) La présentation que fait Kripke de la quantification substitutionnelle ne statue pas sur l'interprétation des quantificateurs dans les formules du premier ordre à l'intérieur d'une théorie des types et ne suppose pas l'existence de termes singuliers ou de propositions atomiques. Il ne suggère pas que les termes appartenant aux classes de substitution "dénotent" ou même qu'ils sont syntaxiquement similaires aux termes d'un langage référentiel. Le fait de caractériser les formules du langage de base comme "atomiques" est donc chez Kripke une convention purement terminologique. Voir Kripke, S. [1976], p. 329.

d'admettre des termes singuliers non-dénotants. On pourrait même justifier l'introduction de telles expressions par souci d'adéquation matérielle avec les langues naturelles qui contiennent elles-mêmes des termes singuliers non-dénotants (p.ex., "Pégase", "Père Noël", "Sherlock Holmes" etc.).

Il faut dire cependant que cet argument est insatisfaisant du point de vue d'une doctrine générale d'incomplétude référentielle qui choisit plutôt de traiter les noms propres et autres pseudo-termes singuliers comme des abréviations de descriptions, et de les régimenter en symboles incomplets.

D'un autre point de vue, les termes singuliers présents dans un langage servent à livrer l'engagement ontologique. Et si les termes singuliers non-dénotants ne peuvent être introduits en s'appuyant sur l'adéquation matérielle avec les langues naturelles, on pourrait au moins espérer trouver une autre justification. Cette justification ne peut toutefois pas être la même que pour les noms logiques (livrer l'engagement ontologique), de telle sorte que leur introduction dans une langue idéale apparaît gratuite et arbitraire.

Il faut rappeler que notre objectif est de séparer l'atomisme logique et le langage de Principia Mathematica, qui n'incorpore pas de noms logiques. Il s'agit plutôt de généraliser la théorie des descriptions de Russell et d'en faire la base pour une théorie générale

de la référence. Comme on l'a déjà noté, la doctrine atomiste procède d'un esprit contraire à la théorie des descriptions, et il nous importe de ne pas entacher cette dernière par quelque position contraire, si on veut être en mesure de proposer une théorie unitaire.

En somme, notre intérêt se porte vers un langage qui ne contient pas de noms logiques et où il n'y a pas d'expressions susceptibles d'appartenir à la classe de substitution correspondant aux variables "individuelles" de notre langage, de sorte que l'interprétation dénotationnelle apparaît inévitable pour un langage extensionnel.

L'interprétation tarskienne

La sémantique tarskienne est sans contredit l'approche qui rend le plus justice à l'idée que les fonctions sentencielles sont des symboles incomplets. L'incomplétude référentielle qui affecte les fonctions sentencielles vient de ce que ces dernières n'ont pas de signification isolément. Elles ne signifient que dans un contexte propositionnel. Cette incomplétude se traduit syntaxiquement par la présence d'une variable qui suit l'expression prédicative. Les fonctions sentencielles, en tant qu'expressions non-saturées, doivent être complétées d'un argument pour signifier quelque chose. Or, cette idée est capturée par la notion de satisfaction qui est la vérité relativement à une assignation de valeurs aux variables. Les fonctions sentencielles ont comme rôle sémantique d'être vraies ou fausses d'objets,

mais elles ne peuvent exercer ce rôle que si une valeur est assignée aux variables.

La notion de satisfaction est une notion technique, exportée de l'algèbre, qui garantit une définition récursive de la vérité pour un langage donné. Par "définition récursive de la vérité pour L", on entend ici simplement la possibilité de définir la vérité pour L à partir de définitions primitives des expressions de base de L. Les conditions de vérité des énoncés étant fonction de la contribution sémantique des expressions de base (en vertu du principe de compositionnalité), la notion de satisfaction garantit la possibilité d'interpréter les formules de L à partir d'expressions qui fonctionnent comme des symboles incomplets. La notion de vérité s'applique exclusivement aux énoncés, aux formules fermées du langage. Celle de satisfaction s'applique plus généralement à toute formule et le cas d'une formule fermée n'est qu'un cas limite (10).

On peut imaginer un langage quantificationnel L composé des prédicats primitifs "F", "G" et "H". Une définition récursive de la vérité pour ce langage comportera tout d'abord des axiomes qui ne sont que les règles sémantiques pour les expressions de base (11).

(10) Tarski, A. [1956], p. 193.

(11) Nous reprenons ici la définition de Platts. Voir Platts, M. [1979], p. 21.

On a donc

- (i) Un objet α satisfait 'F' ssi α est F
- (ii) Un objet α satisfait 'G' ssi α est G
- (iii) Un objet α satisfait 'H' ssi α est H

Sur la base de ces axiomes, on pourra ensuite spécifier les conditions de satisfaction des formules atomiques du langage:

- (1) Une séquence S satisfait un prédicat ϕ concaténé à la Kième variable (x_κ) ssi le Kième terme de la séquence (σ_κ) satisfait ϕ .
- (2) Une séquence satisfait la formule " $\phi x_\kappa \ \& \ \psi x_\kappa$ " ssi elle satisfait ϕ et satisfait ψ .
- (3) Une séquence satisfait la quantification existentielle d'une formule A eu égard à x_κ ssi au moins une séquence S' différant au plus de S par le Kième terme satisfait A.
- (4) Une séquence satisfait la quantification universelle d'une formule A eu égard à x_κ ssi A est satisfait par toutes les séquences S' qui diffèrent au plus de S par leur Kième terme.
- (5) Un énoncé est vrai ssi il est satisfait par toutes les séquences.

Voilà pour l'essentiel comment se livrent les règles sémantiques pour les formules simples de L. A cela, il faudra ajouter les règles qui interprètent les formules complexes contenant les autres connecteurs logiques primitifs, ainsi que des définitions nous permettant d'éliminer les connecteurs non-primitifs à partir des connecteurs primitifs.

On pourra donc maîtriser les conditions de satisfaction d'une formule donnée pour autant qu'on maîtrise les axiomes pour les expressions de base, les règles sémantiques (1) – (5), ainsi que les règles et définitions qui permettent le calcul des conditions de satisfaction des formules complexes à partir des conditions de satisfaction pour les formules simples.

La sémantique tarskienne et les langues naturelles

On remarquera que dans le cas simple illustré ci-haut, on ne trouve aucun terme singulier et on ne fait aucunement appel à une quelconque relation de dénotation. Ce n'est qu'en un sens métaphorique qu'on pourrait dire des fonctions sentencielles qu'elles "dénotent" telle ou telle chose.

Il faut reconnaître cependant que le terme "satisfaction", tel qu'il apparaît dans les axiomes de base, ne qualifie pas une relation entre une séquence d'objets et une fonction sentencielle et qu'il peut en ce sens paraître inusité. La notion de satisfaction est censée être la vérité relativement à une assignation de valeurs aux variables et devrait opérer entre formules et séquences d'objets. C'est ce qui se passe dans les conditions (1) – (5), mais non dans les axiomes de base.

Pour cette raison, on pourrait objecter que l'emploi du terme "satisfaction" est aussi métaphorique que l'emploi du terme "dénotation". On pourrait même prétendre que la notion de dénotation peut nous aider à fournir une explication de la notion de satisfaction, telle qu'elle apparaît dans les axiomes de base.

Il faudrait alors utiliser la notion de satisfaction pour interpréter les formules ouvertes et les fonctions sentencielles, mais ces interprétations dépendent elles-mêmes des axiomes de départ où les prédicats primitifs sont interprétés isolément. Le fait qu'un objet satisfasse un prédicat devrait s'expliquer par une relation de dénotation à autre chose. On parlera de la dénotation d'une classe, d'une qualité ou d'une relation si on adopte un point de vue réaliste, ou alternativement, d'une liste d'individus dans une relation de dénotation multiple, à supposer qu'on soit nominaliste.

Le problème est qu'on ne voit pas en quoi cette élucidation constitue un réel progrès. A la question cruciale: qu'est-ce qui explique (ou élucide) le fait qu'un objet satisfasse le prédicat 'F'? Le réaliste pourra vouloir répondre que 'F' dénote une classe qui a comme élément l'objet en question, alors que le nominaliste pourrait dire que "F" est dans une relation de dénotation multiple avec une liste d'objets incluant l'objet en question. Ces "explications" font intervenir le langage au lieu de fonder la relation de satisfaction à un niveau extra-linguistique. On explique une relation sémantique

fondamentale à l'aide d'une autre relation sémantique et on a l'impression que cela ne fait que transposer le problème de l'explication de la première à la deuxième.

En plus, qu'est-ce qui fait que le prédicat 'F' "nomme" une classe ou une liste d'objets? Cela ne peut être le fait d'une simple stipulation. On peut stipuler qu'un terme singulier "a" dénote tel objet, mais la relation entre a et "F" ne peut être le résultat d'une stipulation, car alors la vérité de "F(a)" serait elle aussi seulement fonction de stipulations. Il apparaît ainsi ennuyeux d'utiliser un même terme, celui de "dénotation", pour qualifier autant la relation sémantique entre un prédicat et un objet que celle qui prévaut entre un terme singulier et sa dénotation. Seuls les termes singuliers peuvent dénoter des objets en vertu d'une stipulation. Si on choisit de réserver la relation de dénotation pour caractériser les relations sémantiques établies seulement en vertu d'une stipulation, on sera alors tenté de considérer le recours à une relation de dénotation dans la caractérisation de la fonction sémantique des prédicats comme une hypothèse ayant au mieux un intérêt strictement métaphorique.

On peut donc conclure que le recours à une quelconque relation de dénotation exercée par les fonctions sentencielles échoue à expliquer la relation de satisfaction, et ce, pour trois raisons. Premièrement, le problème de l'explication de la satisfaction est simplement transposé au niveau d'une nouvelle relation sémantique

qu'il reste à élucider. Deuxièmement, l'introduction d'une telle relation de dénotation ne peut à juste titre compter comme une explication dans la mesure où cette explication devrait résider dans des faits extra-linguistiques et non être fonction de notre langage. Troisièmement, la suggestion a le défaut de caractériser de la même manière deux relations sémantiques très différentes: la relation de dénotation se caractérise par le fait qu'elle est essentiellement le résultat d'une stipulation, ce qui ne peut être le cas pour la relation entre les fonctions sentencielles et les objets qui les satisfont.

On a aussi fait valoir que la notion de satisfaction nous permettait de comprendre en quel sens les prédicats n'ont de signification que dans le contexte d'une proposition. En fait, nous pouvons, grâce à la notion, harmoniser ce principe de contextualité (hérité de Frege) avec le principe de compositionnalité qui stipule que la signification d'une expression complexe est fonction de la signification de ses constituants.

La notion de satisfaction nous donne le moyen de calculer les conditions de satisfaction des énoncés à partir des conditions de satisfaction des constituants. Ceux-ci sont en général des formules ouvertes ou des fonctions sentencielles et ils ne peuvent être interprétés que relativement à une assignation de valeurs aux variables, d'où leur caractère de symboles incomplets. Les deux principes s'appliquent de façon harmonieuse et cohérente. On ne peut en dire

autant lorsqu'on prétend que les fonctions sentencielles dénotent telle ou telle entité. La fonction de dénotation ne peut, par définition, être exercée que par un symbole complet, et on voit mal comment on peut rendre compatible le principe de contextualité avec une telle admission de termes singuliers. Prétendre simultanément que les fonctions sentencielles dénotent telle ou telle chose, mais qu'elles ne signifient que dans un contexte propositionnel, est au mieux obscur pour ne pas dire fallacieux.

Les énoncés des langues naturelles qui se laissent régimentés en des formules du premier ordre devraient recevoir une interprétation sémantique qui prend la forme d'une théorie tarskienne de la vérité. Le fait d'utiliser une théorie tarskienne pour une sémantique des langues naturelles pose certainement des problèmes (entrevus par Tarski lui-même) et implique des changements d'orientation qu'il ne faut pas passer sous silence. Nous allons, pour les besoins de la cause, supposer que ces problèmes sont, ou peuvent être, résolus et que l'orientation nouvelle accordée à la théorie de Tarski peut être acceptée.

La théorie tarskienne suppose en effet que le prédicat de vérité est un prédicat méta-linguistique. Tarski a prétendu qu'une théorie de la vérité conforme à la convention-T qui respecte les lois logiques élémentaires induirait des paradoxes lorsqu'appliquée à un langage-objet contenant son propre prédicat de vérité. Puisque les langues naturelles contiennent un tel prédicat, on ne devrait pas

être en mesure de produire une théorie tarskienne de la vérité pour ces langages sans générer des paradoxes (12).

Nous allons prendre pour acquis que ces difficultés ne surgissent pas. On a montré plus haut brièvement que les différents paradoxes, y compris ceux de Tarski, peuvent être bloqués grâce à une théorie des types ramifiés contenant des quantificateurs substitutionnels.

Le changement d'orientation qu'on fait effectuer à la théorie de Tarski est par ailleurs analogue à celui que Davidson a suggéré. Il faut remarquer que chez Tarski, l'ensemble des phrases-T pour un langage donné fournit une définition de la vérité pour ce langage. Or, une utilisation davidsonienne de la théorie de Tarski conduit plutôt à faire de la vérité une notion primitive (13). Nous allons accepter ce choix.

Une théorie sémantique des langues naturelles devrait supposer aussi un langage contenant une liste finie de prédicats primitifs. C'est là une contrainte qu'on voudrait bien voir respectée du point de vue d'une sémantique des langues naturelles. Du point de vue d'une théorie de la compréhension, on prétendra que l'apprentissage du langage présuppose de façon inéluctable un stock fini d'expressions de base. Le problème

(12) Voir en particulier Tarski, A. [1969], p. 67.

(13) Kripke, S. [1976], p. 337.

est de savoir quels prédicats peuvent jouer le rôle de prédicats primitifs dans une langue naturelle. Nous allons supposer que la solution à ce problème est indépendante des questions que nous soulevons ici.

Enfin, et cette dernière remarque est très importante pour notre propos, Tarski ne conçoit pas sa théorie comme livrant la signification des expressions du langage-objet. Bien au contraire, les énoncés à droite de l'équivalence dans les phrases-T tiennent lieu des "bonnes traductions" que la théorie présuppose. Le choix de ces bonnes traductions dépend de notre théorie de la signification. Il y aurait donc mauvaise grâce et quelque chose d'illusoire à faire jouer à la théorie tarskienne le rôle d'une théorie de la signification (14).

On peut admettre ce point sans pour autant renoncer à faire de la théorie tarskienne une théorie sémantique des langues naturelles. Sans être une théorie complète de la signification (englobant la syntaxe, la sémantique et la pragmatique), une théorie de la vérité pour un langage donné réalise néanmoins l'étape "sémantique" puisqu'elle livre les conditions de vérité des énoncés et capture ainsi la composante sémantique de la signification des énoncés.

(14) Platts, M. [1979], p. 56 et suivantes. Evans, G., McDowell, J., [1976], pp. XIII-XIV.

Sémantique et Ontologie

Avant de montrer comment une sémantique des conditions de vérité devrait être complétée pour qu'on obtienne une théorie globale de la signification, il est intéressant de noter qu'avec une approche tarskienne, certains enjeux traditionnels disparaissent de la sémantique. En effet, certains débats à caractère ontologique vont se trouver évacués de la sphère proprement sémantique pour être relégués à d'autres niveaux (15).

Par exemple, il n'est pas certain que le holisme et l'atomisme constituent toujours un enjeu à l'intérieur de la sémantique. L'atomisme logique, comme théorie sémantique, est désormais écarté, étant donné l'adoption d'une syntaxe logique russellienne qui n'incorpore pas de noms logiques. De la même manière, le holisme sémantique de Quine devra être rejeté. Ces théories avaient l'intérêt d'apporter des explications partielles à des phénomènes comme la compositionnalité des sens ou la créativité du langage, mais ces

(15) On se rappellera la remarque de Russell à l'effet que la résolution des questions ontologiques ne peut être obtenue de la logique ou d'un langage idéal. C'est notamment le cas, selon Russell, de l'enjeu entre le monisme et le pluralisme et l'admission ou le rejet des faits relationnels ultimes. Voir Russell, B. [1924], pp. 338-9. Notre suggestion est maintenant que ces questions sont aussi extérieures à la sémantique. Sur ce point, voir Gottlieb, D. [1980], p. 52.

phénomènes trouvent une explication rigoureuse à l'intérieur d'une théorie tarskienne de la vérité (16).

L'introduction d'entités telles que des "faits" ne semble plus receler une vertu explicative en sémantique. Le correspondantisme traditionnel qui admet des faits demeure sans doute une alternative possible en ce qui concerne le problème du fondement de la vérité, mais son intérêt est désormais extérieur à la sémantique (17).

On rejette aussi une thèse comme celle de Quine qui suppose qu'une formule comme " $(\exists x) (\phi x)$ " ne peut être interprétée que relativement à une théorie, ce qui nous conduit à amender une seconde fois son critère d'engagement ontologique qui stipule que l'engagement est toujours relatif à une théorie. On a déjà signalé que ce critère ne pouvait s'appliquer que si les variables sont liées par un quantificateur dénotationnel. Cet amendement s'est avéré nécessaire pour tenir compte des quantificateurs substitutionnels qui sont ontologiquement neutres. Il nous faut maintenant critiquer le point de vue de Quine selon lequel l'engagement ontologique est toujours relatif à une théorie. La question reste ouverte de savoir si on doit accepter le holisme épistémologique, mais il n'y a pas de raisons pour accepter

(16) Evans, G., McDowell, J., [1976], p. XIII.

(17) Davidson a adapté la théorie tarskienne à l'intérieur du cadre général d'une théorie correspondantiste, mais il souligne aussi l'inutilité d'adhérer à un correspondantisme des faits en sémantique. Davidson, D. [1969], p. 49.

l'idée que les conditions de vérité d'un énoncé doivent inclure une procédure de vérification. Cela implique que le contenu sémantique d'un énoncé peut être appréhendé isolément et, en particulier, qu'on peut statuer sur l'engagement ontologique qu'il véhicule indépendamment de la théorie à laquelle il appartient (18).

La pertinence du débat entre atomistes et holistes devrait donc être reconnue seulement au niveau d'une théorie fondationnelle de la vérité. Pour les uns, la vérité d'un énoncé quantifié sera fonction de certains faits atomiques, alors que pour les autres, la vérité de l'énoncé sera fonction de l'applicabilité de la théorie entière. Ce débat a toute son importance, mais il est désormais extérieur à la sémantique.

L'interprétation tarskienne manifeste sa neutralité d'une autre façon, cette fois-ci en ce qui concerne le débat entre réalistes et nominalistes.

Si on accepte le cadre d'interprétation proposé, on peut se contenter d'interpréter les prédicats primitifs du langage à partir d'axiomes dont la forme est:

(18) Davidson incorpore certainement une position holiste à sa théorie de la signification, mais il s'agit surtout d'un holisme épistémologique affectant la construction d'une théorie empiriquement adéquate de la signification et ne concerne en rien le statut sémantique des énoncés. Davidson, D. [1974], p. 154; [1977a], p. 203; [1977b], p. 221. Sur le holisme sémantique de Quine, voir Quine, W.V.O. (1953), pp. 41-42.

Un objet a satisfait " ϕ " ssi $\phi(a)$

La théorie tarskienne de la vérité repose sur la notion de satisfaction et le débat entre nominalistes et réalistes se trouve désormais transposé au niveau d'une explication de la relation de satisfaction entre une fonction sentencielle et un objet donné. Il en est ainsi parce que les fonctions sentencielles sont des symboles incomplets et, en ce sens, ne dénotent rien. Leur seule fonction sémantique est d'être vraies ou fausses de tel ou tel objet. Le débat ne peut donc porter sur ce qui est "dénoté" par les fonctions sentencielles, ce qui prend pratiquement la forme d'une question sémantique, mais concerne plutôt l'élucidation philosophique de la relation de satisfaction.

Les axiomes de base pour les prédicats primitifs pourront donner lieu à des explications réalistes ou nominalistes de la relation de satisfaction. Cette dernière notion est sémantiquement primitive, mais elle doit faire l'objet d'une élucidation philosophique. Par exemple, on peut choisir de poursuivre l'analyse de la relation de satisfaction pour exprimer un point de vue réaliste sur les classes:

a satisfait " F " $\equiv a$ est $F \equiv a \in f$

Il serait toutefois fallacieux de prétendre que " F " dénote une classe ou qu'il signifie cette classe. Sa contribution sémantique est d'être vrai ou faux des objets auxquels on l'applique et rien de plus. L'introduction des classes ou d'autres universaux n'est là que

pour élucider la relation de satisfaction qui se suffit à elle-même sémantiquement (19). On voit donc en quel sens la théorie russellienne peut réaliser une relative neutralité ontologique quant aux classes. Les expressions de classes sont éliminées au profit de formules d'ordre supérieur où n'apparaissent que des symboles incomplets. Mais parmi ces symboles, on trouvera des fonctions sentencielles en occurrences "purement référentielles" et on pourra juger que la condition de satisfaction pour les fonctions sentencielles primitives est que l'objet doit appartenir à telle ou telle classe. Si la notion de satisfaction reste primitive du point de vue sémantique, on reconnaîtra alors que l'introduction de classes n'est aucunement prescrite par l'interprétation sémantique (20).

(19) On doit porter au crédit de Hochberg d'avoir montrer que le réalisme des universaux prend la forme d'une explicitation de la notion de satisfaction. Hochberg, H. [1979a], [1979b]. Il a sans doute raison de prétendre que le problème des universaux et des faits ne peut être dissous simplement parce que les phrases-T qui livrent les conditions de vérité des énoncés ne font intervenir aucune référence à ces entités. Malheureusement, Hochberg n'est pas toujours cohérent sur cette question puisqu'il formule lui-même sa position réaliste à l'intérieur d'une sémantique. Hochberg, H. [1978], pp. 263 et suivantes; pp. 285-308. On peut donc retourner contre Hochberg les arguments qu'il sert à l'endroit de philosophes nominalistes comme Goodman, Sellars, Quine et Davidson. Une sémantique des conditions de vérité n'offre aucunement l'occasion de dissoudre le problème des universaux, mais elle n'impose pas plus l'idée que leur introduction s'avère nécessaire en sémantique.

(20) C'est ce point que des auteurs nominalistes comme Goodman et Sellars ont avec raison défendu en sémantique. Voir Sellars, W. [1963], [1979] Goodman, N. [1979].

L'adoption d'une interprétation tarskienne des formules du premier ordre ne nous oblige pas à trancher en faveur d'une théorie réaliste ou anti-réaliste de la vérité. La théorie tarskienne ne fait qu'imposer des conditions d'adéquation formelle et matérielle pour n'importe quelle théorie de la vérité, et ne préjuge pas de la valeur d'une théorie particulière.

Il pourrait sembler au départ que la position que nous adoptons révèle implicitement une tendance à favoriser le réalisme plutôt que l'anti-réalisme. Cela se révèle dans l'argumentation évoquée plus haut et qui concerne le débat entre atomistes et holistes. J'ai voulu m'écarter d'un atomisme sémantique, mais j'ai aussi par la même occasion cherché à bloquer le holisme sémantique en suggérant que le contenu sémantique d'un énoncé ne devait pas être conçu comme incorporant une procédure de vérification. On ne manquera pas de signaler que de cette manière la vérité des énoncés paraît indépendante de toute procédure de vérification.

C'est ici que la doctrine de l'incomplétude référentielle peut à nouveau nous venir en aide. Même si une formule a une signification propre indépendamment du fait qu'elle puisse être vérifiée ou non, il n'en demeure pas moins qu'elle fonctionne elle-même comme un symbole incomplet. Sa signification reste incomplète aussi longtemps que l'énoncé n'a pas fait l'objet d'une projection sur la réalité. L'énoncé doit faire l'objet d'un jugement pour représenter quoi que ce

soit dans la réalité. Le jugement est une condition nécessaire pour que l'énoncé représente un état de choses donné, et il est possible de prétendre que cette condition n'est pas suffisante et qu'il faut une procédure de vérification pour que l'énoncé acquière une valeur de vérité. Inversement, on pourrait prétendre que le jugement se fonde sur l'existence d'un état de choses indépendant qui rend l'énoncé vrai ou faux. Le réalisme et l'anti-réalisme refont surface comme différentes justifications pour juger qu'un énoncé est vrai ou faux (21).

Il est donc possible de reconnaître que les énoncés ne tirent pas leur caractère signifiant du fait d'inclure une procédure de vérification sans nuire à une position anti-réaliste. Russell croit qu'un énoncé ne peut représenter un état de choses que s'il fait l'objet d'un acte de juger, et ce jugement, s'il se fonde sur l'existence d'une procédure de vérification, est en parfait accord avec l'anti-réalisme. Toutefois, la syntaxe logique russellienne suppose seulement que les formules générales ont à être complétées par le jugement et il ne discute pas de ce qui pourrait justifier le jugement. Il reste en ce sens neutre quant au débat entre les correspondantistes et anti-réalistes en théorie de la vérité.

(21) La thèse russellienne que les "propositions" sont des symboles incomplets et doivent être complétées par le jugement est ce qui nous permet de concevoir la théorie tarskienne comme neutre par rapport au débat entre correspondantistes et anti-réalistes. Davidson a, comme on l'a déjà mentionné, utilisé Tarski à l'intérieur d'un cadre correspondantiste, mais la théorie tarskienne en tant que telle reste neutre par rapport aux théories rivales de la vérité.

Le système de Principia Mathematica n'implique aucun engagement essentiel à la bivalence. Si on impose au jugement comme tel la condition qu'il doit exister une procédure de vérification, il s'ensuit que les énoncés indécidables ne pourront faire l'objet d'une assertion ou d'un jugement. Ces énoncés resteront ni vrais ni faux, et seront dépourvus d'une signification, au sens où seuls des symboles saturés peuvent signifier quelque chose. Cette perspective reste ouverte si on s'en tient rigoureusement à la syntaxe logique russellienne plutôt que de se rapporter au choix particulier que fait Russell. Ce dernier est sans doute un partisan du principe de bivalence, mais cette position n'est nullement prescrite par Principia Mathematica. Bien au contraire, le langage de Principia Mathematica laisse la porte ouverte aux diverses positions philosophiques sur la vérité.

Une théorie tarskienne de la vérité ne peut prétendre être une théorie complète de la signification, mais elle rend peut-être adéquatement compte de la composante sémantique des énoncés. Les différents débats ontologiques qui viennent souvent se mêler aux enjeux sémantiques paraissent alors extérieurs à la sémantique. Le débat entre le nominalisme et le réalisme affecte désormais l'élucidation philosophique de la notion sémantique primitive de satisfaction. Le débat entre l'atomisme et le holisme se présente comme un enjeu qui concerne le fondement philosophique de la vérité. Enfin, les débats entre réalistes et anti-réalistes se trouvent désormais cantonnés au niveau d'une théorie fondationnelle du jugement.

J'ai dit que la théorie tarskienne nous permettait de voir comment certains débats traditionnels perdaient désormais leur intérêt pour la sémantique. En fait, il en est ainsi seulement parce que je présuppose qu'une telle théorie, appliquée aux langues naturelles, est médiatisée par une traduction dans la notation canonique d'un langage quantificationnel. Je présuppose en effet que les langues naturelles peuvent être régimentées dans une syntaxe logique russellienne et c'est cela qui, lorsque couplé à une sémantique tarskienne, nous permet d'arriver à des résultats qui vont à l'encontre de certaines approches traditionnelles.

Le langage quantificationnel que j'ai introduit n'incorpore aucun nom logique ou terme singulier et c'est pour cette raison que l'atomisme logique est rejeté. L'interprétation tarskienne de ce langage quantificationnel suppose une méthode d'assignation de conditions de vérité ne reposant que sur les axiomes de départ qui prennent la forme de règles sémantiques pour les termes primitifs. L'interprétation est "radicale" et n'est pas relativisée à une théorie. C'est pour cette raison qu'elle suppose un rejet du holisme sémantique de Quine.

Puisque le langage utilisé ne contient que des symboles incomplets, l'interprétation en termes de "satisfaction" d'une formule par des objets ou séquences d'objets est de rigueur. Il devient dès lors inacceptable de formuler une position réaliste en supposant que

les prédicats nomment des propriétés. De la même manière, il devient aussi inacceptable de formuler une position nominaliste en supposant que les prédicats "dénotent" de façon multiple les objets auxquels ils s'appliquent. Le débat doit désormais prendre la forme d'une élucidation philosophique de la relation de satisfaction.

C'est uniquement parce que, comme Russell, nous choisissons de traiter les énoncés comme des symboles incomplets qu'une théorie tarskienne acquiert une neutralité concernant le débat entre réalistes et anti-réalistes. Ceux qui croient utile de remplacer la notion de condition de vérité par celle de critère d'assertabilité le font en pensant que, sans un tel remplacement, nous sommes engagés au correspondantisme. La position russellienne nous permet de ramener la contribution sémantique des énoncés à leurs conditions de vérité, sans statuer sur les conditions qui doivent être satisfaites pour "asserter" un énoncé.

Comme on vient de le voir notre présupposé est que la théorie tarskienne ne doit pas s'appliquer directement aux énoncés des langues naturelles, mais qu'elle a plutôt comme objet les formules d'un langage quantificationnel. C'est seulement à cette condition que nous pouvons prétendre exclure plusieurs discussions traditionnelles à caractère ontologique de la sémantique proprement dite.

La sémantique tarskienne et la théorie de la signification

J'ai fait allusion au fait que l'utilisation d'une théorie tarskienne de la vérité pour la sémantique des langues naturelles ne pouvait par elle-même constituer une solution au problème de la "signification". Il est en effet déconcertant de supposer que la signification d'un énoncé comme "la neige est blanche" peut être livrée par une phrase-T comme

"La neige est blanche" est vrai ssi La neige est blanche .

La suggestion serait encore plus troublante s'il était prétendu que la signification d'un prédicat comme "blanc" était rendue par la règle sémantique

a satisfait "blanc" ssi a est blanc

Une foule de phénomènes linguistiques semblent nous obliger à renoncer à réduire la contribution sémantique des prédicats à leurs extensions. En plus d'avoir une extension, les prédicats ont aussi une intension et l'acceptation de ce fait semble s'imposer d'elle-même pour toute sémantique qui aspire à une quelconque adéquation matérielle aux langues naturelles.

Dans un langage idéal comme celui que nous proposons, tous les énoncés des langues naturelles se trouvent régimentés en des clauses générales, des formules quantifiées. Ces dernières sont ensuite interprétées à partir de la relation de satisfaction d'une fonction

sentencielle par une séquence d'objets. Il convient donc de s'attarder surtout sur le cas des prédicats, qui sont justement représentés dans notre langue idéale par des fonctions sentencielles.

Si la contribution sémantique des prédicats se réduisait à leur fonction d'être vrai ou faux des objets auxquels ils s'appliquent, il faudrait traiter les prédicats co-extensifs comme sémantiquement équivalents. Par exemple, la fonction "x a un coeur" doit être jugée sémantiquement équivalente à la fonction "x a des reins" puisque ces deux fonctions sont satisfaites par les mêmes objets. La même chose doit être dite des prédicats "x est un carré rond" et "x est un cheval ailé" étant donné qu'ils ne sont tous les deux satisfaits par aucun objet.

S'il est supposé, en outre, que les "propositions" sont les objets auxquels s'appliquent les prédicats de nécessité et de croyance, l'énoncé

le tel et tel a un coeur

et

le tel et tel a des reins

devraient être sémantiquement équivalents, et il en va de même pour

Jean croit que Pierre a un coeur

et

Jean croit que Pierre a des reins

Enfin, pour ne mentionner qu'un autre exemple, il se peut bien que relativement à un contexte d'énonciation les énoncés

MS viendra au temps t

Je viendrai au temps t

Tu viendras au temps t

expriment les mêmes conditions de vérité. Si on réduit la contribution sémantique d'un énoncé à ses conditions de vérité, les énoncés devraient alors être jugés sémantiquement équivalents.

Ce sont là les arguments les plus souvent invoqués pour justifier la thèse que la contribution sémantique d'une expression ne peut être réduite à sa contribution aux conditions de vérité, mais il y en a d'autres. On voit mal en effet comment rendre compte de la compétence sémantique des locuteurs à utiliser un prédicat comme "blanc" si la signification du terme se réduit à son extension. Il semble inéluctable de conclure que l'agent devrait alors connaître cette extension pour être sémantiquement compétent. Il est facile aussi d'imaginer une situation où un locuteur applique correctement le prédicat "x a un coeur" et où il nous faut résister à la tentation de le déclarer sémantiquement compétent. Le locuteur peut dans ce cas confondre la signification du prédicat avec un autre, par exemple, "x a des reins".

Quelle que soit la conclusion ultime qu'il faille tirer, le fait est que la plupart de ces arguments n'ébranlent pas vraiment la

thèse que la contribution sémantique des prédicats se réduit à leur extension. Ces arguments mobilisent certes le sens commun, mais c'est là leur seul mérite.

Il faut dire tout d'abord qu'on ne voit pas pourquoi on opposerait une aussi grande résistance à l'idée que les prédicats co-extensifs sont sémantiquement équivalents alors qu'avec la nouvelle théorie de la référence il y a maintenant une quasi-unanimité concernant le cas des noms propres. Si ceux-ci ont comme seule contribution sémantique de "dénoter" leur référent, les prédicats devraient n'avoir pour unique rôle d'être satisfaits ou non-satisfaits par des objets.

Le fait que des prédicats co-extensifs nous semblent intuitivement apporter une contribution sémantique différente à un énoncé provient de ce qu'ils s'analysent en des prédicats plus simples. Il faut en général tenir compte de la composition des expressions et c'est cela qui explique la différence. Par exemple, "être un carré rond" s'analyse en "être un carré" et "être rond". En somme les prédicats complexes ayant une même extension peuvent être reconnus différents en vertu de leur composition, mais cela veut juste dire que les prédicats primitifs qu'ils contiennent, et en vertu desquels on les analyse, ont une extension différente. Il en va de même pour "x a un coeur" et "x a des reins" dont la différence s'explique par le fait que "x est un coeur" et "x est un rein" ont une extension différente et sont les prédicats primitifs à partir desquels on analyse les premiers.

La raison généralement invoquée pour attribuer une intension aux prédicats est qu'une expression a une extension différente d'un monde possible à l'autre. Les termes "homme" et "bipède sans plumes" sont sans doute extensionnellement équivalents dans le monde actuel, mais ils possèdent une extension différente dans les mondes possibles. L'intension qui leur est assignée est précisément une fonction qui détermine, relativement à un monde, une extension spécifique, et le fait que les expressions varient en extension d'un monde possible à l'autre vient justement de leur intension. Pour un extensionnaliste, les variations de l'extension ne sont que des variations sémantiques ou, plus radicalement, des changements de signification. L'idée qu'une expression change de signification d'un monde possible à l'autre ne peut étonner que si on voit dans la signification autre chose que l'extension. Une fois que la notion de signification a été assimilée à celle d'extension, c'est l'idée contraire qui apparaît étonnante, c'est-à-dire que les prédicats signifient la même chose dans tous les mondes possibles. L'assignation d'intensions aux prédicats participe d'une conception générale qui admet l'identité à travers les mondes possibles. Les prédicats autant que les objets qui les satisfont, conserveraient leur identité à travers les mondes possibles. Ceux qui manifestent un scepticisme à l'égard de l'identité à travers les mondes possibles devraient adopter la même attitude au sujet des prédicats.

Les différences sémantiques entre énoncés qui expriment pourtant les mêmes conditions de vérité s'expliquent souvent par le

sens linguistique. Il y a certainement des différences importantes entre les noms propres, les indexicaux et les démonstratifs, même si ces expressions peuvent déterminer un même objet dans certains contextes, mais ces différences n'affectent pas leur contenu. Elles s'expliquent plutôt par des différences au niveau du caractère, ou si l'on veut, du sens linguistique. Deux énoncés peuvent être différents et déterminer les mêmes conditions de vérité, mais cela s'explique uniquement par les différentes significations lexicales qui leur sont attachées. Loin d'infirmar l'hypothèse que le contenu d'une expression se réduit à son extension, cette explication la confirme.

Les objections provenant des contextes modaux ou épistémiques peuvent être levées en renonçant à l'hypothèse que les prédicats de nécessité ou de croyance s'appliquent au contenu sémantique des énoncés ou à des "propositions". Le prédicat de nécessité peut naturellement être assimilé à un prédicat d'énoncés, n'indiquant rien d'autre que l'analyticité. En ce qui concerne les prédicats de croyance et les autres attitudes "propositionnelles", la question est certes plus délicate parce que ces verbes sont ambigus et peuvent être utilisés autant dans un sens intentionnel que matériel. Or, les arguments qu'on utilise pour justifier une différence intensionnelle présuppose toujours implicitement une utilisation intentionnelle des verbes psychologiques, et la thèse que les objets d'attitudes sont des intensions est de plus en plus questionnée.

Les différences sémantiques apparentes peuvent aussi s'expliquer très souvent par le fait que des descriptions identifiantes différentes viennent fixer la référence des termes. Ainsi, des descriptions différentes peuvent accompagner les termes "eau" et " H_2O " qui sont exemplifiés par le même échantillonnage de substances. On sait très bien qu'une différence au niveau des descriptions identifiantes s'accorde parfaitement avec le fait que les expressions ont la même contribution sémantique aux conditions de vérité d'un énoncé et que celles-ci peuvent être substituées l'une à l'autre salva veritate.

Les prédicats et la compétence sémantique

Il resterait quand même à expliquer comment la compétence sémantique des locuteurs peut être caractérisée si la contribution sémantique des prédicats se réduit à leur extension.

Pour répondre à cette question, on peut avantageusement tirer parti de la caractérisation de la compétence à utiliser les noms propres. On s'entend généralement pour réduire la contribution sémantique des noms à leur dénotation, mais il est contre-intuitif de prétendre que le locuteur compétent doit connaître les dénotations; la compétence sémantique s'accorde avec la possibilité qu'un locuteur ignore que deux noms ont la même dénotation.

Sans prétendre fournir une "théorie" de la compétence sémantique pour les noms propres, il est utile d'emprunter à Kripke le portrait qu'il brosse des usages référentiels singuliers. Supposons qu'un locuteur connaisse les différentes catégories grammaticales du langage qu'il utilise et supposons qu'il connaisse les différents types d'entités correspondant à ces différentes catégories. Supposons en outre qu'il sache que le terme "Socrate" appartient à la catégorie des noms propres et qu'il renvoie à une entité de type "individu". A cela, on doit ajouter le fait qu'il sait que la relation entre le nom "Socrate" et l'individu en est une de dénotation. Ensuite, on fait l'hypothèse qu'il existe une chaîne d'utilisation du mot "Socrate" qui va d'un locuteur à l'autre et qui remonte à un acte de baptême, et on suppose qu'il y a bel et bien un individu qui est porteur du nom "Socrate" dans le contexte.

Imaginons maintenant que le locuteur croit qu'il existe une telle chaîne d'utilisation du nom et qu'il y a bel et bien un porteur du nom dans le contexte. Il pourrait alors très bien invoquer cette chaîne d'utilisation en employant le nom "Socrate" et il pourrait même utiliser l'expression avec l'intention primaire de s'en remettre à une telle chaîne. Si, enfin, il a l'intention de se référer à Socrate en recourant à la chaîne d'utilisations précédentes et si l'allocutaire reconnaît cela, ne pourrions-nous pas dire que le locuteur a utilisé le nom de façon compétente et même qu'il a réussi une référence intentionnelle singulière à l'individu Socrate par son emploi de "Socrate"?

Et pourtant, nulle part avons-nous eu recours à la connaissance que le locuteur a de Socrate et il est même juste de dire que le locuteur ne sait même pas quel individu est le porteur du nom "Socrate".

Un ensemble de conditions analogues peuvent être introduites pour caractériser la compétence sémantique à utiliser des prédicats. Le locuteur qui apprend à utiliser le terme "rouge" peut être confronté à différents objets dont la couleur est rouge et le terme lui est appris en quelque sorte par "ostension". En observant les similarités entre les objets, il se rend progressivement compte que le terme ne peut s'appliquer aux choses en vertu de leur taille, de leur forme de leur texture ou de leur poids, mais plutôt en vertu de leur couleur. Il sait en outre que le terme appartient à la catégorie des prédicats et qu'il s'applique à des objets en vertu des traits caractéristiques qu'ils possèdent. Il sait aussi que la relation entre un prédicat et un objet en est une de satisfaction. Il apprend donc à associer le terme "rouge" à certaines expériences visuelles qu'il a et il se sert de celles-ci pour fixer la référence du terme.

La particularité des prédicats se révèle peut-être en ce que, d'une façon générale, une utilisation compétente doit aller de pair avec la présence d'un nombre suffisant de descriptions associées qui, de fait, fixent correctement la référence du terme. C'est là une condition qui n'était pas présente pour les noms propres. Par la même occasion, les chaînes d'utilisation précédentes sont en général un

recours insatisfaisant. En tant que prédicats, le terme "rouge" sert à exprimer la croyance qu'ont les locuteurs concernant la couleur des objets et les croyances peuvent s'avérer fausses, comme chacun sait. Si le locuteur sait que l'expression qu'il utilise sert à exprimer de telles croyances, il devra donc éviter le recours aux utilisations précédentes. S'il le fait, il manifeste au fond son incompetence à utiliser le terme.

Dans l'hypothèse où le locuteur fait reposer son usage du terme "rouge" sur un ensemble d'expériences visuelles associées avec l'intention primaire de s'en remettre à de telles expériences pour prédiquer le terme à un objet, il peut alors manifester une compétence à utiliser l'expression. Le locuteur peut alors être jugé compétent même si les descriptions ou expériences visuelles n'ont servi qu'à fixer la référence de "rouge". Il peut ignorer l'extension du terme et même se tromper en appliquant le prédicat à un objet qui n'est pas rouge. La condition essentielle est seulement qu'il soit en mesure de reconnaître un objet rouge lorsqu'il en voit un.

Les conditions d'utilisation compétente peuvent varier d'une catégorie de prédicats à l'autre et, de toute façon, je n'ai fait que brosser un portrait possible de la compétence sémantique. Celle-ci ne suppose pas que le locuteur maîtrise l'extension du terme même si c'est là la seule contribution sémantique de l'expression.

J'ai voulu apporter certains arguments qui visent à montrer la plausibilité de la thèse affirmant que le rôle sémantique des prédicats se réduit à celui d'être vrai ou faux des objets auxquels on l'applique. Il ne faudrait pas voir dans ces arguments la défense d'un axiome d'extensionnalité stipulant que deux prédicats coextensifs sont synonymes ou identiques. La notion de synonymie est très floue et est susceptible d'avoir une très large "extension". La stipulation que deux expressions sont "synonymes" relève au fond d'une décision pragmatique extérieure et est étrangère à la sémantique.

Voilà pourquoi une théorie tarskienne de la vérité pour une langue naturelle donnée ne peut prétendre accéder au statut d'une théorie de la "signification". Pour qu'une théorie de la signification soit complète, il faudrait lui adjoindre une pragmatique. Celle-ci devrait comprendre une caractérisation des usages référentiels pour toutes les catégories d'expressions, une théorie de la force, de la métaphore et de l'ironie, et plusieurs autres choses encore.

Jusqu'ici, j'ai ignoré la dimension pragmatique dans ma discussion de la théorie de Russell. C'est à ce réseau de difficultés que je voudrais m'attaquer dans les prochains chapitres. Je tenterai seulement de produire des définitions pour les usages référentiels des descriptions qui s'accordent à un niveau pragmatique avec la théorie sémantique de Russell.

Chapitre Six

Les descriptions définies et leurs usages référentiels

La théorie des descriptions de Russell a été critiquée par plusieurs auteurs alléguant qu'elle ne tient pas compte des usages référentiels. Les deux critiques les plus souvent mentionnées sont celles de Strawson et Donnellan (1). Je concentrerai d'abord mon attention sur les thèses avancées par Strawson, et je n'accorderai que peu d'importance à l'usage référentiel que caractérise Donnellan: c'est là un usage qui n'est même pas en accord avec le sens littéral des expressions.

Après avoir examiné et critiqué les diverses interprétations des thèses de Strawson, je fournirai une définition de l'usage référentiel des descriptions qui, au niveau pragmatique, s'accorde avec la caractérisation russellienne des descriptions au niveau sémantique. La théorie russellienne stipule que les descriptions définies, au sens strict du terme, n'ont pas comme fonction de nommer ou de dénoter et cela se révèle dans l'analyse de leur forme logique. Leur forme logique est distincte de leur forme grammaticale puisque le résultat de l'analyse montre qu'elles sont en réalité des symboles incomplets et qu'elles s'éliminent contextuellement en termes de clauses d'existence. Ces expressions ne peuvent donc pas fonctionner comme des termes

(1) Strawson, P.F. [1950], [1964]; Donnellan, K.S. [1966].

singuliers, mais le fait est que nous utilisons très souvent les descriptions comme s'il s'agissait de termes singuliers. Cette évidence "phénoménologique" suggère que la théorie doit être sérieusement amendée, à moins qu'on réussisse à montrer que l'évidence en question peut être jugée compatible avec la théorie. C'est là précisément ce qui sera démontré dans la seconde moitié de ce chapitre. Je voudrais fournir une définition pour les usages référentiels des descriptions qui est compatible avec la théorie proposée par Russell. On peut accepter d'une part l'idée russellienne que les descriptions sont des symboles incomplets tout en admettant, d'autre part, au niveau pragmatique, différentes sortes d'usages référentiels. Cela est rendu possible par le fait que les usages référentiels des descriptions définies prennent la forme d'actes de discours non-littéraires et se réduisent à un phénomène pragmatique.

L'usage référentiel

Par "usage référentiel d'une description", j'entends un usage dans lequel l'expression est utilisée comme un terme singulier. J'ai mentionné qu'il n'était pas dans mon intention de me concentrer sur la notion spécifique d'usage référentiel chez Donnellan pour laquelle la référence peut être réalisée même si l'objet ne satisfait pas le contenu de la description. Je ne m'intéresse pas à ce genre de phénomènes puisque je veux concentrer mes efforts sur les usages faits en accord avec la signification littérale des expressions. Les usages

référentiels que je vais examiner sont ceux pour lesquels les objets satisfont le contenu de la description. Cela n'affecte pas pour autant l'essentiel des critiques apportées par Strawson et Donnellan puisqu'on pourrait arguer contre Russell, que les descriptions sont parfois utilisées comme des termes singuliers, même si elles réfèrent toujours par l'intermédiaire de leur contenu descriptif, de la même manière que les noms propres frégeens réfèrent toujours par l'intermédiaire d'un contenu descriptif, tout en appartenant à la catégorie des termes singuliers.

Tel que suggéré plus haut, l'argument que j'entends offrir suppose que l'existence d'usages référentiels ne constitue aucunement une évidence qui va à l'encontre de la théorie de Russell. Je vais supposer pour les fins de la discussion que cette théorie est adéquate parce que je veux avant tout réfuter certaines critiques qui lui ont été adressées. La stratégie adoptée est analogue à celle de Kripke (2). Comme Kripke, je suggère que les usages référentiels des descriptions appartiennent essentiellement à la sphère pragmatique, mais mon approche diffère de celle de Kripke sur deux points essentiels. Kripke est préoccupé par l'usage référentiel de Donnellan, alors que je m'attaque à une notion plus générale de l'usage référentiel. Plus important encore, Kripke voudrait reconnaître les occurrences primaires des descriptions qui donnent lieu à des quantificateurs en large portée dans certaines formules complexes. Cela a pour conséquence, entre

(2) Kripke, S. [1979].

autres, de reconnaître en sémantique le caractère sensé des constructions de re. Toutefois, dans ses occurrences primaires, une description définie fonctionne comme une sorte de terme singulier complexe. En fait, les variables liées de l'extérieur à l'intérieur d'opérateurs modaux ou épistémiques fonctionnent comme des désignateurs rigides ou directement référentiels et ont comme les termes singuliers une référence déterminée.

Un locuteur qui asserte une clause d'existence exprimant une modalité de re (p. ex., " $(\exists x) (\phi x) \square (\psi x)$ ") utilise la variable quantifiée comme un terme singulier. Comme on le verra plus loin, utiliser une expression comme un terme singulier implique que l'on présuppose l'existence d'un objet, qu'on présuppose aussi une procédure indépendante pour l'identification de l'objet, et qu'on utilise l'expression pour livrer un principe d'identité de l'objet. Or, c'est là justement ce qui se passe lorsqu'une description est utilisée pour asserter une modalité de re. La seule présence d'une variable ayant une même référence à travers les mondes possibles suppose une assignation préalable de valeurs appartenant à l'univers du discours et qui existent dans l'univers du discours. Cela suppose aussi du même coup que ces valeurs peuvent faire l'objet d'une identification indépendante.

S'il en est ainsi, les descriptions définies s'avèreraient fonctionner comme des termes singuliers complexes lorsqu'elles ont une

occurrence primaire dans un énoncé modal ou épistémique. Mais puisque je veux montrer que les descriptions peuvent seulement être utilisées de manière non-littérale comme des termes singuliers, cela veut dire que, contrairement à Kripke, je ne veux pas préserver au niveau sémantique le caractère sensé des modalités de re, ou même celles exprimées par des formules dans lesquelles une description apparaît en occurrence primaire. Si un usage référentiel d'une description n'est possible que par la performance d'un acte de discours non-littéral, l'expression de modalités de re ne sera elle-même possible qu'à l'intérieur d'actes de discours non-littéraux.

Mon concept d'usage référentiel des descriptions a donc une extension plus large que celui de Kripke. Ce dernier voudrait assimiler une description en occurrence primaire dans un énoncé modal à une description utilisée attributivement (3). Apparemment, la seule raison offerte pour traiter ce cas comme un cas d'usage attributif est que le contenu de la description détermine le référent. Kripke se rapporte à la terminologie de Donnellan et c'est pourquoi il choisit d'assimiler une description où le contenu descriptif joue un rôle dans la détermination du référent à une expression utilisée attributivement.

Mais les noms propres frégeïens, comme on l'a déjà signalé, satisfont cette condition et sont quand même régimentés dans la

(3) Kripke, S. [1979], p. 9.

catégorie des termes singuliers, c'est-à-dire des expressions dont la fonction est de dénoter une entité particulière déterminée . Or, il faut se rappeler que le propos essentiel de Russell était que les descriptions ne fonctionnent pas comme des termes singuliers. Si on choisit d'utiliser le terme d'usage attributif pour qualifier l'usage russellien, il faudra ne pas traiter les occurrences primaires des descriptions comme des cas d'usage attributif.

Une description définie en occurrence primaire dans un énoncé modal qu'on élimine conformément aux définitions contextuelles prescrites par Russell, a toutes les apparences d'un symbole incomplet, mais cela est contredit par la variable à laquelle on fait jouer le rôle de terme singulier. Comme le remarque fort judicieusement Hochberg, la variable quantifiée de l'extérieur, dans un énoncé modal ou épistémique, fonctionne comme un démonstratif (4). La description elle-même n'est alors rien d'autre qu'une construction démonstrative, et de telles expressions sont assimilables à des expressions directement référentielles. Même si elles possèdent un contenu descriptif, ce dernier ne sert qu'à "fixer la référence" et non à retracer un même objet à travers les mondes possibles.

Il importe de faire remarquer que Russell lui-même voulut admettre des occurrences primaires des descriptions dans des énoncés

(4) Hochberg, H. [1978], p. 209.

épistémiques, mais c'est là quelque chose qui est prescrit par sa philosophie du langage et non par sa théorie des descriptions. Les cas où on devrait accorder une occurrence primaire à la description "l'auteur de Waverley" dans un énoncé épistémique au sujet de Georges IV seraient des cas où, par exemple, Georges IV voit venir l'auteur de Waverley, Sir Walter Scott, à une certaine distance (5). Ce sont les cas où Sir Walter Scott s'offre à Georges IV par le biais d'une connaissance directe. Et si les objets de connaissance directe sont habituellement dénotés à l'aide de noms logiques, on peut parfois utiliser des descriptions définies comme s'il s'agissait de noms logiques, et c'est notamment le cas lorsqu'on reconnaît une occurrence primaire à une description dans un énoncé épistémique.

La notion d'usage référentiel que je voudrais expulser de la sémantique ne concerne donc pas seulement Donnellan ou Strawson, mais aussi Russell et Kripke eux-mêmes. En ce sens, mon point de vue se rapproche davantage de Quine que de Russell. Quine n'a fait au fond que radicaliser le point de vue de Russell tel qu'exprimé à travers sa théorie des descriptions. D'aucuns trouveront sans doute ce point de vue trop radical, mais il est intéressant d'adopter "la ligne dure" sur ce point et de souscrire au scepticisme de Quine concernant les modalités de re en général. Il est en effet intéressant de remarquer qu'à l'intérieur de contraintes aussi strictes, on est quand même en

(5) Russell, B. [1905], p. 52.

mesure de compléter la théorie par une caractérisation d'usages référentiels des descriptions.

La première critique de Strawson

Nous allons commencer par examiner le point de vue de Strawson et la critique qu'il adresse à l'endroit de Russell. Pour Strawson, la théorie russellienne des descriptions est, pour plusieurs raisons, inadéquate. Premièrement, elle suppose que l'assertion d'un énoncé contenant une description définie contient une assertion d'existence et qu'il est évident que l'on peut énoncer que le maître de Platon est philosophe sans asserter qu'il existe (6). Deuxièmement, il y aurait, selon Russell, une condition d'unicité marquée par l'article défini qui ferait aussi l'objet de l'assertion. La référence réalisée par l'usage d'une description comme "le maître de Platon" est une référence à un unique individu qui est maître de Platon. A nouveau, il est clair que l'on peut parfaitement affirmer que le maître de Platon est philosophe sans affirmer du même coup qu'un seul et unique individu est maître de Platon (7). Enfin, l'analyse russellienne suggère que le véritable sujet (le sujet logique) est distinct du sujet grammatical dans un énoncé qui porte sur le maître de Platon. Le véritable sujet serait un X, c'est-à-dire un individu auquel on se

(6) Strawson, P.F. [1950], p. 21, p. 26.

(7) Strawson, P.F. [1950], pp. 24-5.

réfère de façon indéterminée, et au sujet duquel on dit qu'il est maître de Platon. Le problème, cette fois-ci, est que l'on utilise très souvent les descriptions comme les véritables "thèmes" dans des énoncés de la forme sujet-prédicat. Dans l'énoncé considéré, la propriété d'être philosophe n'est pas prédiquée à un X, mais bien au maître de Platon. L'expression "le maître de Platon" n'est donc pas seulement un sujet grammatical, il devrait aussi compter comme sujet logique ou comme "thème" (8).

Strawson prétend à l'encontre de Russell que les clauses d'existence et d'unicité ne font pas partie du contenu sémantique asserté, mais qu'elles sont plutôt "impliquées" en un sens spécial de ce terme (9). Il croit en outre que les descriptions peuvent agir comme de véritables termes singuliers. En réalité, les critiques de Strawson visent à assimiler les descriptions définies à des termes singuliers, car dans un usage référentiel, l'existence et l'unicité sont "impliquées", mais non assertées et l'expression compte comme véritable sujet logique.

Pour Strawson, les "implications" d'existence et d'unicité affectent les conditions de vérité de l'énoncé de telle sorte qu'elles

(8) Strawson, P.F. [1964], p. 110 et suivantes.

(9) Strawson, P.F. [1950], p. 24. Comme nous allons le voir, la notion d'"implication" introduite par Strawson peut recevoir plusieurs interprétations.

doivent être satisfaites pour que l'énoncé acquière une valeur de vérité.

Strawson serait sans doute d'accord avec Russell pour dire que les conditions de vérité d'un énoncé comme "le maître de Platon est philosophe" sont que

- (1) Il existe un maître de Platon
- (2) Un seul individu est maître de Platon
- (3) Il est philosophe

Mais la différence est dans le rôle que Strawson fait jouer aux deux premières conditions. Leur fausseté aurait pour conséquence que l'énoncé est dépourvu des valeurs de vérité V ou F.

Il est difficile, dans le contexte de "On Referring", d'établir quelle est la pensée de Strawson. Est-ce que, pour Strawson, la fausseté des implications (1) et (2) fait en sorte que l'énoncé n'a aucune valeur de vérité, ou a-t-il une valeur de vérité distincte de V ou F, ou est-ce que l'on doit dire que l'énoncé n'exprime aucune proposition? Je vais considérer ces différentes possibilités.

Il faudrait au départ distinguer deux thèses avancées par Strawson. La première est que, dans l'usage ordinaire d'un énoncé contenant une description définie, les clauses d'existence et d'unicité ne sont pas assertées mais impliquées. L'autre thèse serait que la notion d'"implication" doit être traitée, en partie au moins, comme une notion

sémantique, ce qui nous obligerait à admettre une relation sémantique qui pourrait ne pas être analysable comme une relation véri-fonctionnelle standard et pouvant être définie à partir des connecteurs logiques habituels pour lesquels nous avons des tables de vérité.

La première thèse n'implique évidemment pas la seconde. On pourrait reconnaître sans problème que les locuteurs utilisent régulièrement des descriptions définies en présupposant pragmatiquement les clauses d'existence et d'unicité. Ces conditions pourraient à la rigueur intervenir au niveau de la performance réussie ou non-défectueuse d'actes de langage, tout en laissant intacte l'analyse russellienne des descriptions. Un énoncé contenant une description qui ne désigne rien serait toujours, conformément à l'analyse russellienne, un énoncé faux étant donné la fausseté de la clause d'existence contenue dans l'énoncé. Mais les locuteurs qui utilisent l'énoncé ne font pas intervenir cette clause d'existence comme objet d'assertion, ils la présupposent plutôt dans la performance de leur acte de discours. On jugera alors, si l'on veut, que l'acte illocutionnaire est défectueux ou même non-réussi, mais c'est là une question pragmatique qui ne change rien au niveau sémantique comme tel (10).

Vraisemblablement, Strawson n'avait pas à l'esprit de telles considérations. Il croyait que ses observations allaient à l'encontre des thèses russelliennes et qu'il fallait admettre que les clauses

(10) Boër, S., Lycan, W. [1976], p. 81.

d'existence et d'unicité étaient non seulement pragmatiques, mais aussi sémantiques.

Si on s'attarde à l'implication sémantique d'existence, on semble justifié d'interpréter Strawson de la façon suivante. Sa thèse peut en effet être représentée par la formule

$$(i) \Psi(1x) (\phi x) \rightarrow (\exists x) (\phi x) (y) (\phi y \equiv y = x)$$

où le symbole " \rightarrow " est la relation de présupposition sémantique et remplace l'implication matérielle " \supset " (11). La formule (i) tient donc lieu de 14.21 dans Principia Mathematica:

$$(14.21) \Psi(1x) (\phi x) \supset E! (1x) (\phi x)$$

Il faut remarquer cependant que 14.21 est un théorème dans Principia Mathematica, tandis que (i) n'est pas un théorème. On notera aussi que l'on ne peut utiliser une quelconque table de vérité pour interpréter la relation sémantique de présupposition puisque (i) fonctionne comme un axiome, et qu'en tant qu'axiome, sa vérité est indépendante de la vérité de ses constituants. En fait, (i) est une sorte de vérité conceptuelle et ne découle pas, comme 14.21, de définitions antérieures. La relation sémantique de présupposition est donc laissée sans explication.

(11) Cette interprétation est due à Hochberg qui assimile la notion d'implication chez Strawson comme une notion de présupposition sémantique. Voir Hochberg, H. [1970], p. 327. Strawson fait intervenir explicitement la notion de présupposition dans Strawson, P.F. [1964], p. 97.

Il faut aussi supposer que Strawson a pu avoir à l'esprit d'assigner de nouvelles valeurs de vérité aux énoncés contenant des descriptions lorsque les clauses d'existence ne sont pas satisfaites. On pourrait par exemple leur associer la valeur N. On obtiendra alors une logique trivalente, mais ce serait en réalité une logique partiellement trivalente. Pour les énoncés d'existence, on n'aurait pas besoin d'une valeur comme N.

Ensuite, une formule comme

$$(11) \quad \psi(x) (\phi x) \leftrightarrow (\exists b) (x) (\phi x \equiv x = b) . (\psi b)$$

ne serait pas véri-fonctionnelle pour Strawson car la formule à droite pourrait être fausse alors que la formule à gauche est N (12). Il est à supposer que Strawson aurait besoin aussi d'un nouveau symbole de négation pour énoncer qu'une phrase est N.

En somme, à vouloir faire jouer à la notion de présupposition un rôle en sémantique, on se trouve à introduire des notions non-vérifonctionnelles de présupposition, d'équivalence et de négation, en plus d'avoir une logique qui n'est qu'en partie trivalente. En fin de compte, les formules de Strawson qui pourraient compter comme théorèmes le seraient tout autant dans le système russellien (où il est cependant fait usage de notions qui, elles, sont vérifonctionnelles).

(12) Hochberg, H. [1970], p. 329.

Par exemple, (ii), qui est un théorème pour Strawson, correspond à 14.205 dans Principia Mathematica (13).

Le point de vue de Strawson peut sans doute être reformulé dans une logique trivalente. Cela a d'ailleurs déjà été fait par des auteurs qui développent des logiques sans présupposition d'existence ("free logics") (14). La question n'est toutefois pas de savoir si de telles logiques sont admissibles (elles le sont certainement), mais plutôt de se demander dans quelle mesure elles affectent le point de vue de Russell sur les descriptions définies. Le langage logique idéal de Russell contient des noms logiques et constitue en ce sens une logique avec présupposition d'existence. Cela veut dire qu'on peut déduire à partir de vérités logiques des formules affirmant l'existence d'individus. Les logiques sans présupposition d'existence visent essentiellement à éliminer de tels termes singuliers du système car c'est à cause d'eux que la logique russellienne présuppose l'existence d'au moins un individu. Ces logiques "libres" ne pourraient toutefois s'appliquer au cas des descriptions définies que si ces dernières sont elles aussi conçues comme des termes singuliers. Or ça n'est justement pas le cas chez Russell. Les logiques sans présupposition d'existence ne peuvent venir en aide à Strawson que s'il a raison d'assimiler les descriptions définies à des termes singuliers. C'est cette dernière hypothèse que nous allons critiquer plus loin dans ce chapitre.

(13) Russell, B. [1910], p. 181.

(14) Par exemple, voir Van Fraassen, B. [1966].

Pour le moment, on peut considérer une autre interprétation de la position de Strawson. Si la première associait Strawson aux tenants d'une logique sans présupposition d'existence, la seconde est diamétralement opposée puisqu'elle suppose que Strawson voudrait assimiler les descriptions définies à des noms logiques. Les descriptions définies, tout comme les noms logiques, impliquent et "présupposent" l'existence d'objets dénotés. La "présupposition" d'existence, dans ce cas, affecte le sens de l'expression. Si la condition n'est pas satisfaite, l'expression est dénuée de sens, tout comme un nom logique est dépourvu de toute signification dès lors qu'il n'y a pas d'objet dénoté.

Selon cette interprétation, les descriptions définies sont toujours conçues comme des termes singuliers, mais elles doivent maintenant dénoter quelque chose pour être significatives. La non-satisfaction de la clause d'existence n'a pas seulement pour conséquence que l'énoncé contenant la description se voit dépourvu de valeur de vérité (ou a une valeur autre que V ou F). L'énoncé n'exprime même pas une proposition.

Cette interprétation de Strawson est difficilement défendable, comme le révèle un examen superficiel de ses textes (15), mais elle est de toute façon intrinsèquement insatisfaisante. Si on

(15) Strawson, P.F. [1950], p. 22.

accepte ce point de vue, il faudrait reconnaître que l'énoncé

"l'actuel roi de France est chauve"

n'exprime pas une proposition. En outre, en admettant que, sous au moins une lecture du verbe "croire", l'objet de la croyance est une proposition, alors celui qui croit que l'actuel roi de France est chauve ne croit en réalité rien du tout.

La seconde critique de Strawson

Les deux interprétations que nous venons de considérer ne correspondent de toute façon pas à la position définitive de Strawson sur le sujet. Dans un article écrit après "On Referring", Strawson affirme que le débat entre les tenants de la bivalence et les partisans des logiques qui rejettent la bivalence au sujet des énoncés contenant des descriptions sans dénotation, ne saurait se résoudre univoquement (16). Il abandonne ses premières convictions parce qu'il pense désormais qu'il serait erroné de prétendre que, dans tous les cas, les locuteurs qui utilisent des descriptions définies présupposent, au lieu d'asserter, l'existence d'un objet correspondant, et il en va de même pour la supposition d'unicité. Enfin, la caractérisation du sujet logique des énoncés n'est pas toujours conforme, selon lui, à ce qu'il avait suggéré à l'époque.

(16) Strawson, P.F. [1964], pp. 103-4.

Il y a, selon Strawson, des cas très clairs où les locuteurs assertent l'existence plutôt que de la présupposer. Il attire notre attention sur le fait que, dans certaines situations de question-réponse, les descriptions sont utilisées comme des termes singuliers, tandis que l'analyse russellienne se révèle adéquate pour d'autres cas (17).

Le premier cas concerne les réponses faites à des questions comme "Est-ce que l'actuel roi de France est chauve?" ou "Quelles propriétés empiriques sont possédées par l'actuel roi de France?". A strictement parler, de telles questions ne peuvent être soulevées (du moins dans des contextes non-fictionnels), et les énonciations qu'on peut produire en réaction à ces énoncés ne peuvent pas constituer de véritables réponses. On ne peut prétendre en effet que les locuteurs peuvent dire quelque chose de vrai ou de faux face à de telles "questions" (18).

Que dire cependant de questions comme "Qui est chauve?", "Y a-t-il quelqu'un de chauve?", etc. De telles questions peuvent être soulevées et l'énonciation de "l'actuel roi de France est chauve" constitue une réponse tout à fait adéquate, et véhicule donc une information vraie ou fausse. Dans de tels cas, Strawson admettrait maintenant que Russell a raison de traiter l'énoncé comme faux.

(17) Strawson, P.F. [1964], pp. 108-9.

(18) Strawson, P.F. [1964], p. 107.

Il faut remarquer aussi que ces différentes situations peuvent se reproduire dans des contextes discursifs fort divers et non seulement dans des contextes de question-réponse. Différentes énonciations d'une même phrase peuvent avoir un "thème" différent. Le sujet logique peut varier selon le contexte discursif.

Les différences entre Strawson et Russell demeurent très grandes car le premier reconnaît un usage où la description est utilisée comme un terme singulier et souscrit à un rejet de la bivalence au cas où la description est sans désignation.

Référence singulière et référence générale

Je vais maintenant répliquer à Strawson en commençant par préciser ce qui doit être entendu par "utiliser une expression comme un terme singulier".

Pour clarifier la référence réalisée avec une expression qu'on utilise comme terme singulier, il convient de la distinguer de la référence réalisée à l'aide d'une assertion générale d'existence. Deux notions distinctes de référence sont en jeu.

Lorsqu'on utilise un terme singulier, l'existence de l'objet dénoté est toujours présupposée et jamais assertée. Du moins en est-il

ainsi si on considère les termes singuliers comme des noms logiques ou des expressions directement référentielles, n'ayant comme rôle sémantique que de dénoter un objet déterminé. C'est là un premier trait caractéristique.

Deuxièmement, supposons que l'expression utilisée soit le terme "Socrate". Si cette expression est utilisée comme un terme singulier, Socrate est alors le "thème" sur lequel porte notre énonciation. La référence ne se réduit pas au résultat d'un acte de pointer du doigt un individu. C'est une référence à Socrate, et au fond, à n'importe quel individu qui lui est identique. Le terme singulier contient une référence indéterminée à un principe d'identité pour l'objet dénoté. En disant que tous les termes singuliers véhiculent un principe d'identité pour les objets qu'ils dénotent, on ne veut pas nécessairement suggérer qu'ils expriment un ensemble de propriétés ou un concept. L'identité-à-Socrate pourrait être définie aussi bien comme identité numérique que définie à partir d'un ensemble de propriétés que tout individu identique à Socrate devrait posséder. Il suffit de dire que le terme singulier véhicule implicitement un principe d'identité, peu importe que la notion d'identité soit primitive ou définie. En ce sens général et non-compromettant du point de vue théorique, on pourrait admettre que l'usage d'un terme singulier suppose un principe d'identité attaché au terme.

Enfin, dans tout usage d'un terme singulier, on présuppose une méthode indépendante de référence à l'objet dénoté. Nos utilisations de termes singuliers sont toujours là, en quelque sorte, pour attirer l'attention de l'allocutaire sur un objet "donné d'avance". Cela n'implique pas que tout usage d'un terme singulier présuppose une connaissance directe préalable de l'objet dénoté. Il s'agit seulement de signaler ici que le locuteur doit toujours présupposer que la référence a pu être fixée déjà indépendamment de notre usage du terme. Cela suppose un moyen indépendant pour se référer à l'objet. Ce moyen pourrait être une référence par ostension, par une connaissance directe, ou encore par une description identifiante, peu importe. Il s'agit de présupposer toujours que la référence a été fixée préalablement à notre usage du nom.

Ces trois grands traits caractéristiques sont absents de la référence qui advient par l'énonciation d'une formule générale d'existence. Par définition, l'énonciation d'une telle formule est, au sens large, une assertion d'existence (19). La référence est également toujours une référence indéterminée à un individu dont on dit par ailleurs qu'il a telle ou telle propriété. Le "thème" dans l'assertion d'une clause d'existence est en général le X, et cette clause générale ne

(19) J'ignore pour les besoins de la discussion la distinction introduite au chapitre deux entre l'être et l'existence. Le quantificateur "э" véhicule l'engagement ontologique à ce qui est, mais pas nécessairement à ce qui existe. Pour simplifier la terminologie, je parlerai quand même de l'assertion et de la présupposition d'existence.

peut pas, elle-même, être le thème en question. Autrement dit, dans l'assertion d'une clause d'existence comme " $(\exists x) (\phi x)$ ", le prédicat " ϕ " n'est pas là pour livrer un principe d'identité pour l'objet auquel on se réfère. Le thème n'est pas un ϕ , mais plutôt un X , un sujet logique indéterminé dont on dit qu'il est ϕ . Dans tout usage d'une formule générale d'existence, on ne présuppose pas une méthode indépendante pour se référer à l'objet. Il n'est pas nécessaire de supposer que la référence à l'objet a dû être fixée d'avance, indépendamment de la référence indéterminée qui est en jeu dans la formule.

Nous trouvons donc trois grandes distinctions entre la référence réalisée à l'aide d'un terme singulier et la référence réalisée par l'énonciation d'une clause générale d'existence. Or, il apparaît que nous pouvons utiliser des descriptions définies comme des termes singuliers. Qu'il en soit ainsi, du moins dans certains contextes d'utilisation, suggère fortement que l'on doive rejeter la thèse russellienne selon laquelle elles devraient toujours être contextuellement éliminées en clauses générales d'existence. Prétendre qu'on peut les utiliser comme des termes singuliers et en même temps qu'on doit les éliminer conformément aux définitions stipulatives de Russell apparaît déraisonnable. L'argument développé par Strawson et par tous ceux qui ont critiqué Russell sur ce point semble s'articuler de la manière suivante:

- 1- La référence réalisée à l'aide d'un terme singulier diffère sensiblement de la référence réalisée par l'énoncia-

tion d'une clause générale d'existence. On trouve dans le premier cas, une référence singulière alors qu'il s'agit dans le second cas d'une référence générale.

- 2- Il existe plusieurs instances d'usages référentiels singuliers des descriptions définies. Nous ne pouvons par contre utiliser une expression comme "Il y a une certaine chose qui est telle ou telle" pour réaliser un acte référentiel singulier.
- 3- Deux expressions diffèrent au niveau de la forme logique si on peut réaliser une référence singulière avec l'une, mais pas avec l'autre.
- 4- Par conséquent, les énoncés "le tel et tel est " et "Il y a une certaine chose qui est telle et telle et est " n'ont pas la même forme logique et ne sont pas équivalents sémantiquement.

L'argument offre ceci d'intéressant qu'il nous permet d'isoler une prémisse implicitement admise par des auteurs comme Strawson et qui ne fait pas l'objet d'une argumentation indépendante. Il s'agit de la prémisse trois. Elle stipule que la possibilité de se référer singulièrement à un objet dans l'assertion d'un énoncé contenant une description, et l'impossibilité de réaliser une telle référence dans l'assertion d'une clause d'existence implique que les deux expressions

ont une forme logique différente. Qu'en est-il vraiment? (20) Les remarques qui suivent visent à réfuter cette hypothèse.

La présupposition pragmatique de la clause d'existence

Russell est engagé à la thèse que l'assertion (au sens d'acte locutionnaire, c'est-à-dire l'acte de juger ou de tenir une proposition pour vraie) d'un énoncé contenant une description définie est sémantiquement équivalente à l'assertion d'une clause d'existence. Il n'est, par contre, nullement engagé à l'affirmation que toutes les utilisations d'un énoncé contenant une description sont équivalentes à des assertions d'existence. La situation est très différente en effet dès lors que les énoncés entrent dans le réseau complexe d'actes illocutionnaires qui font intervenir les présuppositions pragmatiques des locuteurs et des contenus intentionnels d'assertion. Voyons de plus près de quoi il s'agit.

Russell croit que les descriptions sont ambiguës quant à leur portée dans certains énoncés complexes. Cela se produit particulièrement dans le cas des énoncés d'attitudes propositionnelles où les descriptions peuvent avoir des occurrences primaire, secondaire et même intermédiaire (au cas où plusieurs "opérateurs" épistémiques

(20) Dans son livre sur la sémantique et la pragmatique des termes singuliers, D. Schwarz considère un argument similaire à celui que je viens de décrire et il s'interroge avec raison sur la crédibilité d'une prémisse comme celle correspondant à la troisième dans notre argument. Voir Schwarz, D. [1979]. p. 38.

sont présents) (21). Il devrait alors reconnaître une même ambiguïté dans des énoncés rapportant l'assertion illocutoire d'un tiers (p. ex. "Jean asserte que le maître de Platon est mortel"). Les descriptions peuvent avoir des occurrences primaire, secondaire et intermédiaire comme pour les énoncés d'attitudes. Cela veut dire que les quantificateurs qui résultent de l'élimination contextuelle des descriptions peuvent avoir une portée large, étroite ou intermédiaire dans ces énoncés. Il en résulte que même si les descriptions sont contextuellement éliminées en clauses d'existence, un locuteur peut illocutoirement asserter un énoncé contenant une description sans asserter la clause d'existence pourtant contenue dans l'énoncé. Cela se produit si la façon correcte de représenter l'assertion requiert que la clause d'existence apparaisse à l'extérieur de la portée de l'opérateur d'assertion. Dans ce cas, en effet, il est impossible de prétendre que la clause appartient au contenu de l'assertion intentionnelle.

La clause d'existence pourrait être, de différentes façons, extérieure à l'opérateur d'assertion. On pourrait vouloir lui accorder une large portée et traduire ainsi une occurrence primaire de la description, mais on pourrait aussi lui accorder une portée intermédiaire. L'examen des formules contenant des portées intermédiaires est sans doute utile, mais ne doit pas retenir notre attention pour le moment.

(21) Russell, B. [1905], p. 52.

Considérons plutôt des formules dans lesquelles une clause d'existence apparaît en large portée. De telles formules se qualifient habituellement au titre de modalité de re . Nous disons alors qu'elles "expriment" une modalité de re . Cette caractérisation m'apparaît malencontreuse et j'aurai l'occasion d'y revenir au chapitre huit, mais pour le moment qu'il suffise d'observer les faits suivants. On reconnaîtra volontiers qu'une modalité de re ne peut s'avérer que si l'objet "au sujet " duquel porte l'énoncé existe. S'il n'existe pas, l'énoncé ne fait pas sens. Si en effet on fait abstraction des entités subsistantes, le fait d'avoir une attitude dirigée vers un objet en lui-même ne pourrait faire sens que s'il y a bel et bien un tel objet. Or, une formule en large portée continue d'être sensée même lorsque la clause d'existence n'est pas satisfaite. Cela devrait suffire pour mettre en doute l'affirmation que les formules modales avec quantificateurs en large portée sont des modalités de re. Supposons maintenant une formule modale épistémique dans laquelle le verbe est utilisé, non pas comme une notion intentionnelle, mais plutôt comme qualifiant une relation objective intervenant entre **les** états intentionnels de l'agent et le monde. Nous pourrions parler dans ce cas d'un usage matériel du verbe épistémique. Par exemple, si je crois p et que p implique q , alors on pourrait dire que je crois q au sens matériel du verbe croire, même si je m'objecte (intentionnellement) à q . Dans l'hypothèse où le verbe est ainsi utilisé dans un sens matériel,

une formule épistémique en large portée apparaît encore moins l'expression d'une attitude de re. Une condition sine qua non pour une attitude de re est que l'intentionnalité doit la caractériser. L'agent doit être intentionnellement dirigé vers un objet "en lui-même". Or, l'hypothèse que l'on examine est justement de faire abstraction du caractère intentionnel de l'attitude qui fait l'objet d'une attribution à un tiers. Il faudrait donc dans ce cas s'interdire de parler d'une attitude de re. Un énoncé comme

($\exists x$)((x est maître de Platon).(Jean affirme que x est mortel))

n'exprime pas du tout une assertion de re de Jean si le verbe a un usage matériel. L'énoncé affirme plutôt l'existence d'un objet au sujet duquel son assertion porte en fait. L'existence de l'objet est une condition qui doit être satisfaite pour que Jean affirme quelque chose. L'affirmation de Jean n'a pas comme contenu la clause d'existence, mais seulement un x et la clause d'existence agit en quelque sorte comme une contrainte factuelle qui conditionne le succès de l'affirmation. Comprise ainsi, la formule ne pourrait être vraie que si Jean a présupposé l'existence du maître de Platon. Pour représenter une affirmation de Jean portant en fait sur la clause d'existence, il aurait fallu lui accorder la plus faible portée. Ce qui se produit, si la formule se vérifie, est une affirmation de Jean au sujet d'un individu dont l'existence est présupposée par Jean. L'énoncé représente donc une affirmation illocutoire dans laquelle Jean présuppose l'existence du maître de Platon. Les affirmations illocutoires sont souvent performées sur le fond de présuppositions et le contenu de l'énoncé

utilisé peut entrer dans l'acte de langage sur le mode d'une présupposition ou comme contenu de l'assertion. Lorsque, par exemple, j'énonce que le maître de Platon est mortel, je performe premièrement, c'est vrai, un acte locutionnaire exprimant le jugement qu'il y a un unique maître de Platon et qu'il est mortel; mais du point de vue illocutoire, le contenu littéral de l'énoncé peut être capturé en partie par les présuppositions du locuteur autant que par le contenu de l'assertion. En somme, entrant dans la sphère illocutionnaire, nous pénétrons du même coup dans un univers constitué de présuppositions et de contenus sur lesquels se portent nos actes de langage, et les clauses d'existence qui font partie intégrante du contenu d'un énoncé peuvent aboutir dans l'acte de langage au niveau présuppositionnel plutôt que "propositionnel".

Si cela est exact, seule suffit la thèse russellienne, selon laquelle les descriptions ont des ambiguïtés de portée dans certaines phrases complexes, pour rendre compte de la possibilité qu'un locuteur puisse ne pas être en train d'asserter une clause d'existence en utilisant un énoncé contenant une description, et ce, même si, de fait, de tels énoncés sont traduits par Russell en clauses d'existence.

Le cas examiné est celui où le locuteur présuppose la clause d'existence contenue dans l'énoncé. Il s'ensuit que dans certaines usages des descriptions on peut, comme s'il s'agissait de termes singuliers, présupposer l'existence plutôt que l'asserter.

Les descriptions utilisées intensionnellement

Un deuxième trait caractéristique des usages référentiels singuliers est présent dans certains usages des descriptions définies. Parfois une description sera utilisée avec l'intention que le contenu de l'expression livre un principe d'identité pour l'objet auquel on se réfère.

On a vu au chapitre 4 que les descriptions pouvaient être reconstruites en syntaxe profonde comme des clauses relatives, ces dernières pouvant être appositives ou restrictives. Cela suggère deux lectures de la description. Une lecture appositive sera rendue par une construction extensionnelle, où le quantificateur qui résulte de l'élimination de la description lie une variable individuelle, tandis que la lecture restrictive pourra être rendue par une construction intensionnelle où le même quantificateur lie cette fois une variable de fonction sentencielle. Ainsi, l'énoncé

Le maître de Platon est mortel

peut être traduit par

$$(\exists x)((x \text{ est maître de Platon}) \cdot (\dots) \cdot (x \text{ est mortel}))$$

ou par

$(\Sigma\Phi) (\exists x)((\Phi x) \cdot (\Phi x \equiv x \text{ est maître de Platon}) \cdot (\dots) \cdot (x \text{ est mortel}))$

Or, le sujet logique de la deuxième lecture, n'est pas seulement un x dont on dit par ailleurs, qu'il est maître de Platon, mais bien un Φ , qui est exemplifié par un individu. Autrement dit, dans la lecture restrictive de la clause relative contenue dans la description, cette dernière devient le "thème" de l'énoncé, c'est-à-dire ce au sujet de quoi la mortalité est attribuée.

La syntaxe logique russellienne dispose de ressources expressives suffisantes pour représenter une lecture restrictive de la clause relative. Elle peut donc servir à représenter le cas où la description est utilisée pour livrer un principe d'identité de l'objet auquel on se réfère. On capture ainsi un second trait caractéristique des usages référentiels singuliers. Dans un tel usage, l'expression utilisée sert à livrer un principe d'identité de l'objet. Cet usage est représenté dans la syntaxe par une construction intensionnelle, parfaitement en accord avec la théorie de Russell, qui n'a jamais prétendu que les descriptions devaient recevoir, en forme logique, une seule lecture.

La présupposition pragmatique de la clause d'unicité

On peut montrer aussi que les locuteurs peuvent présupposer une méthode de référence indépendante à l'objet en utilisant une description définie et satisfaire de cette manière à une troisième con-

dition nécessaire à tout usage référentiel singulier. Le locuteur satisfait en effet cette condition lorsqu'il présuppose la condition d'unicité déjà contenue dans la description et marquée par l'article défini.

Avant d'aller plus loin cependant, il nous faut apporter une modification importante à la supposition d'unicité telle que Russell la représente.

La forme logique complète d'un énoncé comme " $F(\iota x)(\phi x)$ " est conformément à 14.01,

$$(\exists x) (\phi x) \cdot (y) (\phi y \equiv y = x) \cdot (Fx) \quad (22).$$

L'article défini fonctionne, dans certaines de ses occurrences du moins, comme un symbole marquant la référence à l'unique objet qui satisfait le prédicat contenu dans la description.

Du point de vue de la sémantique des langues naturelles, cette analyse de l'article défini apparaît malheureusement contre-

(22) Russell, B. [1910], p. 173.

intuitive. Si la suggestion russellienne est adoptée, plusieurs énoncés intuitivement vrais deviennent faux une fois pleinement analysés. Les énoncés contenant des descriptions telles que "le président des Etats-Unis", "le mari d'Elizabeth Taylor", "l'auteur de Principia Mathematica", etc. deviennent tous faux, si Russell a raison.

La solution habituellement apportée à ce problème est elle aussi insatisfaisante. Il y est prétendu que les énoncés contenant de telles descriptions apparaissent vrais parce que la référence de la description est déterminée en partie par le contexte. La référence de ces descriptions définies est, comme pour les indexicaux, déterminée à partir du contexte, en somme, que l'article défini est dans ces descriptions une sorte d'expression indexicale. Ce dernier marque alors, en effet, une référence à l'unique objet qui satisfait le prédicat dans le contexte d'énonciation.

Malheureusement, une telle suggestion ne peut expliquer les cas où plusieurs objets satisfont le prédicat dans le contexte d'énonciation. Un énoncé comme "le livre est sur la table" devrait être tenu pour vrai dès qu'un livre, spécifique, est sur une table, tout aussi spécifique, mais il s'avère faux si on accepte la suggestion indexicaliste dès lors qu'il y a deux livres et/ou deux tables dans le contexte d'énonciation.

On pourrait cette fois-ci répliquer que l'énoncé paraît intuitivement vrai parce que l'article défini se comporte comme une expression démonstrative, mais il apparaît peu intéressant d'autoriser de cette manière une prolifération d'ambiguïtés affectant l'article défini. En plus de marquer parfois l'unicité et l'inclusion de classe, la suggestion est de le régimenter aussi comme expression indexicale et parfois même comme un démonstratif, tout ceci dans le but de maintenir obstinément l'analyse russellienne.

Une solution plus naturelle s'offre pourtant. On peut conserver l'idée que l'article défini marque l'unicité, rendre compte de la vérité des énoncés mentionnés plus haut, tout ceci sans avoir à postuler inutilement de nouvelles ambiguïtés pour l'article défini. On arrive à un tel résultat si, en remplacement des paraphrases russelliennes, on adopte plutôt la définition suivante;

$$F(1x) (Gx) \underset{\text{df}}{=} (\exists x)(Gx) \cdot ((\exists \text{REL})(\text{REL}(S, x) \cdot (y)(\text{REL}(S, y) \equiv y = x)) \cdot (Fx))$$

où "F" et "G" sont des constantes, "S" un terme singulier désignant le locuteur et "REL" une variable prédicative dyadique dont le domaine est restreint à l'ensemble des relations causales, intentionnelles ou épistémiques qui interviennent entre x et le locuteur S. Comme on le verra plus loin, il peut s'agir d'une relation causale, d'une relation intentionnelle médiatisée par des concepts, ou encore d'une relation épistémique. Il faut donc reconnaître que les descriptions définies ne fonctionnent pas tout à fait conformément au modèle idéal proposé par Russell. Dans cette analyse,

la description

n'est pas totalement éliminée en symboles incomplets (notamment à cause de "S"). Ultimement, de telles descriptions devraient cependant disparaître d'une langue idéale au profit de descriptions "proprement" russelliennes. Etant donné les limites de leurs capacités cognitives, les agents ont sans doute besoin de descriptions impropres, mais la présence de constructions démonstratives dans les langues naturelles est un trait contingent de celles-ci.

Imaginons maintenant un locuteur qui affirme un énoncé contenant une description définie et qui le fait, en présupposant la clause d'unicité de la même manière qu'il peut présupposer aussi la clause d'existence. Cela veut dire qu'en énonçant la phrase en question, il présuppose l'existence d'une relation privilégiée qu'il entretient avec l'objet auquel il veut se référer. Cela revient à présupposer une méthode indépendante de se référer à l'objet: le troisième trait caractéristique d'un usage référentiel singulier.

L'usage référentiel des descriptions définies

Il semble donc que l'on puisse appliquer trois traits caractéristiques essentiels à tout usage référentiel singulier à l'usage que l'on peut faire d'une description définie. On peut utiliser une description définie comme s'il s'agissait d'un terme singulier en présupposant simplement l'existence de l'objet, en utilisant le prédicat contenu dans la description comme principe d'identité et en présupposant la clause d'unicité. En faisant cela, on ne s'écarte nullement du sens littéral de l'énoncé, c'est plutôt que le sens littéral n'est pas capturé uniquement par le contenu de l'affirmation et il est en partie présupposé. Il est intéressant en outre de remarquer qu'on arrive

à ce résultat en n'ayant apporté qu'une légère modification à l'analyse russellienne.

Nous n'obtenons cependant pas encore des conditions suffisantes pour la réalisation d'usages référentiels singuliers avec des descriptions définies. Pour arriver à un portrait plus complet de cet usage, il nous faut retourner à la "relation privilégiée" dont l'existence est assertée par l'article défini.

Même si nous ne possédons, au niveau du sens littéral, que l'information qu'il existe une telle relation entre le locuteur et l'objet, le locuteur peut avoir en tête une relation spécifique. Il peut penser que l'objet qui satisfait la description est l'unique objet qui est à la fin d'une certaine chaîne causale et il peut avoir l'intention que l'allocutaire reconnaisse qu'il s'appuie sur une telle chaîne causale pour réaliser son acte de référence singulière. Le locuteur peut aussi penser que la relation est une médiation conceptuelle qui est justement celle qui est spécifiée par la description qu'il utilise et il peut avoir l'intention que l'allocutaire reconnaisse qu'il s'appuie sur le potentiel d'individuation de la description elle-même pour réaliser son acte de référence. Finalement, le locuteur pourrait s'appuyer sur un savoir qu'il juge suffisant pour identifier uniquement l'objet auquel il se réfère et il pourrait avoir l'intention que l'allocutaire reconnaisse que le succès de son acte de référence dépend justement d'un tel savoir présupposé.

Au locuteur s'offrent donc trois représentations de la relation identifiante. Puisque ces représentations ne font pas partie du sens littéral de l'énoncé, le locuteur qui s'appuie sur l'une d'entre elles en utilisant une description peut réaliser un acte de référence singulière seulement sur le mode d'un acte de discours non-littéral. Il présuppose, dans chaque cas, une méthode particulière et il a l'intention que l'allocataire s'en serve pour déterminer l'objet de sa référence.

Ces trois méthodes donnent lieu à trois différents usages référentiels singuliers des descriptions définies. S'il s'en remet à une chaîne causale pour désambiguïser son acte de référence, il peut alors performer avec succès un acte référentiel causal. S'il fait reposer le succès de son acte sur la description qu'il utilise, il peut alors réaliser un acte référentiel descriptif. Si, enfin, il s'en remet à une connaissance mutuelle que lui et l'allocataire partagent, il peut alors réussir un acte référentiel épistémique.

Ces trois méthodes générales de se référer à un objet que le locuteur peut présupposer lorsqu'il utilise une description comme un terme singulier ont pu servir de base à l'élaboration de théories particulières de la référence. Les partisans d'une théorie causale (Kripke, Putnam, Donnellan, Devitt, etc.) prétendent que les actes référentiels singuliers sont, d'une façon générale, réalisés avec

succès en vertu d'une chaîne causale qui remonte du locuteur à l'objet (23). Les partisans d'une théorie descriptive prétendront au contraire que la réussite d'un acte référentiel singulier est toujours médiatisée par des descriptions associées. Il n'y a, selon ce point de vue, de référence singulière que sous un concept (Frege, Strawson, Searle, Linsky, etc.). Enfin, un troisième groupe prétend que le succès d'un acte référentiel singulier requiert une intimité épistémique avec l'objet. C'est en ce sens que Russell a supposé que toute référence à l'aide d'un nom logique implique une connaissance directe de l'objet. C'est aussi dans le même esprit que Kaplan a posé, comme condition au succès de toute référence singulière, le fait que l'objet doit jouer un rôle majeur dans l'histoire interne du locuteur (24). Pour Kaplan, à cette époque, les noms propres se devaient d'être associés à une connaissance de l'objet ("vivid names"). D'autres auteurs ont exploré les mêmes avenues. Parmi eux, on trouve J. Hintikka, et plus récemment Bencivenga (25).

(23) Etant donné la modification apportée à la supposition d'unicité, la description définie ne peut garantir à elle seule une référence à un objet déterminé puisqu'elle ne fait que marquer l'existence d'une relation identifiante sans la spécifier. Il s'ensuit que même si l'objet doit satisfaire la description, cela n'implique pas que la référence singulière est médiatisée par l'applicabilité de descriptions. Un usage référentiel causal, par exemple, réalise une référence singulière à un objet déterminé en étant médiatisé par une chaîne d'utilisations précédentes et non un faisceau de descriptions.

(24) Kaplan, D. [1969], p. 136.

(25) Hintikka, J. [1970]; Bencivenga, E. [1983].

Il ne s'agit pas de trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces théories. Il s'agit au contraire de montrer qu'elles sont toutes trois compatibles avec une caractérisation sémantique des descriptions qui est inspirée de la théorie que Russell a lui-même proposé pour ces expressions.

La définition

Je voudrais maintenant produire une définition de l'usage référentiel singulier des descriptions définies. Une définition pour l'usage référentiel causal sera fournie, mais elle sera suffisamment générale pour être facilement adaptable aux autres usages référentiels.

J'adopterai un modèle gricéen. Sans endosser un programme gricéen pour la sémantique, les concepts issus de la théorie de Grice demeurent utiles étant donné qu'on a affaire à des phénomènes qui concernent les intentions de signifier du locuteur. C'est une chose de suivre Grice dans sa définition de l'intention de signifier du locuteur, c'en est une autre de prétendre avec lui que la signification conventionnelle est réductible à la signification intentionnelle.

On a en tout premier lieu besoin du concept d'intention – M, l'intention de signifier (26). L'intention de se référer à un objet est une espèce particulière de l'intention de signifier. Pour Grice,

(26) Grice, H.P. [1969], p. 165; Schwarz, D. [1979], p. XXXII.

l'intention de signifier quelque chose se réduit à l'intention de produire un certain effet chez l'allocutaire. Le locuteur aura ensuite réussi à signifier quelque chose par son énonciation seulement si l'allocutaire reconnaît les intentions du locuteur (27).

La définition générale proposée pour la clause "Le locuteur S signifie quelque chose par l'énonciation de X" est:

- Il y a un allocutaire A et une réponse R, et A répond R à S
(28). Ensuite, S
a l'intention qu'il y ait une réponse R, telle que A pense que
- (i) S a l'intention, par l'énonciation X, d'induire en A la croyance que p ou d'amener A à faire l'action F.
 - (ii) S a l'intention que A reconnaisse (i).
 - (iii) S a l'intention que A reconnaisse (ii) comme une raison pour reconnaître (i)

(27) On peut imaginer deux positions extrêmes à ce niveau. La première stipule qu'un locuteur ne peut signifier que le ciel est bleu que si l'allocutaire en arrive à croire que le ciel est bleu. L'autre position affirme au contraire qu'un locuteur peut signifier que le ciel est bleu par l'énonciation de X sans un allocutaire. La position que nous adoptons est à mi-chemin entre ces deux extrêmes. Pour signifier que le ciel est bleu par X, il faut que l'allocutaire reconnaisse cette intention, mais il ne doit pas nécessairement croire que le ciel est bleu.

(28) Dans cette définition et dans toutes les autres qui vont suivre, la réponse R que A émet à l'endroit de S n'est rien d'autre que la réponse que S veut obtenir de A et qui est spécifiée dans les conditions (i), (ii) et (iii).

Dans la définition, les clauses (i) (ii) et (iii) qui caractérisent la sorte de réponse que S veut obtenir de A peuvent recevoir l'abréviation suivante:

S a l'intention - M de produire en A la croyance que S croit que p ou que S veut que A fasse l'action F en énonçant X.

Si on applique cette définition générale à la définition particulière de "S réfère à quelque chose par l'énonciation de X", on obtient:

$$\begin{aligned}
 & (\exists A) (\exists R) \{ R(A, S) \text{ . S énonce X avec l'intention - M que} \\
 & \quad R(A, S) \text{ . } (R(A, S) \equiv A \text{ pense que} \\
 & \quad \text{S pense qu'un objet satisfait un certain prédicat}) \} \quad (29)
 \end{aligned}$$

La dernière condition est introduite pour rendre compte du fait qu'un locuteur peut référer seulement à l'intérieur d'un acte locutionnaire complet (ou acte propositionnel). La définition est appropriée pour n'importe quel acte de référence, y compris ceux qui sont réalisés à l'aide d'une clause d'existence.

(29) Schwarz, D. [1979], p. 16-17.

Nous voudrions maintenant une définition de "S réfère singulièrement à un objet o avec "e" par l'énonciation de X" pour capturer l'idée de référence singulière.

Comme première approximation, nous avons:

$$\begin{aligned}
 & (\exists A) (\exists R) (\exists x) \{ R(A, S) \cdot x \text{ est dans une certaine relation à "e"} \cdot \\
 & S \text{ énonce } X \text{ avec l'intention - M que} \\
 & R(A, S) \cdot (R(A, S) \equiv A \text{ pense que} \\
 & S \text{ pense que e satisfait un certain prédicat}) \}
 \end{aligned}$$

Deux remarques additionnelles sont maintenant nécessaires.

Premièrement, la portée de l'expression "un certain prédicat" doit être précisée. Il faut dire qu'un locuteur peut performer avec succès un acte de référence singulière même si, pour une raison ou pour une autre, il n'a pu accomplir l'acte propositionnel entier qu'il voulait accomplir. En ce sens, il apparaît inutile d'accorder une large portée à l'expression "un certain prédicat". Il suffit que A pense que S pense qu'il y a un tel prédicat.

Deuxièmement, puisque nous sommes intéressés à des usages qui sont en conformité avec le sens littéral des expressions, et que, par ailleurs, nous ne sommes pas en train de réduire les relations sémantiques à des relations psychologiques, il importe de spécifier la relation entre o et "e".

Notre définition se lit maintenant comme suit:

$(\exists A) (\exists R) (\exists x) \{ R(A, S) \cdot x \text{ satisfait "e"} \}$

S énonce X avec l'intention - M que $R(A, S)$.

$\{ R(A, S) \equiv A \text{ pense que } (\exists F) \text{ S pense que e est F } \}$ (30)

Nous arrivons maintenant à notre définition pour les usages référentiels singuliers des descriptions définies. Nous avons déjà mentionné les conditions spécifiques qui doivent être satisfaites pour réaliser de tels usages. Nous savons que le locuteur doit présupposer la clause d'existence et la clause d'unicité, tout en devant utiliser la description de telle sorte qu'il livre un principe d'identité pour l'objet. Nous savons aussi qu'il doit y avoir une méthode particulière de se référer à l'objet et que le locuteur l'invoque pour réussir sont acte référentiel singulier. Notre définition s'appliquera au cas où la méthode particulière utilisée par le locuteur est d'invoquer une chaîne causale.

(30) La définition adoptée par Schwarz révèle son adhésion au programme réductionniste de Grice. Selon Schwarz, la référence singulière ne requiert pas une relation sémantique entre l'expression et la dénotation, mais plutôt une relation triadique de corrélation psychologique entre un locuteur, son énonciation et le référent. Voir Schwarz, D. [1979], p. 23, 27.

Comme définition de "S réfère singulièrement à un objet o par "le tel et tel" en énonçant X", nous avons :

(I) $(\exists A) (\exists R) (\exists x) (\exists REL)$

$\{ (R(A,S)) \cdot (x \text{ est tel et tel}) \cdot (REL(S,x) \cdot (y) (REL(S,y) \equiv y = x)) \}.$

(Rel est une relation causale liant S à x) .

S énonce X avec l'intention - M que $(R(A,S)) \cdot (R(A,S) \equiv A \text{ pense que}$

$(\Sigma F) S \text{ pense que } (\Sigma \Phi) ((\Phi x) \cdot (\Phi x \equiv x \text{ est tel et tel}) \cdot (Fx) \cdot$

$(REL(S,x) \cdot (y) (REL(S,y) \equiv y = x)) \cdot$

$(REL \text{ est une chaîne causale liant S à x }))) \}$

où A est un allocutaire, R la réponse de A à S qui est justement la réponse que S attend de A, et REL une relation privilégiée que S entretient avec l'objet x. L'expression "o" dans le definiendum désigne n'importe quel objet déterminé auquel le locuteur peut se référer singulièrement par l'expression "le tel et tel" lorsqu'il parle en accord avec le sens littéral des expressions. Notre définition concerne la référence singulière à un certain objet et non une référence singulière particulière. La définition (I) est celle d'un usage référentiel causal et devrait être modifiée en conséquence pour rendre compte des usages référentiels descriptif et épistémiques. Il suffit pour cela d'analyser REL

soit comme une relation intentionnelle liant S à x dont le contenu est spécifié par la description utilisée, soit comme un savoir individuant qui le lie à l'objet.

On remarquera que la notion de présupposition est absente de nos définitions. Les états de choses présupposés par le locuteur sont spécifiés dans les formules qui apparaissent en plus large portée et donc à l'extérieur de l'opérateur d'énonciation. Cela revient à analyser la notion de présupposition pragmatique en termes de contraintes factuelles extérieures qui conditionnent le succès de l'acte de référence, et non en termes d'attitudes propositionnelles. Par la même occasion, on autorise la quantification large à l'intérieur de contextes gouvernés par des verbes psychologiques, ce qui semble suggérer l'admission d'attitudes de re, qui elles, à leur tour présupposent la référence singulière qu'on cherche à définir. Comme on le verra plus loin cependant, la quantification large à l'intérieur n'a pas pour conséquence l'admission d'attitudes de re lorsque les verbes psychologiques sont utilisés dans un sens matériel. (3I) C'est en ce sens qu'ils doivent être interprétés dans les définitions.

Les trois usages référentiels singuliers des descriptions doivent être contrastés avec l'usage attributif. Dans un usage attributif, de "le tel et tel", le locuteur affirme la clause d'existence, réalise une référence indéterminée à un x au sujet duquel il attribue

(3I) Pour la notion d'usage matériel, voir le chapitre 8.

la propriété d'être tel et tel et il affirme la clause d'unicité.

La seule différence entre notre caractérisation de l'usage attributif et l'analyse russellienne tient à la supposition d'unicité elle-même. Contrairement à Russell, la clause d'unicité n'affirme ici que l'existence d'une relation privilégiée entre le locuteur et l'objet. L'analyse russellienne est adéquate au niveau de la langue idéale et elle est compatible avec notre analyse des descriptions dans les langues naturelles.

La condition d'unicité exceptée, l'usage attributif est donc l'usage qui correspond aux paraphrases russelliennes et qui caractérise le sens littéral des énoncés. Il demeure parfaitement compatible avec l'existence d'usages référentiels singuliers, puisque ceux-ci prennent la forme d'actes de discours non-littéraux. Ces usages référentiels retiennent d'abord et avant tout notre attention, car ils sont réalisés en accord avec le sens littéral des expressions. L'usage référentiel de Donnellan, lui, est non-littéral puisque le référent peut ne pas satisfaire le contenu de la description.

Une réplique aux arguments de Strawson

La précédente discussion jette une nouvelle lumière sur le débat entre Strawson et Russell. Russell est en mesure de rendre compte de différents usages possibles des descriptions définies. Il peut admettre un usage attributif qui correspond au sens littéral des descriptions et différents usages référentiels qui, bien qu'en accord avec le sens littéral, ne prennent pas moins la forme d'actes de discours non-littéraux.

Strawson rejetterait sans doute cette théorie, non parce qu'il ne reconnaît pas plusieurs usages des descriptions. Au contraire, il offre lui-même une analyse analogue à celle que nous venons de développer. Il reconnaît volontiers que les descriptions peuvent être utilisées pour réaliser des usages différents. Il prétend seulement qu'il y a des cas où le sens littéral nous contraint à traiter la description comme un terme singulier. Par exemple, dans des questions comme "À quoi ressemble l'actuel roi de France?" et "Est-ce que le roi de France est chauve", qu'il considère comme les cas paradigmatiques d'usages non-russelliens, Strawson prétendrait que la description fonctionne littéralement comme un terme singulier. L'énoncé "L'actuel roi de France est chauve" lorsqu'utilisé en réponse à ces "questions" est pour cette raison dépourvu de valeur de vérité. L'énoncé ne peut se qualifier comme une réponse puisque ces questions ne peuvent être soulevées (32).

Les exemples de Strawson sont bien choisis. La sémantique des interrogatives est un sujet notoirement difficile et aussi longtemps qu'on ne dispose pas d'une caractérisation satisfaisante de leur forme logique, Strawson peut penser que ces exemples favorisent sa position. Mais nous avons suffisamment d'indications pour pouvoir exprimer des doutes sérieux à l'endroit de la position de Strawson. Les interrogatives, au même titre que les directives, contiennent un

(32) Strawson, P.F. [1964], p. 109.

marqueur illocutionnaire et doivent être réinsérées dans un contexte d'énonciation pour recevoir une force illocutoire complète.

Selon le contexte d'énonciation, un locuteur peut utiliser une phrase interrogative pour performer un acte de requête d'information, et donc un acte illocutoire directif, ou encore pour exprimer une attitude propositionnelle d'interrogation, et donc performer un acte illocutoire expressif (33).

Une fois que l'énoncé est replacé dans un tel contexte, on peut considérer l'acte illocutoire entier ainsi obtenu. Cet acte illocutoire pourrait facilement être jugé équivalent à l'acte illocutoire réalisé par l'énonciation de "Je te demande si p" ou "Je me demande si p". Il ne s'agit pas d'accepter l'hypothèse performative selon laquelle un énoncé au mode interrogatif serait synonyme d'un énoncé performatif quelconque. Là n'est pas notre thèse. Nous prétendons seulement que l'acte illocutoire de requête entier qui peut être performé en utilisant la phrase "Est-ce que l'actuel roi de France est chauve?" est équivalent à l'acte performé en énonçant la phrase "Je me demande si l'actuel roi de France est chauve". L'énonciation du premier, avec des intentions illocutoires appropriées de requête, équivaut à la simple énonciation du second.

(33) On peut utiliser une interrogative pour exprimer son doute sur la valeur de vérité d'une proposition p. Dans ce cas, on "se demande si" p non pas au sens où on adresse à soi-même une requête d'information, mais au sens du verbe anglais "to wonder".

(Notre hypothèse, il est vrai, implique un rejet de la thèse de Searle et Vanderveken à l'effet que l'énonciation d'un énoncé performatif équivaut à la performance d'un déclaratif) (34).

Comme on l'a déjà mentionné, les actes illocutoires vont de pair avec un ensemble de présuppositions et il se peut bien que le locuteur qui utilise l'énoncé le fasse en présupposant l'existence de l'actuel roi de France. Le problème vient de ce que l'énonciation de

(i) Je te demande si l'actuel roi de France est chauve est ambiguë. On peut accorder à la description une portée étroite, large ou même intermédiaire, ce dernier cas s'avérant possible dès lors qu'on reconnaît la présence implicite de présuppositions liées à tout acte illocutoire.

L'énoncé (i) pourrait donc être utilisé pour performer un acte rendu par

(ii) Je présuppose que $(\exists x)((x \text{ est actuel roi de France}).$

(...) • Je te demande si x est chauve)

En (ii), l'acte de requête d'information ne concerne pas l'existence d'un actuel roi de France. Cette existence est présupposée. Mais tel que représenté, l'acte ne nous oblige pas à renoncer à l'analyse russellienne. Bien au contraire, la théorie russellienne prévoit

(34) Nous rejoignons plutôt la position de F. Récanati pour qui les énoncés performatifs et, d'une manière générale, tous les énoncés au mode indicatif, sont illocutoirement neutres. Voir Récanati, F. [1981], pp. 185-6.

justement que les descriptions peuvent avoir une portée ambiguë dans certains énoncés complexes.

Les interrogatives que Strawson mentionne comme contre-exemples à la théorie de Russell n'en sont donc pas vraiment. Strawson prétend qu'on ne les utilise jamais pour questionner l'existence de l'actuel roi de France, mais seulement le fait qu'il soit chauve. Je crois que c'est déjà là une erreur et que ces énoncés peuvent être lus comme des interrogations sur l'existence de l'actuel roi de France. Supposons quand même que Strawson ait raison et que son interprétation soit justifiée, ces interrogatives ne pouvant compter comme des questions sur l'existence de l'actuel roi de France. Strawson conclut alors erronément que la description doit compter comme terme singulier. Alors qu'à notre avis l'acte performé à l'aide de telles interrogatives va de pair avec la présupposition d'existence comme cela est représenté en (ii).

L'erreur est d'attribuer trop rapidement à la description le rôle de terme singulier sans prendre en considération le fait que l'acte illocutoire interrogatif va de pair avec une présupposition d'existence. Il y a présupposition d'existence dans de tels contextes non parce que les descriptions sont des termes singuliers, mais bien parce que l'acte illocutoire est performé avec certaines présuppositions et qu'une partie du contenu littéral peut être capturé par ces présuppositions.

J'ai jusqu'ici fait comme si Strawson avait raison d'interpréter certaines questions de manière univoque en faisant intervenir les clauses d'existence au niveau présuppositionnel pour bien montrer que le débat ne se situait pas là. Mais les exemples choisis par Strawson ne permettent pas de trancher la question aisément, et il se pourrait bien qu'une question sur l'actuel roi de France puisse être interprétée dans certains contextes comme une question portant, entre autres, sur son existence.

Quoiqu'il en soit, Strawson est d'une façon générale d'accord pour dire que les descriptions peuvent être utilisées de manière référentielle ou attributive dans différents contextes d'utilisation, et non seulement dans les contextes de questions et réponses. La différence est que Strawson croit que ces usages prouvent qu'une théorie unitaire est impossible alors que la théorie de Russell, elle, est en mesure de rendre compte de ces phénomènes à l'intérieur d'un cadre unitaire.

Une fois admis que les actes illocutoires font intervenir des présuppositions, et que ces dernières peuvent capturer une partie du contenu littéral de l'énoncé, la théorie russellienne peut alors être utilisée pour rendre compte de ce qui se passe dans de tels cas. On peut se représenter l'acte de langage comme étant performé avec des présuppositions d'existence et d'unicité, et cela se traduit par l'apparition de ces clauses en portée large dans l'énoncé

qui représente l'acte. La théorie de Russell prescrit déjà l'ambiguïté de portée des descriptions et en ce sens admet elle-même la possibilité d'utiliser une description sans asserter illocutoirement la clause qui est le résultat de son élimination contextuelle.

Toute énonciation d'une phrase "déclarative" contenant une description est ipso facto une assertion d'existence, si on entend par "assertion" l'acte locutoire. Le locuteur qui tient une telle phrase pour vraie juge qu'il existe un individu qui est tel et tel et a telle ou telle propriété. Cela ne devrait pas préjuger, toutefois, de ce qui peut se passer au niveau illocutoire où les présuppositions du locuteur peuvent venir prendre en charge une partie du sens littéral de l'énoncé utilisé (35).

En somme, Strawson ne peut prétendre qu'il a à sa disposition des contre-exemples à la théorie de Russell, car les phénomènes qu'il décrit peuvent être expliqués sans qu'on ait à modifier substantiellement le point de vue original de Russell sur la sémantique des descriptions.

(35) Les états de choses présupposés dans ce cas-ci sont des états de choses spécifiés dans les conditions de vérité des énoncés que le locuteur utilise comme condition contraignant le succès de l'acte illocutoire ou la possession d'une attitude psychologique. Par exemple, en présupposant la clause d'existence contenue dans l'énoncé "Le maître de Platon est mortel", j'impose une condition sur le succès d'un acte illocutoire d'assertion. La fausseté de la clause d'existence entraînerait la fausseté du contenu propositionnel, mais l'acte illocutoire ne serait pas performé avec succès. Il ne s'agit donc pas de présuppositions sémantiques. Mais il ne s'agit pas non plus de contenus d'attitudes psychologiques puisqu'elles apparaissent en large portée dans des formules illocutoires ou attitudinales.

Chapitre VII

Les noms propres comme abréviations de descriptions

L'objectif de ce chapitre est de défendre une version de la thèse de Russell selon laquelle les noms propres seraient des abréviations de descriptions définies. On place très souvent Russell parmi les tenants d'une théorie descriptiviste de la référence, mais cette dernière peut faire l'objet de formulations très diverses. Frege prétend que les noms propres, comme les descriptions d'ailleurs, sont d'authentiques termes singuliers, mais qu'ils ont un contenu descriptif et que leur dénotation est déterminée par ce contenu descriptif. Les noms propres expriment un sens ou, si l'on veut, un concept individuel pouvant être rendu par une description définie. On connaît aussi la version de Strawson et Searle où les noms propres expriment un sens rendu par l'ensemble des descriptions associées par la communauté linguistique.

Chez Russell aussi, on trouve différentes formulations de la même théorie. Parfois Russell prétend que les noms propres sont des abréviations pour des descriptions qui n'ont pour seul contenu que la mention du nom. Par exemple, le nom propre "Socrate" serait en ce sens une abréviation pour la description "l'individu nommé "Socrate"". Mais la doctrine russellienne la plus courante est que les noms propres sont des abréviations pour des descriptions qui spécifient une qualité empi-

rique et contingente de l'objet.

Voilà à peine quelques-unes des multiples versions, parfois très élaborées, auxquelles a pu donner lieu la théorie descriptiviste de la référence. La plupart de ces théories ont fait l'objet d'attaques répétées en provenance de la nouvelle théorie de la référence, représentée principalement par Donnellan, Kripke et Putnam. Cette "nouvelle" théorie a connu une popularité telle qu'il ne semble pas utile de répéter ici les critiques importantes qu'elle a pu adresser à la théorie classique.

Je vais plutôt, dans un premier temps, distinguer brièvement deux versions très différentes de cette nouvelle théorie. Pour les uns, les noms propres sont conçus comme des désignateurs rigides tandis que, pour d'autres, ils apparaissent d'abord et avant tout comme des expressions directement référentielles. Il m'apparaît que la théorie de la référence directe, développée par Kaplan, présente d'innombrables difficultés lorsqu'on tente de l'appliquer au cas des noms propres.

Je montrerai ensuite que la plupart des arguments et des critiques de Kripke prennent leur source dans une "phénoménologie" des usages. Ce point devrait nous laisser perplexe, car même en admettant que le "portrait" proposé par Kripke pour les usages référentiels des locuteurs soit adéquat, on est en droit de se questionner sur les conclusions philosophiques que d'aucuns voudraient bien tirer de cet

ensemble de pratiques linguistiques contingentes. Salmon (1) a déjà remarqué qu'il était faux de prétendre être en mesure de dériver une doctrine essentialiste non-triviale de la nouvelle théorie de la référence, mais on peut se demander aussi si une pratique linguistique, aussi conforme soit-elle à la description qu'en fait Kripke, ne doit pas aller de pair avec la possibilité logique de pratiques radicalement opposées. On peut enfin, surtout à la lumière du chapitre précédent, se demander dans quelle mesure il est possible de tirer des conclusions pour une sémantique des noms propres à partir d'une pragmatique des usages référentiels.

Je vais, pour ma part, défendre une version quiniennne de la théorie descriptiviste. On a à tort ridiculisé la position quiniennne en prétendant qu'elle offrait une solution artificielle au problème. Je tâcherai de montrer qu'il n'en est rien en faisant ressortir les présupposés fondamentaux qui en révèlent toute la profondeur. Je montrerai enfin comment cette théorie est compatible avec l'existence de plusieurs différents usages référentiels des noms propres.

(1) Salmon, N. (1981)

Désignateurs rigides et expressions directement référentielles

Commençons donc par contraster deux versions différentes de la nouvelle théorie de la référence, telles qu'elles s'appliquent au cas des noms propres. Un examen attentif révèle que la théorie kripkéenne rend compte du fonctionnement des noms propres d'une façon qui diffère sensiblement de Kaplan et de sa théorie de la référence directe. Nous opposerons une conception qui fait des noms propres des expressions directement référentielles (EDR) et une autre conception où ils apparaissent cette fois comme des désignateurs rigides de jure (DRJ) (2).

Le contraste n'apparaît pas au premier abord, car les deux conceptions s'opposent à la théorie descriptiviste, d'où l'idée de référence directe, et elles impliquent la rigidité; mais au-delà des apparences, on peut déceler des divergences profondes qu'il convient de mettre en lumière.

1- D'une façon générale, les E.D.R. n'ont pas de contenu descriptif. Le contenu d'une expression est cette portion du sens qui la rend sensible aux variations de mondes possibles (ou circonstances d'évaluation). Autrement dit, le contenu d'une expression est ce qui fait que celle-ci peut avoir une référence différente d'un monde possible à l'autre. On représente formellement le contenu d'une

(2) Les textes pertinents sont Kaplan, D. [1977], [1979] et Kripke, S. [1971], [1980].

expression par une fonction de mondes possibles dans individus. Pour les EDR, ces fonctions sont des fonctions constantes de mondes possibles dans individus. Toutefois, de telles fonctions ont quelque chose d'artificiel puisqu'elles font croire que les EDR sont sensibles aux variations dans les circonstances d'évaluation. Or, il n'en est rien. Une EDR peut dans certains cas avoir une référence qui varie d'un contexte d'énonciation à l'autre en vertu de cette portion du sens que Kaplan appelle le caractère. Cependant, dès que le contexte est déterminé, elle réfère alors à l'individu en lui-même indépendamment des circonstances d'évaluations (3). Il faut donc comprendre qu'une EDR est une expression qui, relativement à un contexte, signifie un individu en lui-même. Cela se représente formellement par une fonction qui relativement à un monde possible détermine un individu, mais une telle représentation a le défaut de laisser croire que la dénotation de l'expression est déterminée par son intension alors que c'est le contraire qui est vrai. La dénotation d'une expression indexicale comme "je" est sans doute déterminée par le contexte d'énonciation et donc par son caractère mais le "contenu" qu'on voudrait bien lui assigner est lui-même déterminé par la dénotation. Ce n'est pas qu'une

EDR réfère au même individu à travers les mondes en vertu d'une intension constante, c'est plutôt la référence directe à l'individu lui-même qui fait qu'on lui assigne une intension constante.

Il en est ainsi parce que la fonction constante, contrairement à la règle générale, n'a pas de contenu descriptif

(3) Kaplan, D. [1977], p. 19., p. 21.

correspondant qu'elle représenterait formellement. Les EDR, contrairement aux termes singuliers fré géens, n'expriment pas des concepts susceptibles d'être rendus par une description définie et c'est pourquoi la représentation formelle par une intension, adéquate pour les termes singuliers fré géens, devient artificielle pour les EDR.

Une exception nous semble être fournie par les EDR complexes telles que "cet homme", "ce cheval", etc. qui ont un contenu descriptif, contrairement aux déictiques qui n'ont qu'un sens linguistique, et aux noms propres qui n'ont aucun sens spécifique. Le "contenu" n'est toutefois là que pour fixer la référence de l'expression. La dénotation de l'expression complexe "cet homme" est déterminée par le contenu et le contexte d'énonciation, mais le contenu en question ne sert pas à retracer l'individu à travers les mondes possibles. Une fois la référence fixée dans le contexte d'énonciation, l'expression dénote l'individu en lui-même, et ce, peu importe le monde possible envisagé. Dans ce cas comme dans tous les autres, l'assignation d'un contenu ou, si l'on veut, d'une intension constante est artificielle puisque l'expression dénote en fait l'individu en lui-même sans passer par la médiation d'un sens fré géen.

La situation est très différente pour les désignateurs rigides. Tout d'abord, les désignateurs rigides de facto dénotent un même individu à travers les mondes possibles justement en vertu de leur contenu. Par exemple, l'expression " la racine carré de 4" dénote le

nombre deux dans tous les mondes possibles étant donné que la propriété exprimée par la description est une propriété essentielle du nombre deux (4). Ici, la représentation du contenu par une fonction constante n'a rien d'artificiel.

La situation est, il est vrai, beaucoup plus délicate en ce qui concerne les noms propres. Ces derniers n'ont au mieux qu'une propriété triviale correspondante. A un nom propre comme "Socrate" correspond la propriété d'être Socrate ou d'être identique à Socrate (5). Kripke conçoit l'identité à Socrate comme une propriété primitive qui n'est pas susceptible d'être analysée. Pour être plus précis, l'identité à Socrate est réduite à l'identité numérique et, en ce sens, ne peut compter comme une qualité authentique de Socrate. Pour cette raison, on dit que la "propriété" en question est une "propriété" triviale de Socrate et qu'on a tort d'y voir quelque chose qui ressemblerait à un contenu descriptif. Enfin, contrairement aux désignateurs rigides de facto qui tirent essentiellement leur rigidité des faits, les noms propres et d'une manière générale tous les DRJ sont rigides par stipulation.

(4) Kripke, S. [1980], p. 21, note 21.

(5) Plusieurs choses nous portent à croire que Kripke reconnaîtrait volontiers que la propriété d'être identique à Socrate est attachée au nom propre "Socrate". Tout d'abord, une telle propriété n'est pas une "qualité" de Socrate et ne nous fait pas accréditer le point de vue de la théorie descriptiviste. En outre, Kripke ne considère pas gênante la représentation du contenu d'un nom propre par une intension constante (Kripke, S. [1980], p. 59, note 22). Ensuite, il prétend que, comme Mill, il n'a jamais voulu aller aussi loin que Russell avec sa doctrine des noms logiques (Kripke, S. [1980], p. 20). Il cite à cet effet Lockwood qui prétend que Mill aurait caractérisé les noms propres comme ayant implicitement un constituant méta-linguistique. Spécifiquement,

En somme, le fait de ne retenir qu'une propriété triviale pour les noms propres revient à partager une version limite de la théorie descriptiviste pour la faire basculer dans une théorie qui est à toute fin pratique équivalente à une théorie de la référence directe. Malgré cette équivalence, les deux théories ne peuvent être confondues, comme nous le verrons plus loin.

2- La théorie de la référence directe s'oppose par définition à une théorie descriptiviste de la référence. Même si la référence d'une EDR est déterminée par le caractère de l'expression, Kaplan prend une position qui va explicitement à l'encontre de la théorie descriptiviste (6). Pour Kaplan, la référence d'une EDR n'est jamais médiatisée par un contenu, un sens, comme c'est le cas chez les descriptivistes.

Chez Kripke, par contre, les désignateurs rigides de facto le sont justement en vertu du contenu qu'ils expriment. Pour les noms

"Cicéron" signifierait quelque chose comme "l'individu nommé "Cicéron". Voir Lockwood, M. [1975]. Kripke rejette cette position, mais il pourrait admettre avec Lockwood que "Cicéron" est une abréviation pour "être identique à Cicéron". Notre hypothèse se vérifie en partie dans le test intuitif que Kripke utilise pour statuer sur la rigidité des noms. Le terme "Nixon" est un désignateur rigide parce que Nixon n'aurait pas pu ne pas être Nixon. La rigidité du terme viendrait donc du caractère nécessaire de la propriété qui lui est attachée. (Kripke, S. [1980], pp. 48-9; Kripke, S. [1971], p. 149. Au sujet de cette propriété particulière de l'identité, voir Kripke, S. [1980], p. 108.

(6) Kaplan, D. [1977], p. 151. Dans la théorie de Kaplan, le référent détermine le constituant propositionnel contrairement à la théorie classique qui stipule que le constituant propositionnel détermine la référence.

propres et les DRJ, la référence est encore, dans un sens, déterminée par un contenu, sauf que cette thèse, essentielle pour les descriptivistes, devient encore une fois triviale pour Kripke. Le seul "sens" qu'on pourrait assigner aux noms propres, comme on l'a vu, ne peut à proprement parler compter comme un contenu descriptif. La théorie kripkéenne peut donc s'accommoder du principe selon lequel l'intension d'un nom propre détermine son extension dans la mesure où une propriété non-qualitative spécifiant l'objet lui-même constitue l'intension de l'expression (7).

La théorie de Kripke rejoint encore une fois la théorie de la référence directe. La seule différence notable à ce stade-ci est qu'elle ne se trouve pas formulée en des termes qui vont explicitement à l'encontre de la théorie descriptiviste. Kripke rejette certainement plusieurs versions de la théorie descriptiviste, mais pour des raisons qui apparaîtront plus loin, il convient de voir dans la théorie de Kripke une version limite de la théorie descriptiviste qui annule en les trivialisant les aspects essentiels de cette doctrine.

3- Les différences entre les EDR et les désignateurs rigides s'approfondissent dès qu'on considère ce qui fonde leur rigidité. Pour

(7) Kripke affirme explicitement dans la Préface qu'il ne souscrit pas au point de vue selon lequel seule la référence contribue à ce qui est exprimé par un énoncé. Il met en doute aussi l'hypothèse selon laquelle l'énoncé contenant le nom "Cicéron" exprimerait la même proposition que l'énoncé correspondant contenant le nom "Tullius". Kripke, S. [1980], p. 20.

Kaplan, un nom propre, conçu comme EDR, est rigide étant donné que sa référence est exclusivement déterminée par la règle sémantique qui lui est associée (8). Tout se passe comme si les règles sémantiques stipulant la dénotation des noms surplombaient l'ensemble des mondes possibles à partir desquels se fait l'évaluation. On interprète les noms propres un peu comme on assigne les valeurs aux variables. Cela se fait indépendamment des circonstances d'évaluation. Il va sans dire que cela entraîne la rigidité des noms propres, mais les noms ne deviennent rigides que parce que leur référence est déterminée par la règle sémantique qui leur est associée.

La situation diffère radicalement pour les désignateurs rigides. Les DRF (désignateurs rigides de facto) sont rigides en vertu des faits. Une expression comme "la racine carrée de 4" est rigide parce que, de fait, le nombre deux a comme propriété essentielle d'être la racine carrée de quatre dans tous les mondes possibles.

Les DRJ sont aussi rigides en vertu des faits. Comme le révèle le test intuitif de Kripke, un nom propre comme "Nixon" est rigide parce que Nixon n'aurait pas pu ne pas être Nixon. La rigidité des noms propres est fonction de la thèse sur la nécessité de l'identité qui est une thèse métaphysique. On pourra si l'on veut qualifier l'essentialisme qui en découle de trivial. Il n'en demeure pas moins que la nécessaire identité de Nixon à ce qu'il est (par

(8) Kaplan, D. [1977]. p. 12.

opposition à l'identité à soi-même qui est une nécessité de dicto et n'engage pas à l'essentialisme) est le fait métaphysique qui est la base de la rigidité du nom "Nixon". Lorsque Kripke soutient que les noms propres sont rigides de jure, cela revient à dire que le fait métaphysique de l'identité à Nixon peut être lui-même stipulé. La rigidité des noms propres est toujours fonction des faits sauf que les faits en question peuvent faire l'objet d'une stipulation.

Ces remarques nous permettent de comprendre en quoi l'argument déployé par Kripke dans "Identity and Necessity" est circulaire. Kripke a certes réussi, dans cet article, à résoudre une énigme concernant l'identité. On a d'une part quelque chose qui ressemble à une preuve formelle de la thèse sur la nécessité de l'identité et, d'autre part, on rencontre des énoncés tels que "Hesperus = Phosphorus" qui nous semblent contingents. Kripke nous explique que notre intuition sur le caractère contingent de ces énoncés vient du fait qu'ils sont vrais a posteriori et que d'une façon générale, nous pensons qu'un énoncé vrai a posteriori est du même coup contingent. Mais il nous montre que l'on doit distinguer les deux notions, et que l'on peut admettre la possibilité qu'un énoncé soit à la fois a posteriori et nécessaire. C'est là la contribution positive de Kripke. Si on lit cependant l'article en pensant avoir à sa disposition un argument additionnel en faveur de la nécessité de l'identité, et si la rigidité des noms propres est précisément cet argument sur lequel Kripke s'appuie, on sera très rapidement désenchanté. Le test intuitif de Kripke révèle justement que la thèse de la nécessité de l'identité est

elle-même présupposée dans la notion de rigidité (9).

De la même manière, l'argument formel en faveur de la nécessité de l'identité fait intervenir des variables qui fonctionnent dans les formules comme des désignateurs rigides. Or, leur rigidité n'est qu'une conséquence de l'acceptation de la nécessité de l'identité (10).

Pour arriver à sa "preuve", Kripke doit en effet traiter la prémisse (3) comme une instance de (1):

$$(1) (x) (y) (x = y) \supset (\Phi) (\Phi x \equiv \Phi y)$$

$$(3) (x) (y) (x = y) \supset \Box (x = x \equiv x = y)$$

En (3), les quantificateurs universels lient des variables à l'intérieur des opérateurs. C'est ce qu'il faut admettre si (3) doit vraiment compter comme une instance de (1). Ces variables fonctionnent dès lors comme des désignateurs rigides et supposent ainsi déjà la nécessité de l'identité. Ceux qui rejettent la nécessité de l'identité s'objecteront donc aussi à traiter (3) comme une instance de (1) (11).

(9) Ce point a été mis en évidence par Wiggins. Voir Wiggins, D. [1979], p. 43.

(10) Kripke, S. [1971], p. 136.

(11) C'est notamment le cas de David Lewis. Voir Lewis, D. [1983], p. 45.

En somme, que les noms propres soient pour Kripke rigides de jure ne signifie nullement que leur rigidité s'explique à partir des seules règles sémantiques du langage. Selon cette conception, les noms propres seraient rigides uniquement à cause de leur dénotation, qui est toujours celle qui est déterminée par la règle sémantique associée, et du fait que cette dernière se moque, pour ainsi dire, de l'ensemble des mondes possibles. Bien au contraire, la rigidité des noms propres est intimement liée à un fait métaphysique, la nécessité de l'identité, et dire qu'ils sont rigides de jure revient à dire que ce fait peut non seulement être affirmé mais aussi stipulé.

4- L'introduction d'un nouveau nom propre conçu comme EDR dans le langage se fait par un énoncé de la forme " $A =_{C^*} \alpha$ ", où A est le nom propre (par exemple, "Bozo") et " α " est un terme dont la dénotation dépend du contexte (par exemple, "le gouverneur") (12). L'énonciation stipulative d'une telle formule induirait au niveau métalinguistique une clause sémantique du type:

$$\text{"Pour tout } c, \{A\}_{cf}^{\mu} = \{\alpha\}_{C^*} f \text{"}$$

Informellement,

"Dans tout contexte C , la valeur de A , relativement à une structure de modèle μ , le contexte C et une assignation F est identique à la valeur de α relativement à F dans le contexte C^* ".

(12) Kaplan, D. [1979], p. 411. McGinn note judicieusement que la référence directe, contrairement à la rigidité référentielle, n'est pas définie de façon modale et ne fait pas appel aux mondes possibles. McGinn, C. [1982], p. 110.

Par exemple, le fait de stipuler

"Bozo =_{C*} le gouverneur"

équivalait dans le langage-objet à introduire une clause sémantique au niveau méta-linguistique dans laquelle on est assuré que "Bozo" dénote dans tout contexte ce que dénote "le gouverneur" dans le contexte C^* . Le fait d'indexer " C^* " à la relation d'identité garantit le caractère de définition contextuelle de la formule.

L'important ici est de remarquer que la formule d'introduction d'un nouveau nom propre dans le langage ne contient aucune clause à l'effet que le nom propre est rigide. La rigidité est simplement pour Kaplan une conséquence du fonctionnement sémantique de l'expression. Pour utiliser un nom propre de façon compétente, on doit l'utiliser comme un désignateur rigide. L'idée est que les enjeux métaphysiques que d'aucuns voudraient voir dans la possibilité de se référer à un même objet à travers les mondes possibles se trouvent dissous par la considération du fonctionnement sémantique des noms propres. Peu importe l'énoncé dans lequel le nom propre apparaît, il réfère à un objet dans le contexte d'énonciation et cela est le cas même lorsqu'il apparaît dans un énoncé modal. Les noms propres fonctionneraient comme des déictiques qui, dans un énoncé modal, ne peuvent être interprétés qu'à partir du contexte d'énonciation. Le pronom personnel "je" dans l'énoncé

"J'aurais pu devenir président"

ne peut que référer au locuteur du contexte et cela veut dire que l'énoncé ne peut être interprété que sur le mode de re. La lecture

de re, dans ce cas, ne serait pas le résultat d'une position métaphysique quelconque, mais seulement une conséquence directe du fonctionnement purement sémantique des déictiques. Kaplan voudrait que la même chose puisse être dite au sujet des noms propres, et que leur statut de désignateur rigide puisse s'expliquer uniquement en référence aux règles sémantiques qui leur sont attachées.

Le contraste est cette fois-ci frappant puisque la règle sémantique kripkéenne pour les noms propres ferait au contraire intervenir explicitement une assertion modale de rigidité (13).

La formule d'introduction d'un nouveau nom propre dans le langage-objet serait du type

$$A = (\forall x) (\phi x) \square (x = A) \quad ,$$

On a choisi, pour simplifier, une formule d'introduction dans laquelle la référence du nom propre "A" est fixée à l'aide d'une

(13) Kripke, S. [1980], p. 14, p. 56. Ailleurs, dans sa discussion des descriptions définies rigides, Kripke signale explicitement que la stipulation sémantique incorpore une assertion de rigidité. Kripke, S. [1979], p. 10

description définie . Kripke pense que les noms propres peuvent être introduits aussi par simple ostension, ce qui n'empêche pas la formule particulière ci-haut d'être tout autant acceptable pour lui. (14)

En tant que rigides de jure, les noms propres sont rigides en vertu de faits métaphysiques qui peuvent être stipulés plutôt que d'être affirmés. Kripke pense que le critère d'identité qu'on voudrait bien attacher à l'individu Nixon importe peu lorsqu'il s'agit de savoir si Nixon préserve son identité à travers les mondes possibles. Le fait est que Nixon n'aurait pu être autre que Nixon et ce fait peut être stipulé d'emblée quel que soit l'intérêt des discussions entourant la formulation d'un critère d'identité pour Nixon. Ceci étant admis, on peut dès lors introduire une clause modale dans les règles sémantiques pour les noms propres qui reflète bien la décision qu'on a prise au niveau métaphysique. Les noms propres véhiculeraient donc une information à l'effet que l'objet dénoté est nécessairement identique à lui-même, ce qui nous permet de voir en quel sens ils pourraient être conçus comme rigides de facto au même titre que certaines descriptions définies, et donc, somme toute, assimilables eux aussi à des descriptions définies. La rigidité de facto pourrait s'expliquer de la façon suivante.

(14) Kripke, S. (1980), pp. 96-7.

De la même manière que la description "la racine carré de quatre" est rigide de facto parce que le nombre deux a comme propriété essentielle d'être la racine carré de quatre, le nom "Socrate" est lui aussi rigide de facto parce que, de fait, Socrate n'aurait pu être autre chose que Socrate. Dans les deux cas, la rigidité de l'expression dépend, pour parler métaphoriquement, de la "tournure des événements". Le fait métaphysique de la nécessité de l'identité serait ce qui fonde la rigidité des noms propres, et dès lors, explique leur caractère de désignateurs rigides de facto.

Je suis enclin à penser que c'est là précisément ce que Kripke avait en tête à l'époque des conférences qu'il prononça sur le sujet, mais cette question importe peu ici (15). Le seul point important est de voir ce qui arrive lorsqu'il est prétendu que les noms propres sont rigides de jure. Certains voudront penser que la rigidité des noms est désormais fonction des stipulations que sont nos règles sémantiques et que Kripke veut par là, comme Kaplan, expliquer la rigidité des noms à partir des règles sémantiques du langage. Cette interprétation est incorrecte, il faut plutôt dire que la rigidité des noms propres est toujours fonction d'un fait métaphysique, la nécessité de l'identité (16). Le seul changement est que pour Kripke ce fait peut

(15) C'est aussi l'impression de Kaplan, D. [1977], pp. 11-12 et de McGinn, C. [1982], pp. 98-9.

(16) Kripke reconnaît explicitement dans la Préface que sa réplique à la théorie descriptiviste de Russell a pris la forme d'une réflexion sur la nécessité de l'identité. (Kripke, S. [1980], p. 14).

non seulement être affirmé, il peut même être stipulé, ce qui est, on en conviendra, une thèse beaucoup plus forte.

La plupart de ceux qui s'objectent à l'identité à travers les mondes possibles le feront en invoquant le slogan de Quine selon lequel il n'y a d'identité que sous un critère d'identité. Kripke réfute ce slogan et pense que, indépendamment de la recherche d'un critère d'identité des objets, on peut stipuler leur identité à travers les mondes possibles. Comme le note Salmon, la théorie des noms propres, issue de la nouvelle théorie de la référence, entraîne un engagement à un essentialisme qualifié par lui de trivial, à savoir, la nécessité de l'identité. C'est à cet essentialisme "trivial" que vont par ailleurs s'objecter les partisans de la théorie des contreparties et ceux qui, plus modestement, défendent la thèse de l'identité contingente.

Chez Kripke, on n'assiste pas, comme chez Kaplan, à une tentative de dissoudre la question de la nécessité de l'identité en expliquant la rigidité des noms propres à partir d'une simple élucidation du mécanisme gouvernant leur fonctionnement sémantique. Cette différence va se révéler déterminante comme nous allons le voir maintenant.

5- On mentionnera au départ deux conséquences relativement secondaires des approches différentes proposées par Kaplan et Kripke.

En tant que EDR, les noms propres ne peuvent avoir qu'une large portée lorsqu'ils entrent dans le contexte d'un énoncé modal. Comme pour les déictiques, ils ne peuvent que dénoter un objet présent dans le contexte d'énonciation.

L'énoncé

"Socrate aurait pu être immortel"

ne peut alors recevoir qu'une lecture de re. Il affirme le caractère contingent du fait que Socrate ait dans notre monde la propriété d'être mortel.

Kripke, au contraire, autorise autant une lecture de re que de dicto, ces deux lectures étant pour lui équivalentes (17).

6- Etant donné que le nom "Socrate" est pour Kaplan une EDR, il réfère dans tous les mondes possibles à Socrate, y compris dans les mondes où Socrate n'existe pas (18).

En fait, on ne peut s'interroger sur Socrate relativement à un monde dans lequel il n'existe pas car ce serait là tenter de faire un usage de dicto d'un énoncé modal contenant le nom. Une interrogation concernant Socrate dans un monde où il n'existe pas s'avère être en réalité simplement une interrogation au sujet de l'individu Socrate de notre monde. Plus précisément, on ne peut manquer de se référer à

(17) Kripke, S. [1980], p. 12 note 15.

(18) Kaplan, D. [1977], p. 11.

Socrate, et ce, relativement à n'importe quel monde puisque toute interrogation ou assertion modale sur Socrate est une interrogation ou assertion de re "au sujet" de Socrate dans notre monde.

Kripke a par contre pensé au départ que le terme "Socrate", en tant que désignateur rigide, réfère à Socrate dans tous les mondes possibles où il existe (19). Kripke a choisi cette approche parce que, contrairement à Kaplan, elle permet de s'interroger sur le statut de Socrate dans un monde où il n'existe pas.

Pour Kripke, les lectures de re et de dicto des énoncés modaux s'avèrent équivalentes en autant que les objets dénotés existent. Une lecture de re de

"Socrate aurait pu être immortel"

pourrait être jugée vraie tandis que la lecture de dicto pourrait être jugée dépourvue de sens lorsqu'évaluée relativement à un monde possible où Socrate n'existe pas.

Le problème surgit dès qu'on considère un énoncé comme

◇ Socrate n'existe pas

Pour Kaplan, l'énoncé n'a qu'une lecture de re et asserte seulement le fait que Socrate n'est pas un être dont l'existence est nécessaire.

(19) Kripke, S. [1980], p. 49; Kripke, S. [1971], p. 146.

Pour Kripke, l'énoncé a une lecture de dicto, et s'il soutient que le nom a une dénotation dans tous les mondes possibles, il est alors obligé de lui en assigner une dans un monde possible où il n'existe pas, ce qui oblige à parler de Socrate comme d'un être qui subsiste dans ce monde.

Dans la préface de son livre, Kripke soutient cependant que les noms propres sont rigides de jure. Leur référence à travers les mondes possibles est le résultat d'une stipulation sémantique et elle ne peut dès lors être contrainte par le fait que, dans un monde, l'individu dénoté n'existe pas. Les noms étant conçus comme rigides de jure, ils réfèrent au même objet, y compris dans les mondes où ils n'existent pas. Mais comme le remarque Kripke, les questions relatives à l'existence se trouvent affectées, ce qui n'est pas le cas pour Kaplan pour qui la référence à l'aide d'un nom propre est toujours une référence de re (20).

7- Nous sommes en position maintenant de mieux apprécier le fossé qui sépare les deux doctrines.

Pour Kaplan, un énoncé est analytique s'il est vrai dans tous les contextes (21). Si pour juger de la nécessité d'un énoncé il nous faut considérer son contenu, c'est-à-dire l'évaluer relativement à

(20) Kripke, S. [1980], p. 21, note 21.

(21) Kaplan, D. [1977], p. 72.

différents mondes possibles, son analyticité se vérifie par la considération de son caractère, c'est-à-dire son évaluation relativement à différents contextes d'énonciation. Dans le même ordre d'idées, si deux expressions ont le même caractère, l'énoncé d'identité formé à partir de ces expressions sera analytiquement vrai. Or, considérons les noms propres "Hesperus" et "Phosphorus". Ces deux expressions ont le même caractère puisqu'elles déterminent un même contenu dans tous les contextes. L'énoncé

"Hesperus = Phosphorus"

serait donc analytiquement vrai du point de vue de Kaplan! Kripke, est-il utile de le préciser, traite de tels énoncés comme synthétiques.

Les noms propres posent un problème particulier pour Kaplan parce que contrairement aux déictiques, ils n'ont pas de sens linguistique. Des expressions tels que "je" ou "ceci" ont un sens linguistique et "signifient" respectivement "l'énonciateur de ce token" et "le démonstratum de cette démonstration". Les règles sémantiques associées à ces expressions ne suffisent donc pas pour établir la vérité des énoncés d'identité qu'on pourrait former avec eux, et ils ne peuvent dès lors être jugés analytiques. Pour être plus précis, la seule considération du sens linguistique attaché aux déictiques ne suffit pas pour évaluer un énoncé d'identité formé à partir de telles expressions, car leur caractère est variable et ils dénotent différents objets dans différents contextes.

La situation est malheureusement différente pour les noms propres. Ces derniers n'ont pas à proprement parler de sens linguistique déterminé et la règle sémantique qui leur est associée renvoie directement à l'objet dénoté. Cela est également vrai lorsque le nom est introduit à l'aide d'une description qui fixe sa référence. La maîtrise d'une règle sémantique associée à un nom requiert dans la théorie de Kaplan la connaissance de la dénotation du nom. Supposer qu'elle implique plutôt la connaissance de la description associée serait contre-intuitif, car cela impliquerait que les locuteurs compétents doivent connaître les descriptions initiales avec lesquelles les noms propres ont été introduits. Les descriptions associées avec lesquelles les noms sont introduits n'ont rien à voir avec leur caractère selon Kaplan. Les noms "Hesperus" et "Phosphorus" ont été introduits avec des descriptions différentes, mais elles ont un même caractère parce qu'elles déterminent le même contenu dans tous les contextes.

Le caractère d'une expression est une fonction qui relativement à un contexte détermine un certain contenu. Mais les noms propres expriment une fonction caractère constante de contexte dans contenu et n'ont aucun sens linguistique. Ces deux facteurs intimement liés font que la maîtrise du caractère d'un nom propre implique la connaissance de la dénotation. C'est pourquoi la vérité d'un énoncé d'identité contenant des noms ne dépend en définitive que du caractère et est en ce sens analytique.

8- Pour Kaplan, le caractère d'une expression est cette portion du sens qui fait l'objet de la compétence sémantique du locuteur. Puisqu'on estime généralement que le savoir fondé sur la compétence sémantique est a priori, on est obligé de conclure que l'énoncé

"Hesperus = Phosphorus"

est vrai a priori.

Kaplan a fait la même observation concernant sa théorie et a reconnu la difficulté que lui posent les noms propres (22).

Encore une fois, inutile d'insister sur le fait que cette conséquence est inacceptable pour Kripke et, en fait, est inacceptable tout court. La vérité d'un énoncé d'identité contenant deux noms propres ne saurait être établie qu'a posteriori.

9- Kaplan voudrait sans doute reconnaître le fait que les énoncés d'identité sont nécessaires, mais cela n'est pas une

(22) Kaplan, D. [1977], p. 98.

conséquence qu'on peut tirer de leur analyticité. Il note qu'il y a des énoncés qu'on voudrait juger analytiques comme "Je suis ici maintenant" mais qui sont par ailleurs contingents (23).

Quoiqu'il en soit, les énoncés d'identité composés de noms propres sont pour Kripke des énoncés nécessaires.

Critique de la théorie de Kaplan

La théorie de Kaplan s'avère impuissante à rendre compte du fonctionnement des noms propres, car elle a pour conséquence que les énoncés d'identité comme "Hesperus = Phosphorus" sont analytiques et connus a priori. Cette conséquence n'est pas le fruit du hasard, car elle provient de la définition que Kaplan donne de l'analyticité et l'aprioricit  .

Dans la formule d'introduction d'un nom propre comme "Bozo", la détermination d'un contenu fixe est assurée par le fait qu'une expression sensible au contexte, comme "le gouverneur", sert à fixer la référence. Puisque "le gouverneur" sert à référer à un individu dans le contexte, on est en effet assuré que le terme "Bozo" va référer dans tous les mondes à l'individu auquel réfère "le gouverneur" dans le contexte. Il faut cependant assurer non seulement un contenu fixe, mais aussi un caractère fixe au nom. Contrairement aux indexicaux, les

(23) Kaplan, D. [1979], p. 402.

noms réfèrent au même objet dans tous les contextes, et l'expression "le gouverneur" pourrait dans différents contextes dénoter différents individus. C'est ici que Kaplan introduit l'idée d'une définition contextuelle qui nous assure maintenant que "Bozo" dénote dans tous les contextes ce que dénote "le gouverneur" dans le contexte C^* . De cette manière, les noms propres apparaissent enfin comme des expressions dont le caractère et le contenu sont fixes puisqu'ils dénotent dans tous les contextes et dans tous les mondes possibles le même individu.

En considérant seulement le caractère de l'expression "Hesperus", on sait qu'elle dénote le même contenu dans tous les contextes. Ce contenu ne peut être rendu ou exprimé par la description "l'étoile du soir" puisque cette dernière sert à fixer la référence et non le sens de "Hesperus". Le nom en question n'a par ailleurs aucun sens linguistique, et c'est pourquoi par la considération du seul caractère, on sait que "Hesperus" réfère dans tous les contextes à Vénus. Les mêmes remarques s'appliquent pour l'expression "Phosphorus". Si on connaît le caractère de l'expression, on sait qu'elle réfère à Vénus dans tous les contextes.

Or pour Kaplan, un énoncé est analytiquement vrai s'il est vrai dans tous les contextes et si par conséquent il se vérifie en considérant seulement le caractère des expressions. C'est malheureusement ce qui se produit pour l'énoncé "Phosphorus = Hesperus" et pour tous les énoncés d'identité contenant des noms propres. Ensuite, la

maîtrise du caractère est censée appartenir à la compétence sémantique des locuteurs et elle relève d'un savoir a priori. Puisque l'énoncé en question se vérifie seulement en considérant le caractère, sa vérité devrait donc être établie a priori.

Pour résumer, les noms propres, en tant que E.D.R., ont comme "contenu", l'individu dénoté lui-même. Ce ne peut être un contenu rendu par la description associée puisque celle-ci fixe la référence et non le sens du nom. On peut se représenter formellement le contenu d'un nom en lui assignant une fonction constante, mais cette fonction n'est qu'une représentation formelle qui ne doit pas nous faire oublier que le contenu n'est rien d'autre que l'individu lui-même. Ensuite, les noms n'ont pas de sens linguistique et ils dénotent le même individu dans tous les contextes. Pour toutes ces raisons, connaître le caractère d'un nom comme "Socrate", c'est savoir que "Socrate" dénote l'individu Socrate dans tous les contextes et c'est là la source du problème pour Kaplan.

On pourrait chercher à modifier la théorie de Kaplan de telle sorte que les difficultés mentionnées soient contournées, mais cela entraînerait des modifications majeures et nous obligerait à payer un prix assez élevé.

Par exemple, on peut conserver l'idée que le caractère relève de la compétence sémantique des locuteurs, mais chercher à l'enrichir

de telle sorte qu'un locuteur qui maîtrise le caractère de "Phosphorus" et "Hesperus" puisse malgré tout ignorer leur identité. On pourrait supposer, entre autres, que les descriptions associées qui ont servi à fixer la référence des deux noms font partie du caractère des expressions. Le locuteur sait alors que "Hesperus" dénote la planète qui est l'étoile du soir, dans le contexte et il sait que "Phosphorus" dénote la planète qui est l'étoile du matin dans le contexte, mais il ignore que les deux sont identiques. Cette solution est intéressante, mais elle présente le défaut d'être largement contre-intuitive dans le portrait qu'elle brosse de la compétence sémantique des locuteurs. Il est douteux que les locuteurs compétents soient ceux qui connaissent les descriptions ayant servi à fixer la référence lors de l'acte de baptiser les objets.

Pour remédier à cette difficulté, on sera tenté d'inclure les descriptions que les locuteurs associent eux-mêmes aux noms dans la notion de caractère, mais la fonction-caractère, chez Kaplan, est une fonction de contexte dans contenu et elle reste une notion "objective" qui n'est pas affectée par les intentions du locuteur. Si on supposait que l'intentionnalité des locuteurs vient déterminer le caractère des expressions, on serait en train de réduire la notion à quelque chose de psychologique, ce qui manifestement n'était pas dans les "intentions" de Kaplan.

Si en fin de compte on essayait, pour éviter l'écueil psychologue, d'inclure les descriptions associées par la communauté dans la notion de caractère, on prêterait alors flanc aux objections que Kripke a pu adresser à la théorie descriptiviste. Pour Kripke, les descriptions que la communauté linguistique associe à un nom peuvent toutes s'avérer fausses de l'individu auquel réfère pourtant le nom. S'il en est ainsi, on aurait alors tort de prétendre pouvoir s'en servir pour déterminer la référence des noms ou pour déterminer leur sens.

La réforme de la théorie de Kaplan pourrait aller dans une direction tout autre. On peut admettre qu'un énoncé d'identité liant deux noms propres co-désignatifs est vrai en vertu du caractère, mais renoncer à le considérer comme analytique et a priori. C'est là la voie que semble emprunter C. McGinn dans son article sur le sujet (24). Le problème ici est que la conception même de l'analyticité proposé par Kaplan se trouve désormais questionnée. On ne pourrait plus dire si on accepte les suggestions de McGinn que l'analyticité d'un énoncé signifie qu'il est vrai en vertu du caractère et que la compétence sémantique des locuteurs implique la maîtrise du caractère des expressions.

(24) McGinn, C. [1982], p. 107.

Pour toutes ces raisons, la version que Kripke donne de la nouvelle théorie de la référence apparaît nettement préférable à celle de Kaplan. Pour Kripke, les énoncés d'identité entre noms propres sont synthétiques et a posteriori. Leur vérité dépend de stipulations sémantiques, mais ces stipulations sont des stipulations concernant certains faits. Chez Kripke, on trouve en effet l'idée que l'énoncé "Hesperus=Phosphorus" est vrai en vertu des stipulations sémantiques bien qu'en même temps fondé sur les faits.

Les présupposés théoriques de Kripke

Les stipulations kripkéennes contiennent une assertion de rigidité, à savoir l'affirmation que l'expression dénote le même objet dans tous les mondes possibles. Cela revient à affirmer que l'objet dénoté est nécessairement identique à ce qu'il est. L'identité à Socrate pour l'individu Socrate est un fait interne à Socrate et est jugé suffisamment "trivial" pour faire l'objet d'une stipulation. La théorie de Kripke a donc comme avantage de pouvoir expliquer comment un énoncé d'identité est vrai en fonction des règles sémantiques du langage sans pour autant être analytique et elle doit être, pour cette raison, préférée à celle de Kaplan.

Ce long détour aura permis de cerner certaines des thèses essentielles de la nouvelle théorie de la référence sur lesquelles il faut se concentrer pour évaluer son mérite. Kripke prétend qu'on peut

stipuler la nécessité de l'identité d'un individu à ce qu'il est. Le point essentiel est que le choix d'un critère d'identité particulier ne devrait pas rendre fausse la nécessité de l'identité. Pour Kripke, il importe peu de savoir quel critère d'identité nous devrions adopter concernant l'individu Socrate lorsqu'il s'agit de se demander si Socrate existe dans différents mondes possibles. L'identité à travers les mondes possibles devrait être reconnue, peu importe le critère d'identité adopté, et c'est pourquoi nous pouvons la stipuler.

Les tenants de l'identité contingente s'objectent à cette thèse. Pour illustrer leur point de vue, j'emprunterai un exemple discuté par A. Gibbard (25). Supposons qu'un sculpteur produise une statue en réalisant séparément le tronc et le buste qu'il superpose ensuite l'un à l'autre. Les deux pièces étant toutes deux de glaise, on peut alors prétendre que la statue vient à exister au même moment que le morceau de glaise qui résulte de l'unification des deux morceaux originaux. On peut baptiser la statue particulière produite par le sculpteur du nom "Stuck" et le morceau de glaise particulier du nom "Gluck".

(25) Gibbard, A. [1975].

Supposons maintenant que, cinq minutes après avoir réalisé son oeuvre, le sculpteur décide de briser la statue. Pendant les cinq minutes d'existence, rien n'est venu perturber la statue ou le morceau de glaise, mais voilà que le sculpteur lui-même décide de mettre la statue en pièces.

On a donc un cas où tout ce qui est arrivé à Stuck est arrivé aussi à Gluck. Les deux entités ont partagé un même espace-temps pendant leur existence. Les deux entités mesurent six mètres et pèsent 50 kilos. On peut dire aussi que Stuck et Gluck ont été produits par le sculpteur. Stuck et Gluck sont tous les deux la représentation d'une figure légendaire. On peut dire de Stuck et de Gluck qu'ils sont de glaise et qu'ils sont une statue, ainsi de suite.

En somme, Stuck et Gluck sont en tout point identiques. Il aurait bien pu se produire quelque chose qui nous aurait permis de les distinguer l'un de l'autre comme, par exemple, si la statue avait perdu une main. On aurait alors toujours la même statue, mais un différent morceau de glaise, et Stuck ne serait plus identique à Gluck. De la même manière, on ne pourrait plus parler d'identité entre les deux entités si le même morceau de glaise était soudainement modelé différemment par le sculpteur. Ces deux scénarios ont été écartés dès le départ et c'est pourquoi nous pouvons parler d'identité entre Stuck et Gluck. On aurait tort d'invoquer le fait qu'ils auraient pu avoir lieu pour justifier l'opinion qu'ils sont distincts l'un de l'autre car

cet argument présuppose déjà la nécessité de l'identité. Si un des deux scénarios s'était déroulé, nous serions en effet tenté de dire que Gluck n'est pas identique à Stuck, mais cela veut dire qu'il y a un monde possible dans lequel Stuck est distinct de Gluck. Cela ne peut compter comme un argument contre l'identité de Stuck et Gluck dans notre monde à moins de présupposer qu'ils sont distincts dans tous les mondes, s'ils sont distincts dans un monde. Les deux scénarios contre-factuels peuvent cependant justement être invoqués pour suggérer que Stuck et Gluck sont identiques seulement d'une manière contingente. Même si les deux noms dénotent une seule entité dans notre monde, ils dénotent deux entités distinctes dans d'autres mondes, notamment dans les mondes où la statue perd une main, ou celui où le morceau de glaise est modelé en une autre statue.

Dans l'exemple que nous venons de considérer, les deux termes singuliers désignent leur référent via un critère d'identité. "Gluck" désigne une entité qui est un morceau de glaise particulier et "Stuck" une statue particulière. Lorsque la référence à un objet se fait de cette manière, on voit que l'idée que l'on se fait de la relation d'identité s'en trouve affectée. Si les noms propres réfèrent toujours par la médiation d'un concept exemplifié, les énoncés d'identité ne peuvent être interprétés comme affirmant une relation absolue entre un particulier et lui-même. Il n'est nullement requis d'invoquer un concept d'identité relative pour arriver à ce résultat. Il suffit de reconnaître que la référence aux objets "en eux-mêmes" est probléma-

tique, et que tout acte de référence se fait par le biais de concepts.

L'argument en question montre que Kripke n'a pas totalement raison de prétendre qu'on peut stipuler la nécessité de l'identité, peu importe le critère d'identité. Cette conclusion ne serait justifiée que si la référence aux objets se faisait sans être médiatisée par des concepts. Si au contraire un nom propre réfère à un individu particulier uniquement par l'intermédiaire d'un tel concept, le problème de l'identité à travers les mondes possibles se trouve alors intimement lié à la formulation d'un critère d'identité. Dans notre exemple, on ne peut se demander si Stuck aurait pu être distinct de Gluck sans tenir compte des sortes à l'aide desquelles l'individu particulier se trouve identifié.

Si la nécessité de l'identité ne peut être stipulée, peut-elle au moins être affirmée? Peut-on prétendre qu'à défaut d'être rigides de jure, les noms propres sont au moins rigides de facto? Les remarques que nous venons d'apporter nous permettent de voir quelles sont les réponses à ces questions.

Kripke conçoit la propriété d'être identique à Socrate comme une propriété triviale de Socrate. Il peut dès lors reconnaître qu'une telle propriété est attachée au nom "Socrate" sans avoir à reconnaître un postulat fondamental qui veut que la référence d'un nom propre est conditionnée par l'applicabilité de descriptions associées. Plus exactement, si la seule propriété associée au terme "Socrate" est la propriété d'être identique à Socrate, la thèse essentielle de la théorie descriptive se trouve elle-même désormais trivialisée et neutralisée car cette propriété n'est rien d'autre que l'essence de l'individu Socrate lui-même. Cela montre que la théorie descriptiviste ne peut être formulée qu'en référence à des qualités authentiques associées au nom propre qui déterminent sa référence. La propriété d'être identique à Socrate est pour Kripke une propriété triviale de Socrate et elle ne peut compter comme qualité, ou être réductible à un ensemble de qualités.

C'est seulement à partir de ce point que Kripke se trouve en mesure d'avancer ses thèses sur la nécessité de l'identité. Si la thèse sur la nécessité de l'identité est au fondement de la conception kripkéenne des noms propres comme désignateurs rigides, la thèse sur le caractère non-connotatif des noms propres est justement ce qui rend possible celle qui affirme la nécessité de l'identité. C'est seulement en approuvant une notion de référence à un objet "en lui-même" et non à

un objet tombant sous un concept que peut être envisagée l'hypothèse que cet objet n'aurait pu être autre que ce qu'il est (26).

Les différentes théories des noms propres

Les noms propres sont-ils dénués de toute connotation? A cette question, la doctrine kripkéenne répond par l'affirmative en présupposant que la seule propriété associée au nom propre "Socrate" est la propriété triviale d'être identique à Socrate. Cette propriété devient triviale pour Kripke parce qu'il ramène l'identité à Socrate à l'identité numérique. La notion d'identité est une relation primitive et donc indéfinissable qui signifie seulement l'identité numérique.

Pour d'autres, la relation d'identité est définissable. Leibniz et Russell la réduisent à l'indiscernabilité. Pour ces auteurs, que A soit identique à B signifie par définition que A a les mêmes propriétés (les mêmes qualités) que B.

(26) Ce point est crucial pour notre propos et met en relief toute l'argumentation implicite que Kripke doit supposer pour défendre sa théorie des noms propres. La thèse sur leur rigidité est intimement liée à la stipulation de la nécessité de l'identité. La nécessité de l'identité s'appuie ensuite sur le caractère non-connotatif des noms propres qui présuppose à son tour que la propriété d'être identique à ce que l'on est est une propriété primitive et se réduit à l'identité numérique. Si la propriété associée au nom propre est primitive et se réduit à l'identité numérique, le nom n'est plus vraiment connotatif et on peut se référer aux objets indépendamment de tout critère d'identité. Dans ces circonstances, il est naturel de reconnaître la nécessité de l'identité. Si enfin celle-ci peut-être stipulée, on pourra aussi stipuler que les noms sont des désignateurs rigides.

Ces doctrines de l'identité ont chacune leurs avantages et leurs défauts. Si on ramène l'identité à Socrate à l'identité numérique, on se voit dans l'obligation de postuler un particulier dénudé ou une substance "derrière" l'ensemble des qualités sensibles de l'individu et cela ouvre la voie au vocabulaire propre à l'essentialisme aristotélicien. C'est ainsi que l'on parlera de la substance, de ses propriétés essentielles, de son essence et de ses propriétés accidentelles. Si par contre on décide d'admettre une définition de l'identité conforme à la position défendue par Leibniz et Russell, on se voit très rapidement obligé d'accepter que deux objets numériquement distincts puissent par ailleurs être identiques. C'est du moins une conséquence apparente qui découle de la définition de l'identité à partir de l'indiscernabilité. On pense notamment à la discussion russellienne sur l'identité de la Tour Eiffel de Paris avec celle de New York.

Sans aller jusqu'à accepter dans ses ultimes conséquences la définition Leibniz-Russell de l'identité, on pourrait néanmoins vouloir adopter le slogan de Quine qui veut que toute entité admise doit supposer un critère d'identité. La propriété d'être identique à Socrate ferait alors intervenir de façon elliptique un critère d'identité implicitement contenue en elle. On pourrait aussi facilement imaginer un slogan anti-réaliste distinct de celui de Quine et qui stipulerait que toute entité admise doit supposer un critère d'identification.

Si on adopte le slogan de Quine ou sa version anti-réaliste, la propriété d'être identique à Socrate cesse d'être une propriété triviale de Socrate. Ceux qui voient là une conclusion déconcertante le font en prenant pour acquis le fait que les noms propres ordinaires sont des termes singuliers. Si on présuppose cette thèse, on ne peut qu'être déconcerté devant cette propriété étrange qu'est l'identité à Socrate. Le terme "Socrate" est un terme singulier, mais certains philosophes prétendent qu'il exprime une propriété. On ne peut alors qu'être insatisfait devant la propriété mentionnée puisqu'on l'obtient en transformant simplement le nom propre en prédicat.

Cet argument a malheureusement le défaut de mettre la charrue devant les boeufs. On ne saurait admettre sans argumentation préalable que les noms propres sont des termes singuliers. On doit au demeurant reconnaître que les noms propres ont une propriété qui leur correspond. Pour le nom "Socrate" on a la propriété d'être identique à Socrate. Si on estime que cette propriété est primitive et qu'elle se ramène à l'identité numérique, on a alors beau jeu de prétendre que le nom "Socrate" dénote l'individu Socrate en lui-même, la référence n'apparaissant pas conditionnée par l'applicabilité de descriptions empiriques. C'est là un argument pour traiter le nom comme un terme singulier authentique.

Supposons que la propriété d'être identique à Socrate aille de pair avec un critère d'identité. Ce critère sera normalement livré

par une description définie et on pourra être tenté de considérer le nom comme une abréviation pour la description qui exprime le critère en question. Cette analyse de l'identité entraîne des modifications majeures en ce qui a trait à la référence des noms propres. On ne peut plus se référer alors à Socrate en lui-même, mais seulement à Socrate en tant que tombant sous un certain concept. La référence est désormais une référence à un objet sous un certain aspect et cela a pour conséquence d'entraîner la disparition d'un discours modal de re. Il devient même possible d'imaginer à l'intérieur d'un tel cadre théorique la thèse de l'identité contingente. En fait, le seul moyen d'empêcher l'identité contingente est de postuler que la description qui livre le critère d'identité pour l'objet dénoté spécifie au fond l'essence de cet objet. Si au contraire la description choisie exprime l'ensemble des traits empiriques de l'objet, on peut facilement aboutir à un rejet de la nécessité de l'identité et adopter plutôt le cadre de la théorie des contre-parties de David Lewis.

Dans l'hypothèse où l'on stipule qu'on ne peut admettre d'entité sans disposer d'un critère d'identification, la propriété d'être identique à Socrate devrait alors être une abréviation pour l'intimité épistémique que le locuteur entretient avec l'objet. Là aussi, toute une série de positions théoriques peuvent être défendues. Les noms propres peuvent être assimilés à des noms logiques russelliens et ils vont alors de pair avec une connaissance directe des objets dénotés. On peut aussi à l'autre extrême renoncer au cadre théorique des mondes

possibles qui est par définition un cadre réaliste. Dans le meilleur des cas, on devra s'attendre à l'abandon de l'idée qu'on peut se référer à un même objet à travers l'ensemble des mondes possibles car l'ensemble des mondes possibles est différent de l'ensemble des alternatives épistémiques. La référence est ici contrainte par la capacité cognitive des individus et on ne peut s'attendre au mieux qu'à une notion de référence faite à travers l'ensemble des alternatives épistémiques. Cela veut dire en particulier que l'on doit renoncer aux modalités de re, car elles supposent une référence à un objet en lui-même à travers l'ensemble des mondes possibles. On pourra cependant laisser une place aux attitudes de re qui impliquent seulement une référence à un même objet à travers l'ensemble des alternatives épistémiques.

La théorie de Quine

Comme on le voit, les différentes analyses qu'on peut faire de la propriété attachée aux noms propres peuvent donner lieu à des théories de la référence radicalement opposées. Selon l'analyse adoptée, la théorie préconisée sera une théorie "causale", descriptiviste ou épistémique de la référence singulière.

On peut alors se demander quelle est la meilleure et penser que toute sémantique des langues naturelles doit incorporer une théorie particulière de la référence singulière.

Les seuls arguments disponibles semblent cependant provenir d'une représentation plus ou moins fidèle des pratiques linguistiques. Il est à ce propos révélateur de constater à quel point la théorie kripkéenne repose elle-même sur une description des usages.

Kripke croit en effet possible d'appuyer ses hypothèses sémantiques sur un portrait des usages de noms propres. Il reconnaît que toute théorie à ce niveau peut être jugée fausse, et c'est pourquoi il ne nous propose qu'un "portrait" ou un "tableau" de la pratique linguistique. Ce portrait a au moins, selon lui, l'avantage d'être plus fidèle que celui de la théorie descriptiviste.

Kripke se représente les usages des noms propres à partir de sa "théorie" des chaînes "causales" ou "historiques". Les chaînes en questions lient différents usages des noms propres. L'utilisation d'un nom propre par un locuteur donné se trouve en général dans une certaine connexion avec des utilisations précédentes du même nom. Les différentes utilisations remontent jusqu'à un acte d'introduction du nom, l'acte de baptiser l'objet (27). Kripke reconnaît aussi que des changements de référence peuvent avoir lieu comme lorsque Marco Polo utilise le terme "Madagascar" pour référer non plus à une portion du continent africain mais bien à une île déterminée. C'est que contrairement à l'usage courant, Marco Polo n'a pas utilisé le nom avec l'intention primaire de s'en remettre aux chaînes d'utilisations précédentes, mais

(27) Kripke, S. [1980], pp. 96-7.

il avait d'abord et avant tout l'intention de se référer à un objet par rapport auquel il était dans une relation causale. Même en admettant la possibilité de tels changements de référence, il faut reconnaître que, d'une façon générale, la référence est fonction des chaînes d'utilisations précédentes. Il en est ainsi parce que, dans la majorité des cas, les locuteurs utilisent les noms propres avec l'intention primaire de se référer à l'objet qui est au terme de la chaîne historique (28).

La thèse sur la rigidité des noms propres prend aussi ultimement appui sur la pratique linguistique des locuteurs. Il suffit pour justifier la thèse sur la rigidité de considérer l'utilisation faite par les locuteurs des énoncés conditionnels contraires aux faits. On peut aussi prendre en considération l'interprétation intuitive que les locuteurs donneraient d'un énoncé modal au sujet de Socrate. Pour justifier la thèse, on peut enfin se demander s'il fait sens, du point de vue de notre intuition de locuteur, de se demander si Nixon aurait pu ne pas être Nixon. En somme, les thèses kripkéennes sur le caractère non-connotatif et rigide des noms propres trouvent ultimement appui sur des considérations ayant trait à la pratique linguistique des locuteurs.

Certains verront sans doute là une confirmation empirique de la sémantique kripkéenne des noms propres. Je voudrais pour ma part

(28) Kripke, S. [1980], p. 163.

adopter un autre point de vue. Je souscrirais volontiers à la position de Quine qui traduit les noms propres en forme logique comme des prédicats. Selon cette théorie, le nom propre "Socrate" est une abréviation pour la description "le socratiseur" ou "l'individu qui socratise". On pourrait même prétendre en s'écartant quelque peu de Quine que la description en question est "l'individu-identique-à-Socrate" où l'identité forme avec le nom propre un prédicat unaire non-défini (29).

Cette position a comme premier avantage de mettre en lumière les présupposés théoriques à la base d'une théorie de la référence singulière. Ces théories se fondent implicitement sur une conception particulière de l'identité, comme on l'a suggéré plus haut. La théorie a aussi comme avantage d'expliquer un certain nombre d'énigmes philosophiques concernant les noms propres. Plus précisément, on est en mesure de préserver les explications que Russell avait pu fournir pour les descriptions définies et de les projeter directement sur le cas des noms propres.

(29) Cette suggestion n'est pas originale. Voir Lockwood, M. [1975]. Kripke suggère que les paraphrases quiniennes ne participant pas d'une théorie de la référence mais constituent seulement une réforme du langage comportant certains avantages. (Kripke, S. [1980], p. 29, note 5). Les paraphrases que je propose ont la prétention d'être matériellement adéquates et se justifient par des arguments philosophiques.

Une fois qu'on accepte, en effet, de traduire les noms propres en descriptions définies, on peut sans problème expliquer le caractère signifiant des énoncés qui contiennent des noms propres qui ne désignent rien. On peut aussi expliquer la possibilité de croire un énoncé qui contient un nom qui ne désigne rien. Les énoncés d'existence affirmatifs ne peuvent alors être vus comme des tautologies. Les énoncés d'existence négatifs ne sont pas des contradictions et il n'est nul besoin d'introduire des entités subsistantes ou possibles pour expliquer leur caractère signifiant. Puisque les noms propres sont traduits comme des prédicats et qu'il est naturel de supposer que les locuteurs ne maîtrisent jamais l'extension des prédicats primitifs, le caractère informatif des énoncés d'identité contenant des noms propres ne fait plus aucun doute. Corollairement, on est facilement en mesure d'expliquer l'échec du principe de substitution des identiques en contexte d'attitude propositionnelle. Quelle que soit la solution particulière adoptée, on sait en effet que cet échec est désormais compréhensible puisque la compétence sémantique des locuteurs ne requiert jamais la connaissance de l'extension des prédicats. Enfin, le statut des noms propres sans dénotation dans un énoncé modal ne fait plus problème. On n'est, par exemple, nullement obligé de leur assigner un objet possible comme dénotation.

Bref, les traductions quiniennes ont l'avantage de permettre la transposition des remarques faites par Russell qui touchent les descriptions définies. On est également en position d'expliquer les

différentes énigmes philosophiques générées par les noms propres comme on pouvait le faire pour les descriptions.

L'intérêt des transcriptions quiniennes réside aussi dans le fait qu'elles ne sont pas vulnérables aux critiques que Kripke et les autres tenants de la nouvelle théorie de la référence ont pu adresser à la théorie descriptiviste. Les descriptions dont les noms sont des abréviations ne spécifient plus des traits empiriques de l'objet dénoté. D'aucuns voudront sans doute prétendre que Quine trivialise la théorie descriptiviste. Il serait plus juste d'y voir une théorie qui capture le plus intéressant de la théorie descriptiviste sans retenir ses erreurs.

Une justification pour la théorie de Quine

Il nous reste à voir cependant quelles motivations peuvent venir appuyer la position quinienne.

Pour Quine, l'indétermination de la traduction se révèle au niveau des expressions référentielles par un phénomène qu'il appelle l'inscrutabilité de la référence (30). On se rappellera à cet égard le fameux exemple du "Gavagai", une expression référentielle utilisée par des agents linguistiques qui est, pour ainsi dire, impossible à traduire correctement. L'expression est utilisée dans des contextes où

(30) Quine, W.V.O. [1969a].

les locuteurs sont confrontés à un lapin. Malgré tout, il reste difficile de déterminer si elle dénote le lapin conçu comme substance, l'ensemble des traits empiriques du lapin, l'ensemble des parties non-détachées du lapin, ou le lapin conçu à partir d'un critère d'identité spatio-temporelle. Le fait d'assigner l'un ou l'autre de ces référents à l'expression "Gavagai" requiert une hypothèse additionnelle quant au cadre de référence à partir duquel opère la communauté linguistique. Ce cadre de référence est en quelque sorte l'ontologie sur laquelle le locuteur ou la communauté de locuteurs fait reposer son discours.

Etant donné les diverses hypothèses auxquelles peut donner lieu la traduction d'une expression d'un langage à un autre, on peut parler d'une relativité de l'ontologie. Il y a relativité de l'ontologie parce qu'il y a différentes traductions cohérentes de l'expression qui font intervenir différents types d'entité et qui sont équivalentes les unes aux autres.

La thèse sur l'inscrutabilité de la référence a été reprise par des auteurs comme Davidson et Wallace qui prétendent qu'une sémantique des énoncés n'a pas à être complémentée d'une théorie de la référence singulière (31). Wallace invoque le principe frégéen de contextualité selon lequel une expression n'a de signification que dans un contexte propositionnel. Il interprète ce principe comme signifiant que le seul rôle sémantique d'une expression est de contribuer aux

(31) Davidson, D. [1977b], [1979]; Wallace, J. [1979].

conditions de vérité d'un énoncé. Trois points essentiels sont présupposés dans cette interprétation: On prétend que l'unité sémantique de base est la proposition; on précise que les termes singuliers ont pour seule fonction de contribuer aux conditions de vérité de l'énoncé; enfin, on suppose que la composante sémantique d'un énoncé est caractérisée par ses conditions de vérité.

Considérée sous cet angle, la construction d'une théorie particulière de la référence singulière paraît contredire le principe frégeén. Une théorie de la référence cherche à caractériser le sens de l'expression référentielle, le mode sous lequel s'effectue la référence et le type d'entité correspondant au type de l'expression. Ce dernier point est important si on songe que la référence doit être à quelque chose de déterminé. Or ces différentes tâches sont vues par Wallace et Davidson comme participant d'une théorie atomiste de la signification ("Building block theory of meaning"). Or, deux théories alternatives qui assignent à une expression un référent de type différent peuvent malgré tout induire les mêmes conditions de vérité à un énoncé dans lequel l'expression apparaît. On peut imaginer une fonction de "permutation de l'univers" qui fait passer n'importe quelle entité A dans l'ombre de A (32). On aurait une théorie qui traduirait les énoncés du langage de telle sorte que ceux-ci soient au sujet de A tandis que l'autre théorie les fait porter plutôt au sujet de l'ombre de A. Les énoncés en question dans l'une et l'autre théorie ont les

(32) Wallace, J. [1979], p. 316.

mêmes conditions de vérité et sont donc sémantiquement équivalents.

La thèse sur l'inscrutabilité de la référence conduit à l'idée que les référents des expressions peuvent être laissés indéterminés. Davidson signale toutefois que la thèse de la relativité de l'ontologie lui paraît obscure et ne semble pas découler de la première (33). Cela reste vrai aussi longtemps qu'on interprète l'inscrutabilité de la référence comme affectant la nature du référent et non la nature de la relation entre l'expression et le référent. Peu importe le type d'entité qui correspond au terme "Gavagai", le référent a toujours une réalité objective et il est ce à quoi l'expression correspond dans la réalité. La gêne éprouvée par Davidson est en partie fondée parce que Quine formule en grande partie sa thèse sur la relativité de l'ontologie en ne discutant que des différentes entités auxquelles on peut faire correspondre une expression dans toute opération de traduction.

La thèse sur la relativité de l'ontologie se comprend mieux quand on montre que l'indétermination de la traduction affecte non seulement le référent, mais aussi la relation entre l'expression et le référent. La théorie causale stipule que la référence se réalise par l'intermédiaire de chaînes historiques d'utilisations de l'expression.

(33) Davidson, D. [1979], p.228

La théorie descriptiviste suppose que la référence s'effectue toujours par le biais de concepts exemplifiés. La théorie épistémique conditionne le succès de la référence par l'introduction d'une connaissance directe ou d'une intimité épistémique quelconque. Ces différentes positions traduisent respectivement des orientations réaliste, conceptualiste et anti-réaliste.

C'est à cette version radicale de la thèse sur la relativité de l'ontologie que je voudrais me rapporter ici. On suppose que l'énoncé constitue l'unité sémantique de base, et que la formulation des conditions de vérité pour les énoncés ne doit pas être complétée d'une théorie particulière sur la méthode par laquelle nous réussissons à nous référer à un objet par une expression. La sémantique des énoncés se réalise dans la formulation des conditions de vérité et toute théorie de la référence singulière, aussi instructive qu'elle soit, ne doit pas être retenue comme pertinente au niveau sémantique.

En refusant d'incorporer une théorie de la référence singulière à notre sémantique et en choisissant de traiter l'énoncé comme l'unité sémantique de base, on fait valoir clairement un parti-pris "holiste", en un certain sens de l'expression. Ce "holisme" requiert toutefois seulement l'acceptation du principe frégeen de contextualité, il ne nous engage nullement au vérificationisme et ne suppose pas que les énoncés d'un langage s'interprètent d'un bloc plutôt qu'un à un.

Les différents usages référentiels des noms propres

J'ai émis l'hypothèse que les noms propres devaient être traduits en forme logique par des prédicats dans lesquels se trouvaient inclus la notion d'identité. L'identité forme avec le nom propre un prédicat unaire qui est primitif du point de vue sémantique. J'ai aussi avancé la suggestion que les différentes théories particulières de la référence pour les noms propres supposent implicitement une certaine analyse de la notion d'identité. Selon qu'on suppose une analyse ou l'autre, on obtiendra une caractérisation différente du contenu sémantique véhiculé par les noms propres.

La thèse sur l'inscrutabilité de la référence est ce qui est venu supporter la position que j'avance. Cela a cependant pour effet de ne conserver, au niveau sémantique, que la notion de référence générale. Les différentes théories de la référence singulière n'ont désormais qu'un intérêt pragmatique. Cela a aussi pour conséquence de soulever à nouveau l'objection déjà mentionnée au sujet des descriptions définies. On utilise régulièrement les noms propres pour réaliser des actes de référence singulière. La suggestion quiniennne d'analyser les noms propres en termes de prédicats va à l'encontre de ce fait et on ne semble pas être en mesure d'en rendre compte.

En réponse à cette critique, on peut offrir le même genre d'arguments que pour les descriptions définies. Les noms propres sont

des abréviations pour des descriptions et, en ce sens, ils se caractérisent au niveau sémantique en symboles incomplets en plus d'être contextuellement éliminés par des clauses d'existence. Cela ne nous empêche pas de les utiliser pour réaliser des actes de référence singulière qui prennent la forme d'actes de discours non-littéraires.

Les noms propres ont un usage littéral qui est attributif et des usages référentiels non-littéraires comme les descriptions définies. Je ne m'intéresserai cependant qu'aux usages référentiels, fait en accord avec le sens littéral, c'est-à-dire que les seuls usages référentiels considérés d'un nom propre comme "Socrate" seront ceux où l'individu dénoté est Socrate. Un cas exemplaire d'usage attributif est celui où un nom apparaît dans un énoncé existentiel négatif. L'énoncé "Pégase n'existe pas" signifie généralement qu'il n'y a pas d'individu existant qui est Pégase ou qui est identique à Pégase.

Pour définir les usages référentiels d'un nom propre, il faut tout d'abord préciser quelles conditions spécifiques gouvernent cet usage. Ces conditions sont toutes nécessaires, mais elles ne garantissent pas toujours, ensemble ou isolément, la désambiguïsation de l'acte de référence. Le succès de l'acte référentiel sera cependant assuré seulement si l'une ou l'autre conditions parvient à désambiguïser la référence.

Tout acte référentiel singulier réalisé à l'aide d'un nom propre requiert qu'il existe au moins une chaîne causale entre l'usage du nom et l'objet. Cela ne suffit pas toujours pour que la référence soit à un individu déterminé, car l'acte de baptiser un objet fait intervenir une chaîne causale qui lie directement l'usage du nom à l'objet. Il faut quand même qu'il existe au moins une chaîne.

Il doit aussi y avoir un concept susceptible de servir comme critère d'identité de l'objet. Encore une fois, il se peut bien que les seuls concepts de fait disponibles ne soient pas suffisants pour identifier uniquement l'objet, et qu'ils ne puissent pas, dès lors, compter comme concepts individuels. Ce serait le cas si le seul concept associé au nom "Homère" était livré par la description "l'auteur de l'Illiade et de l'Odyssée", en supposant que plusieurs individus aient contribué à la rédaction de ces ouvrages.

Enfin, il doit exister une méthode nous permettant de vérifier quel est le référent du nom. Autrement dit, il doit exister un critère d'identification qui est une méthode par laquelle on peut parvenir à reconnaître le porteur du nom. Il ne faut pas confondre le critère d'identification avec un critère d'identité. Leverrier avait un critère d'identité pour Neptune, à savoir la planète qui perturbe l'orbite d'Uranus, avant même d'avoir les moyens de la reconnaître et donc d'avoir un critère d'identification. Inversement, on dispose

certainement d'un critère d'identification si on se réfère à une personne qu'on vient de rencontrer, même si aucune description ne peut nous servir de critère pour son identité. Très souvent, le critère d'identification est incomplet autant pour le locuteur que pour la communauté qui utilise le nom. C'est notamment le cas pour "Sainte Anne": même si Sainte Anne est la mère de la Vierge Marie et qu'on dispose dès lors d'un critère pour son identité, on a très peu de moyens pour la reconnaître et peu d'information sur sa personne qui puissent nous permettre de vérifier à qui réfère le nom "Sainte Anne". Quoiqu'il en soit, même si le critère d'identification peut ne pas être suffisant pour isoler le référent, un tel critère doit toujours exister lorsqu'on fait un usage référentiel d'un nom.

Les trois conditions que nous venons de mentionner et qui gouvernent tout usage référentiel d'un nom propre ne sont pas reflétées dans le sens littéral de l'expression. Une énonciation littérale de l'énoncé "Socrate est philosophe" affirme l'existence d'un individu qui a la propriété d'être identique à Socrate et qui est philosophe. Le fait que la propriété d'être identique à Socrate soit laissée indéterminée ne doit pas être confondu avec le fait de l'analyser comme primitive et, à toute fin pratique, de la réduire à l'identité numérique. L'identité peut être conçue comme une notion primitive, elle peut être subordonnée à un critère d'identité ou même subordonnée à un critère d'identification. Ces différentes analyses dépendent de questions pragmatiques qui n'ont rien à voir avec le contenu sémantique véhiculé

par le nom propre.

Les trois conditions affectant l'usage référentiel du nom ne sont pas plus littérales que la méthode particulière qu'un locuteur peut invoquer pour que soit réalisée la référence à un individu unique. Pour que la référence singulière réussisse, il faut que soit la chaîne causale, soit le concept associé, soit la méthode de vérification présumée, garantisse l'unicité, et il faut que le locuteur invoque la bonne méthode. Ainsi, le fait d'être en présence d'Aristote Onassis pourrait être invoqué pour assurer la référence singulière à cet individu. Si un locuteur fait reposer le succès de sa référence sur une chaîne causale d'utilisation du nom "Aristote" au lieu de faire appel au savoir mutuel (perceptuel) qu'il partage avec l'allocutaire, il n'aura pas réussi un acte intentionnel de référence à Onassis étant donné que plusieurs chaînes sont associées au nom. Dans le même ordre d'idées, Marco Polo n'aurait pas réussi à référer à une île s'il avait utilisé le nom "Madagascar" avec l'intention primaire de s'en remettre aux utilisations précédentes de ce nom.

Il faut donc non seulement qu'au moins une des trois conditions nécessaires affectant l'usage d'un nom garantisse la référence unique, mais il faut aussi que le locuteur ait recours à la bonne méthode pour réussir son acte. Du moins est-ce ainsi qu'il faut caractériser le succès d'un acte intentionnel de référence singulière.

La définition

J'ai affirmé que l'énonciation littérale d'un énoncé contenant le nom propre "Socrate" revenait à une assertion d'existence à l'effet qu'un individu ayant la propriété d'être identique à Socrate est tel et tel. C'est là l'usage littéral qui est un usage attributif. Il reste néanmoins la possibilité d'utiliser dans tous les cas le nom pour performer un usage référentiel, et ce, y compris dans les énoncés existentiels négatifs. Dans ce cas, comme dans tout usage référentiel, la clause quantifiée est présupposée par le locuteur. Il faut se rappeler qu'au chapitre un nous avons modifié l'analyse russellienne de façon à préserver sa neutralité à l'égard des objets actuels non-existants en affaiblissant l'engagement ontologique véhiculé par le quantificateur particulier "∃". Cela permet d'éliminer sans contradiction le nom propre "Pégase" dans "Pégase n'existe pas" et même de rendre compte sans contradiction de la possibilité d'utiliser le nom propre référentiellement dans un tel contexte propositionnel. Pour ceux qui, comme Russell, manifeste un mépris à l'égard des objets meinongiëns, l'usage attributif du nom propre est plus approprié.

La définition proposée pour un usage référentiel causal
d'un nom propre "N" est la suivante:

"S réfère singulièrement à un objet o avec "N" en énonçant X" \equiv DF

I $(\exists A) (\exists R) (\exists x) (\exists REL) (\exists c) (\exists \phi) (\exists K)$
 $\{ (R(A,S)) \cdot (x \text{ est } N), (c \text{ est une chaîne causale entre } x \text{ et } S),$
 $(\phi \text{ est un concept exemplifié par } x \text{ pour } S) \cdot (K \text{ est un critère}$
 $\text{d'identification de } x \text{ pour } S) \cdot (REL(S,x)) \cdot (y) (REL(S,y) \equiv y \neq x) \}$
 $(REL \text{ est la chaîne causale } c) \cdot$

S énonce X avec l'intention-M que $(R(A,S)) \cdot (R(A,S) \equiv A \text{ pense que}$
 $(\exists F) S \text{ pense que } (\exists n) ((x \text{ sat "n"}) \cdot (x \text{ sat "n"} \equiv x \text{ est } N) \cdot (Fx) \cdot$
 $(REL(S,x) \cdot (y) REL(S,y) \equiv y \neq x)) \cdot$
 $(REL \text{ est la chaîne causale } c) \cdot) \cdot \}$

Cette définition ressemble beaucoup à celle pour les usages référentiels des descriptions. Dans ce cas aussi, la définition devrait être modifiée de manière à pouvoir rendre compte des usages référentiels descriptifs et épistémiques. La seule différence avec la définition pour les descriptions est la présence de trois clauses additionnelles garantissant l'existence d'une chaîne causale, d'un concept et d'un critère d'identification de l'objet dans n'importe quel usage référentiel d'un nom propre.

Il ne faut pas conclure de notre définition que les théories causale, descriptiviste et épistémique des noms propres sont toutes vraies ou que la bonne théorie serait un mélange des trois. La seule théorie à laquelle nous souscrivons est celle de l'incomplétude référentielle des noms propres. Celle-ci s'avère suffisamment générale cependant pour être compatible avec différentes "utilisations" des noms propres en autant que des locuteurs choisissent de partager un même ensemble de présuppositions pragmatiques. Que des théories aussi différentes puissent être exprimées à l'intérieur d'un cadre théorique aussi rigide que celui de la théorie quinienne des noms propres révèle que cette rigidité n'est qu'apparente. Il faut alors reconsidérer l'hypothèse de départ de Quine à l'effet que les noms propres sont en forme logique des prédicats. On ne saurait s'offusquer d'une telle thèse à moins de présupposer d'avance que les noms propres sont des termes singuliers. En construisant les noms comme des prédicats, Quine reste au fond neutre sur la question parce qu'il est en mesure de reconstruire n'importe quelle théorie de la référence singulière à partir de son hypothèse. Ce faisant cependant, les différentes théories apparaissent comme autant de choix pragmatiques et ne peuvent plus aspirer au titre de théories sémantiques. Nul doute que la possibilité de définir des usages référentiels très différents qui soient compatibles avec une analyse quinienne des noms propres confère à cette dernière une très grande force en même temps qu'elle révèle toute sa souplesse. La théorie, il est vrai, relègue la référence singulière à la sphère pragmatique en ne retenant que les énoncés généraux au niveau sémantique. C'est cette

exclusion des termes singuliers et des propositions élémentaires qui est censée être l'aspect le plus problématique de la théorie quinienne, et c'est par là que se révélerait un divorce radical avec les langues naturelles.

Notre définition a toutefois l'avantage de rendre compte du mécanisme qui est à l'oeuvre dans les usages référentiels des noms propres. Elle nous montre que la référence singulière est là aussi fonction d'actes de discours non-littéraires plutôt que d'être, comme le prescrit l'intuition naïve, le résultat d'un pouvoir magique exercé par les noms propres eux-mêmes. Notre définition exorcise ce pouvoir magique et contribue à rapprocher la doctrine de l'incomplétude référentielle de l'usage courant. (34)

(34) D'aucuns voudront sans doute prétendre que les variables du langage logique constituent le cas paradigmatique du terme singulier. On peut rétorquer à cela qu'il en est ainsi seulement pour les variables objectuelles et seulement lorsque la fonction d'assignation de valeurs surplombe l'ensemble des mondes possibles. Dans ce cas en effet, les différentes conditions d'utilisation d'une expression comme terme singulier sont satisfaites. L'existence est présupposée puisque, peu importe l'assignation, l'objet existe dans les différents mondes possibles compatibles avec le monde actuel. L'identité des objets est aussi implicitement garantie étant donné que le domaine est constitué d'objets qui existent dans différents mondes possibles. Enfin, le fait de reconnaître une assignation de valeurs indépendamment des mondes possibles présuppose un domaine déjà constitué et, pour cette raison, donné d'avance. Il en va tout autrement lorsque les variables sont indexées aux mondes possibles. Une assignation de valeur à une variable entrant sous la portée d'un opérateur modal de possibilité ne présuppose pas l'existence de l'objet dans le monde de l'énonciation. En outre, le fait d'indexer les variables à un monde possible implique qu'elles ne véhiculent pas un principe d'identité à travers les mondes. Enfin, le domaine ne peut être donné d'avance parce qu'on ne sait jamais quel monde possible correspond au monde de l'énonciation.

CHAPITRE VIII

La forme logique des énoncé d'attitudes propositionnelles et le problème de la quantification à l'intérieur

Une des premières difficultés posées par l'analyse des énoncés d'attitudes propositionnelles concerne le choix d'une forme logique. Cette question, par sa généralité même, entraîne habituellement peu de commentaires et fait l'objet d'une simple décision. Rien ne semble nécessiter en effet une argumentation indépendante pour un problème aussi général. La situation peut sembler similaire à celle qui pousserait certains philosophes à produire des arguments interminables sur la catégorie grammaticale à laquelle devrait appartenir le terme "vérité": est-ce un nom ou est-ce réductible à un prédicat? Et s'il s'agit d'un prédicat, s'applique-t-il à des phrases ou à des propositions? Ces questions une fois résolues nous laisseraient de toute façon confrontés à une multitude de problèmes beaucoup plus stimulants qui sont, eux, susceptibles de recevoir une réponse précise. Cet argument n'est pas sans fondement, mais on peut penser aussi que les questions de syntaxe doivent précéder les questions de sémantique et qu'en l'occurrence, pour les énoncés d'attitudes, on peut résoudre les questions relatives à leur représentation dans la syntaxe logique, tout en restant relativement neutre à l'égard de diverses options généralement qualifiées de sémantiques. C'est à ce niveau que se situent les célèbres articles de Quine sur les modalités et les

attitudes propositionnelles et c'est à ce niveau que je voudrais moi-même situer mon intervention.

Je vais donc, dans un premier temps, examiner diverses suggestions quant au choix d'une forme logique spécifique pour les verbes d'attitudes propositionnelles. Notre problème étant celui de la forme logique, il n'est pas nécessaire de considérer l'ensemble des verbes, et nous nous concentrerons sur un cas particulier, le verbe "croire". Je me pencherai ensuite sur un problème qui, lui, a beaucoup retenu l'attention des philosophes, le fameux problème de la quantification à l'intérieur. Je montrerai que cette question débouche irrémédiablement sur le statut des "termes singuliers" en contexte d'attitudes. C'est à ce niveau qu'il sera intéressant d'appliquer les résultats des chapitres précédents sur la théorie des descriptions définies et celle des noms propres. Je pense que ces considérations permettront de jeter un éclairage intéressant sur le problème de la quantification à l'intérieur, autant pour les modalités logiques que pour les modalités épistémiques. En particulier, on sera mieux en mesure d'apprécier les réserves formulées par Quine à l'égard de la logique modale quantifiée et de la logique épistémique quantifiée.

Une théorie russellienne

Il serait intéressant d'entamer la discussion en essayant de caractériser la forme logique des verbes d'attitudes d'une façon qui

soit conforme à l'esprit de la théorie russellienne. Russell nous dit peu de choses sur le sujet, mais les quelques indications dont on dispose nous laissent croire qu'il ne représenterait pas la forme logique de ces verbes par des opérateurs primitifs. Il est plus raisonnable de penser qu'il les traiterait comme des prédicats relationnels (1).

Dans la littérature contemporaine, il est devenu monnaie courante de représenter l'intensionnalité dans le langage par l'introduction d'opérateurs intensionnels. C'est ainsi qu'on est amené à déceler dans les langues naturelles la présence d'opérateurs temporels, modaux, épistémiques, illocutionnaires, déontiques, etc. L'intensionnalité apparaît alors comme un phénomène qui prend sa source à des niveaux très différents. Si on traite cependant les verbes d'attitudes comme des prédicats relationnels, un énoncé comme

Jean croit que le maître de Platon est mortel
sera représenté en forme logique comme

A - Bel - que $(\exists x) (\phi x) \cdot (\exists \text{REL}) \text{REL} (A, x) \cdot (y) (\text{REL}(A, y) \equiv y = x) \cdot M(x)$

Cette construction révèle que l'intensionnalité prend désormais sa source non pas dans un soi-disant opérateur intensionnel de croyance mais bien dans la clause relative qui fonctionne ici comme un des arguments du prédicat relationnel de croyance. Il est en effet naturel de considérer une telle clause relative comme une sorte de terme singulier dénotant une proposition.

(1) Russell, B. [1910], p. 83; Russell, B. [1918], p. 227.

La même remarque peut être faite pour des adverbes tels que "nécessairement", "possiblement", "obligatoirement", etc., ainsi que pour les autres expressions qui motivent habituellement l'introduction d'opérateurs intensionnels dans notre langue idéale. Au lieu de les régimenter comme des opérateurs induisant des contextes intensionnels, on peut tout aussi bien en faire des prédicats sémantiques ayant pour arguments des clauses relatives, ou plus généralement des noms de propositions. Le fait d'adopter cette stratégie nous permet de localiser une seule source à l'intensionnalité des énoncés modaux, épistémiques, déontiques, etc. L'intensionnalité dans les langues naturelles vient de constructions qu'on interprète naturellement comme des termes singuliers complexes qui paraissent dénoter des entités intensionnelles telles que des propositions, des fonctions propositionnelles ou des concepts individuels.

Cette observation ne justifie pas, à elle seule, le choix de représenter les verbes d'attitudes comme des prédicats plutôt que comme des opérateurs, mais contentons-nous pour l'instant de fournir brièvement une caractérisation russellienne pour ces expressions, ce qui nous amènera à les traiter pour le moment comme des prédicats relationnels.

Si c'est la voie qu'on choisit d'emprunter, il est intéressant de se demander comment seraient régimentées les clauses relatives dans une optique russellienne. Il faut se rappeler que Russell favorise une position sémantique qui permet de faire l'épargne d'entités intensionnelles telles que les propositions. Les énoncés signifient des faits mais n'expriment pas de propositions. Il faut aussi se rappeler la stratégie russellienne qui consiste à éliminer les termes singuliers au profit d'énoncés généraux. Le fait d'éliminer les clauses relatives en énoncés généraux procèderait à la fois d'une généralisation de la théorie des descriptions, en plus de réaliser une économie ontologique en ce qui a trait aux propositions. Sur la base de ces observations, on peut légitimement penser que les clauses relatives doivent être traitées comme des pseudo-termes singuliers, du moins si on se place dans une perspective russellienne (2).

(2) Russell nie explicitement que les verbes d'attitudes aient comme objets des "propositions". Russell, B. [1918], p. 223. Russell, B. [1940], p. 251. Cette élimination des propositions s'est originellement appuyée sur la théorie des "symboles incomplets" (Russell, B. [1913], p. 198).

Un énoncé comme

Jean croit que ($\phi(a)$)

devrait donc être représenté en forme logique par

$$(\exists p) (\text{Jean croit } p) \cdot (\hat{p} \text{ est } v \equiv \phi(a))$$

Russell a toujours pensé que l'intensionnalité était un phénomène irréductible du langage et il n'aurait pas, en ce sens, accepté une reconstruction extensionnaliste des énoncés d'attitudes propositionnelles. L'intensionnalité du langage se reflète dans la syntaxe logique de Principia Mathematica par la présence de formules quantifiées d'ordre supérieur (3).

La forme logique proposée n'est pas encore satisfaisante puisqu'elle fait intervenir une quantification sur proposition et qu'elle contient un terme singulier qui marque une référence à la proposition elle-même. La solution est toutefois la même que pour les énoncés de classes, et elle consiste à remplacer le quantificateur dénotationnel par un quantificateur substitutionnel ainsi qu'à faire une lecture substitutionnelle de l'expression " \hat{p} ". L'accent circonflexe peut être remplacé par des guillemets entourant la variable. L'expression résultante de ce remplacement est une fonction descriptive.

(3) Il faut reconnaître cependant que Russell n'élimine pas les termes singuliers complexes qui sont les clauses relatives dans les énoncés d'attitudes en invoquant seulement sa théorie des descriptions. Dans l'Inquiry, par exemple, leur élimination procède d'une volonté de préserver le "principe d'atomicité" de Wittgenstein. Voir Russell, B. [1940], p. 257.

Puisque la variable apparaissant entre les guillemets est liée, on autorise de ce fait une quantification à l'intérieur d'un contexte généralement qualifié d'opaque, mais la quantification substitutionnelle à l'intérieur d'un contexte opaque comme un contexte de citation ne pose pas de problèmes.

La forme logique proposée est donc

$$(\exists p)((\text{Jean Bel } p) \bullet ("p" \text{ est } V \equiv \Phi(a)) \text{)}$$

Puisque l'expression "'p'" est une fonction descriptive, on peut réellement prétendre avoir évacué tous les termes singuliers contenus dans l'énoncé initial. La quantification substitutionnelle, par ailleurs, nous permet aussi de réaliser une véritable économie ontologique à l'égard des propositions. Il s'agit d'une économie ontologique et non d'une réduction, car ces dernières pourraient à la rigueur être introduites pour l'interprétation des énoncés d'ordre un. La quantification substitutionnelle, il ne faut pas l'oublier, garantit seulement que les formules ne comportent pas un engagement ontologique additionnel par rapport aux formules d'ordre un.

L'exemple que nous venons de voir permet en outre de mieux apprécier la différence qui subsiste entre le quantificateur substitutionnel et un quantificateur dénotationnel sur expressions. Il a déjà été signalé que les quantificateurs substitutionnels, bien que supposant également un engagement à des expressions, n'étaient pas

pour autant assimilables à des quantificateurs dénotationnels particuliers. La raison apparaît évidente: si le quantificateur substitutionnel était assimilé à un quantificateur dénotationnel sur expressions, notre suggestion reviendrait à une variante de l'approche inscriptionniste pour les énoncés du discours indirect, étant donné que la variable p a dans ce cas comme domaine des expressions, et doit être remplacée dans chacune de ses instances par des noms d'expressions. Sous l'approche inscriptionniste, Jean croit un énoncé et son attitude est dirigée sur un terme singulier dénotant l'énoncé.

Cette conséquence ne peut être tirée de l'approche que nous proposons. La première partie de la formule affirme seulement qu'une instance substitutionnelle de la fonction "Jean croit p " est vraie. L'énoncé du langage-objet ne contient pas une affirmation à l'effet qu'il existe une phrase crue par Jean. Cela demeure tout à fait consistant avec le fait qu'il doit exister une phrase dans la classe de substitution si on veut que l'énoncé d'attitude puisse être vrai; une phrase qui a les mêmes conditions de vérité que " $(\exists a)$ ". La supposition d'existence d'une phrase intervient au niveau de l'énoncé méta-linguistique qui donne les conditions de vérité de l'énoncé du langage-objet.

La forme logique proposée offre donc beaucoup d'intérêt. En plus d'être conforme à l'esprit de la théorie russellienne, elle a l'avantage de réaliser une économie ontologique à l'égard des propositions sans prendre la forme d'une théorie inscriptionniste.

La logique épistémique de Hintikka

D'autres suggestions ont été faites dans la littérature pour représenter la forme logique des énoncés d'attitudes. La première, due à Quine, fait de "croire que" une expression syncatégorématique qui, lorsque concaténée à un énoncé, forme un prédicat unaire s'appliquant à un sujet-agent. L'énoncé "A croit que le ciel est bleu" s'analyserait en un prédicat primitif "croit que le ciel est bleu" et le terme "A" (4). On aurait donc un énoncé de la forme sujet-prédicat, extensionnel par surcroît. Cette suggestion ne requiert pas une longue discussion. Tout d'abord, elle n'a certainement pas recueilli l'assentiment populaire, et le proposeur en a d'ailleurs fait lui-même la critique. Elle présente deux difficultés essentielles. Une première difficulté vient du fait qu'on voudrait être en mesure d'inférer d'un énoncé de la forme "A croit que p" qu'il y a quelque chose de cru par A (5). Cette inférence n'est pas permise si la suggestion de Quine est retenue. Cela reviendrait à une quantification à l'intérieur d'un contexte de citation, et les contextes de citation sont les contextes opaques par excellence selon Quine. L'autre difficulté vient du fait que l'on serait

(4) Quine, W.V.O. [1960], p. 216.

(5) Quine, W.V.O. [1970], pp. 32-3.

obligé de postuler une quantité infinie de prédicats primitifs dans notre langage, et cela irait à l'encontre du desideratum que le locuteur qui apprend une langue ne peut le faire qu'à partir d'un stock fini d'expressions primitives.

L'autre suggestion, tel que mentionné plus haut, consiste à traiter les énoncés d'attitudes comme des opérateurs sur énoncés. Si on opte pour cette stratégie, on sera très rapidement amené à devoir considérer la possibilité de constructions où l'opérateur s'applique à une formule ouverte, les énoncés n'étant qu'un cas limite où toutes les variables d'une formule sont liées ou remplacées par des constantes extra-logiques. Dès qu'un opérateur s'applique à une formule ouverte, la question se pose de savoir si les variables de la formule peuvent être liées de l'extérieur de l'opérateur. Un problème analogue survient pour les modalités logiques. Quine soutient qu'une fois placé à un deuxième degré d'engagement modal (celui où on admet des opérateurs modaux sur énoncés), on est tout naturellement conduit à un troisième degré, celui de la logique modale quantifiée (6). Or, pour Quine, accepter la logique modale quantifiée revient à souscrire à la doctrine de l'essentialisme aristotélicien.

Il est possible de mettre en doute cette équation de Quine, et ce, pour différentes raisons. Il est possible de distinguer, comme le fait Salmon, entre un essentialisme trivial et la doctrine

(6) Quine, W.V.O. [1953], p. 159.

aristotélicienne tout en suggérant que la logique modale quantifiée est tout au plus engagée à la première version de l'essentialisme et non à la seconde (7). Il faudrait aussi sans doute distinguer entre un engagement à la vérité de la doctrine essentialiste et un engagement à son caractère sensé ("meaningfulness") (8). La logique modale quantifiée, en tant que logique, ne requiert peut-être que l'acceptation de son caractère sensé.

Quoiqu'il en soit des allégations de Quine, une chose est certaine: la logique modale quantifiée requiert que l'on fasse sens des modalités de re, et le problème ne peut plus être esquivé, une fois arrivé à un troisième degré d'engagement modal. Un problème similaire survient pour une logique épistémique quantifiée. De par sa syntaxe même, la logique épistémique de Hintikka présuppose une notion d'attitude de re. Les énoncés d'attitudes de re, chez Hintikka, s'infèrent des énoncés d'attitudes de dicto en autant qu'on dispose d'une prémisse additionnelle du type "A sait qui est le tel et tel". C'est seulement avec ce genre de prémisse qu'une attitude peut être au sujet du tel et tel. La forme logique d'un énoncé comme

"A sait qui est b"

est $(\exists x) K_A (x = b)$

(7) Salmon, N. [1981], p. 82.

(8) Gupta, A. [1980], p. 87.

qui fait intervenir une quantification à l'intérieur et exprime dès lors une attitude de re (9).

Puisque la prémisse additionnelle requise pour autoriser l'inférence d'un énoncé d'attitude de re prend elle-même la forme d'un énoncé d'attitude de re, il s'ensuit que l'approche en question pré-suppose d'emblée la possibilité d'attitudes qui sont irréductiblement de re. On sait cependant que le caractère de re des énoncés d'attitudes est fonction de l'admission de certains termes singuliers ayant un fonctionnement tout à fait particulier. C'est la présence de termes singuliers tels des noms logiques, des expressions directement référentielles ou des "vivid names" qui nous permet de conclure au caractère de re de certains énoncés d'attitudes. Le fait d'admettre d'emblée les constructions de re dans un langage présuppose donc du même coup l'existence de termes singuliers privilégiés. Il est sûr que si une certaine notion de terme singulier pouvait être légitimée, l'approche considérée pourrait par la même occasion être parfaitement justifiée. Ainsi, l'approche qui traite les énoncés d'attitudes à partir d'opérateurs sur énoncés n'est pas inconsistante avec celle qui propose de traiter les verbes d'attitudes comme des prédicats relationnels. Les deux approches peuvent reconnaître l'intensionnalité des énoncés d'attitudes (même si leur explication de l'intensionnalité est différente) et elles peuvent assigner les mêmes entités aux subordonnées qui suivent le verbe. Elles peuvent toutes deux reconnaître l'existence d'at-

(9) Hintikka, J. [1962], pp. 143-4.

titudes de re et introduire le même genre de terme singulier. Si les choses se passent ainsi, les deux approches pourront, à juste titre, être jugées équivalentes.

L'approche russellienne que nous proposons a cependant l'avantage de poser les bons diagnostics et de ne pas prendre pour acquis l'existence des attitudes de re. En transposant le problème au niveau du statut des termes singuliers en contexte d'attitude, notre approche permet la mise en évidence de prémisses additionnelles que la première approche risque de voiler et qui pourraient bien être remises en question.

En somme, il convient de ne pas trop hâtivement souscrire à une approche comme celle de Hintikka, car elle suppose dans sa syntaxe même un engagement aux attitudes de re et présuppose aussitôt, par le fait même, l'existence de termes singuliers qui feraient intervenir une intimité épistémique avec les objets.

La théorie de Quine

Dans son célèbre article sur le sujet, Quine nous offre une autre analyse des verbes d'attitudes. Au lieu de reconnaître d'emblée deux sens distincts et primitifs au verbe "croire" (un sens de dicto et un sens de re), il propose une approche unitaire. Il choisit de traiter "croire" comme un prédicat relationnel et de lui accorder

toujours une lecture de dicto. Aux constructions de dicto et de re des énoncés d'attitudes pourront se substituer des constructions dans lesquelles les verbes apparaissent comme des prédicats dyadiques et triadiques. Ainsi, "croire" reste un prédicat relationnel et est toujours de dicto, mais il peut selon les contextes prendre la forme d'un prédicat dyadique ou triadique. Les constructions triadiques sont le substitut proposé pour les constructions de re (10).

Dans sa version intensionnaliste, la suggestion de Quine revient à autoriser les deux lectures suivantes pour l'énoncé "Ralph croit que Socrate est mortel":

(i) Ralph Bel₂ \sim (Socrate est mortel)

et (ii) Ralph bel₃ z(z est mortel) de Socrate

L'accent circonflexe en (i) transforme l'expression en un nom de proposition et l'expression "z (z est mortel)" en (ii) doit être compris comme un nom pour l'attribut d'être mortel.

La croyance de Ralph en (i) a pour objet une proposition tandis qu'en (ii), elle est dirigée vers un attribut. Quine n'a donc besoin que d'un sens notionnel ou de dicto de "croire" et peut faire

(10) Quine, W.V.O. [1955].

l'économie d'un sens relationnel de re. La seule différence entre (i) et (ii) est qu'en (ii), le terme "Socrate" a été rejeté hors de la portée du verbe épistémique et occupe une position transparente. De (ii), on peut inférer

(iii) Ralph Bel₃ z(z est mortel) du maître de Platon
et accepter simultanément

(iv) Ralph Bel₂ ^ (Le maître de Platon n'est pas mortel)
sans contradiction. La formule représentant une croyance contradictoire chez Ralph est

(v) Ralph Bel₃ z(z est mortel · z n'est pas mortel)
du maître de Platon
et elle ne peut être inférée de (iii) et (iv).

La solution de Quine semble donc receler plusieurs avantages à première vue. Les verbes épistémiques sont assimilés à des prédicats relationnels plutôt qu'à des opérateurs et il n'est pas nécessaire de reconnaître deux sens primitifs et irréductibles à ces verbes puisqu'ils n'ont qu'un sens notionnel ou de dicto (11). En plus, on est en mesure d'éviter les croyances contradictoires.

(11) Plus exactement, les énoncés (ii), (iii) et (v) sont des constructions de re, mais ils ne nous engagent pas à parler d'une attitude de re qui aurait été attribuée à Ralph. C'est là la différence essentielle entre la quantification à l'intérieur et l'exportation. La première suppose une relation entre Ralph et un objet "lui-même" tandis que la seconde n'implique qu'un reportage de re.

A tous ces avantages, j'ajoute celui que la solution proposée peut être formulée autant en termes extensionnalistes qu'intensionnalistes. Au lieu de parler de la croyance en une proposition, on peut parler de la croyance qu'un énoncé est vrai. On peut en outre remplacer la croyance qu'un attribut est exemplifié par un objet par la croyance qu'un prédicat est vrai de l'objet. Enfin, Quine substitue aux attitudes de re des constructions dans lesquelles le prédicat de croyance est triadique. La quantification à l'intérieur reste interdite, mais l'exportation d'un terme est autorisée. Cela implique qu'on n'a plus vraiment affaire à une attitude de re. Ce qui semble être un trait caractéristique des attitudes c'est-à-dire de pouvoir se rapporter aux objets "eux-mêmes", s'avère n'être en fait qu'une façon de rapporter l'attitude. Ayant réussi à neutraliser le caractère problématique des constructions de re en remplaçant la quantification à l'intérieur par l'exportation, Quine croit qu'on peut sans ennui aller jusqu'à autoriser l'inférence de (ii) à partir de (i) (12).

Malgré cela, la solution quiniennne a aussi ses défauts. J'ai critiqué plus haut la suggestion d'introduire deux sens différents de

(12) Quine, W.V.O. [1955], p. 190. Quine pensait à l'époque que les constructions dyadiques impliquent les constructions triadiques. Il trouve désormais cette inférence problématique et questionne tous les énoncés d'attitudes de re, y compris ceux qui ne nous engagent qu'à des "reportages de re". Quine, W.V.O. [1979], pp 272-3.

croyance et Quine pourrait à son tour être critiqué d'avoir réduit le problème des attitudes de re à une distinction entre deux prédicats relationnels de croyance. Il a sans doute raison de faire cette distinction et il peut à juste titre prétendre ne faire intervenir aucune notion problématique d'attitude de re avec son prédicat relationnel triadique. La difficulté vient du fait qu'on prétende avoir résolu de cette manière le problème des attitudes de re. Encore une fois, l'attention est détournée du statut des termes singuliers, qui est le point problématique pertinent pour le problème des attitudes de re, à différents prédicats de croyance.

On pourrait s'attaquer aussi à la version extensionnaliste de la théorie de Quine qui prend la forme d'une théorie inscriptionniste. Il est problématique de prétendre que toute croyance doit être reconstruite en termes de dispositions à donner son assentiment à une phrase (13). Il n'est pas certain que seuls les agents qui ont la faculté de langage soient susceptibles d'avoir des croyances. Enfin, plusieurs énoncés d'attitudes formulés dans notre langue qu'on voudrait intuitivement considérés vrais deviennent faux sous une lecture inscriptionniste si ils sont au sujet de locuteurs qui ne parlent pas français.

Quine tend, en outre, à prétendre que les notions de modalités et d'attitudes de re sont dénuées de signification (14).

(13) Quine, W.V.O. [1960], p. 217.

(14) Quine, W.V.O. [1955], p. 190.

Il ne semble même pas vouloir accorder un caractère sensé aux logiques modale et épistémique quantifiées, ce qui est sans doute une position trop conservatrice.

Une difficulté plus immédiate attend cependant la solution de Quine. G. Bealer a fait remarquer que certaines formules épistémiques nous permettent d'engendrer une liste infinie de dérivations que Quine n'est pas en mesure de représenter avec sa notation (15).

Considérons, par exemple, le schéma suivant:

(1) $(y) (x \text{ croit } y \supset x \text{ croit que quelqu'un croit } y)$

(2) $(x \text{ croit } y)$

(3) $(x \text{ croit que quelqu'un croit } y)$

(4) $(x \text{ croit que quelqu'un croit que quelqu'un croit } y)$

...

Il faudrait, dans n'importe quelle notation, être en mesure de poursuivre ce schéma d'inférence valide.

(15) Bealer, G. [1982], pp. 35-6.

Bealer montre comment l'argument peut être représenté dans sa propre notation:

$$(1) (y) (x \text{ Bel}_2 y \supset x \text{ Bel}_2 [(\exists u) u \text{ Bel}_2 y])$$

$$(2) x \text{ Bel}_2 y$$

$$(3) x \text{ Bel}_2 [(\exists u) u \text{ Bel}_2 y]$$

$$(4) x \text{ Bel}_2 [(\exists u) u \text{ Bel}_2 [(\exists u) u \text{ Bel}_2 y]]$$

...

Le schéma d'inférence induit par la notation quinienne serait:

$$(1) (y) (x \text{ Bel}_2 y \supset \text{Bel}_3 (x, y [(\exists u) u \text{ Bel}_2 y]))$$

$$(2) (x \text{ Bel}_2 y)$$

$$(3) \text{Bel}_3 (x, y [(\exists u) u \text{ Bel}_2 y])$$

Mais Quine ne peut poursuivre la liste des inférences étant donné que (3) n'est pas une instance de l'antécédent en (1). Le problème vient du fait que (3) fait intervenir un prédicat relationnel triadique, alors que le prédicat de croyance dans l'antécédent est dyadique.

Les objections formulées à l'endroit de la théorie de Quine ne s'appliqueront pas à la théorie "russellienne" que nous proposons,

même si elle aussi choisit de régimenter "croire" comme un prédicat relationnel.

Sans entrer dans les détails, signalons que l'approche que nous proposons ne prétend pas réduire les attitudes de re à une simple manière de les rapporter, et elle entend poser le problème en questionnant le statut des termes singuliers en contexte opaque. L'interprétation substitutionnelle nous permet en outre d'éviter le recours à des propositions sans avoir à adhérer comme Quine à une théorie inscriptionniste.

Nous sommes disposés aussi à adopter un point de vue nuancé concernant le statut des logiques modale et épistémique quantifiées. Nous sommes prêts à leur reconnaître un caractère signifiant, même si ce dernier s'explique en termes pragmatiques et non sémantiques.

Pour ce qui est du schéma d'inférence de Bealer, il est facile de le reproduire à l'aide de notre notation. Le résultat est:

$$(1) (\Pi y) (xB_2 y \supset (\exists z) (xB_2 z) \cdot ("z" \text{ est } v \equiv (\exists u) (uB_2 y)))$$

$$(2) \quad (xB_2 y)$$

$$(3) (\exists z) (xB_2 z) \cdot ("z" \text{ est } v \equiv (\exists u) (uB_2 y))$$

$$(4) (\exists w) (xB_2 w) \cdot ["w" \text{ est } v \equiv (\exists z) (xB_2 z) \cdot ("z" \text{ est } v \equiv (\exists u) (uB_2 y))]$$

...

Notre suggestion est donc de représenter la forme logique des énoncés de croyance en faisant du verbe "croire" un prédicat relationnel dyadique liant un locuteur et un certain contenu. Ce contenu est spécifié par une clause relative qui agit comme terme singulier. Le terme singulier est ensuite éliminé au profit d'une clause générale faisant intervenir une quantification sur "propositions". Une telle quantification ne nous engage pas à des propositions puisque le quantificateur est substitutionnel. On préserve ainsi une certaine neutralité ontologique dans la sémantique des énoncés d'attitudes. Nous avons aussi admis une certaine quantification à l'intérieur mais il ne s'agit que d'une quantification sur variables propositionnelles. La question demeure de savoir dans quelles circonstances nous allons admettre une quantification à l'intérieur liant les variables individuelles dans une formule donnée. Cette question soulève le statut des attitudes et modalités de re. Il ne s'agit pas pour nous de résoudre ce problème en stipulant d'emblée deux sortes de croyances ou deux reportages de croyances. Nous chercherons plutôt une solution au niveau du statut des expressions référentielles en contexte opaque.

Quantification à l'intérieur et modalité de re

Je voudrais maintenant clarifier le rapport qui existe entre la quantification à l'intérieur et les modalités et attitudes de re, et montrer aussi comment l'admission de telles modalités est fonction du

statut accordé à certains termes singuliers en contexte d'opacité référentielle. C'est seulement après avoir procédé à ces clarifications qu'on se prononcera sur le problème de la distinction de re / de dicto.

Les constructions modales et épistémiques dans lesquelles intervient une quantification à l'intérieur peuvent-elles être identifiées à des constructions de re? Prise à la lettre, cette suggestion serait fautive pour trois raisons.

Tout d'abord, un énoncé comme " $(\exists x) (\phi x) \text{ Nec } (\psi x)$ " ne peut être jugé identique à une modalité de re. On peut dire seulement qu'il implique l'existence d'une modalité de re. Il y a aussi une modalité de re si la clause d'existence est vraie mais l'énoncé entier est faux. En effet, dans ce cas, " $(\exists x) (\phi x) \sim \text{Nec } (\psi x)$ " est vrai, et ce dernier énoncé implique une modalité de re. Nous dirons donc que de tels énoncés ont dans leurs conditions de vérité l'assertion qu'il existe une modalité de re. Pour qu'il y ait modalité de re, il faut qu'il y ait un objet au sujet duquel on dit qu'il est nécessairement ou possiblement tel et tel. On ne saurait parler d'un discours modal de re s'il n'y a pas d'objet au sujet duquel porte notre discours. C'est pourquoi les énoncés " $(\exists x) (\phi x) \text{ Nec } (\psi x)$ " et " $(\exists x) (\phi x) \sim \text{Nec } (\psi x)$ " ne sont pas identiques à des modalités de re. Ces énoncés restent signifiants même si la clause d'existence est fautive. On peut les contraster avec un énoncé comme " $\text{Nec } (\phi(N))$ ", où "N" est un nom

logique. Un tel énoncé n'a de sens que s'il y a un objet au sujet duquel porte notre discours modal. L'énoncé implique l'existence d'une modalité de re, mais il la "présuppose" aussi comme une condition qui doit être satisfaite pour qu'il puisse exprimer une proposition. Un tel énoncé peut être identifié syntaxiquement à une modalité de re, tandis que les autres énoncés considérés impliquent seulement l'existence d'une telle modalité et ont une signification qu'elle existe ou non.

Deuxièmement, l'identification ne saurait être faite entre la quantification à l'intérieur et une modalité de re, parce que la quantification à l'intérieur peut intervenir à partir d'un contexte intermédiaire. La distinction de re / de dicto est une distinction duale tandis que les portées des quantificateurs peuvent être large, étroite ou intermédiaire (16). Il peut d'ailleurs y avoir une quantité indéterminée de portées intermédiaires dans les formules d'un langage modal. Pour les modalités logiques, ce phénomène de la réitération des "opérateurs" a peu d'effet sur notre problème. Un énoncé comme "Nec $(\exists x) (\phi x) \text{ Pos } (\psi x)$ " implique une modalité de re parce qu'il implique " $(\exists x) (\phi x) \text{ Pos } (\psi x)$ " qui correspond au cas examiné plus haut. Il en va de même pour " $\text{Pos } (\exists x) (\phi x) \text{ Pos } (\psi x)$ " qui implique l'existence d'une modalité de re relativement à un monde possible.

(16) Kripke S. [1979], p. 10.

Une situation analogue à celle de 'Nec' se présente pour les attitudes dans un énoncé comme "A K $[(\exists x) (\phi x) \cdot (B \text{ Bel } (\psi x))]$ " puisque, d'une manière générale, "Kp" implique "p" et que "p", dans le cas qui nous occupe ici, implique l'existence d'une attitude de re. La situation est cependant très différente pour les énoncés comme "A Bel $[(\exists x) (\phi x) \cdot (B \text{ Bel } (\psi x))]$ ", car la vérité de l'énoncé ne nous engage pas à l'existence d'une croyance de re. A peut croire qu'il existe une licorne telle que B croit à son sujet qu'elle a une corne, même si cela est faux parce que les licornes n'existent pas ou parce que B n'entretient aucune croyance au sujet des licornes. La vérité de l'énoncé entier, dans ce cas précis, n'implique pas l'existence d'une attitude de re. Certains objecteront sans doute que dans le cadre de la sémantique des mondes possibles, la croyance que p implique qu'il y a un monde possible compatible avec ce que A croit dans lequel p est vrai. Mais il faut bien se garder de confondre un monde épistémiquement possible (un monde compatible avec ce qu'un agent croit) avec un monde possible tout court. Ce qui est épistémiquement possible peut s'avérer logiquement impossible, et c'est pourquoi la vérité de l'énoncé est compatible avec le fait qu'il n'y a pas de monde possible dans lequel B a une croyance de re.

Ce phénomène nous permet d'illustrer clairement que la quantification à l'intérieur ne va pas de pair avec les modalités de re. Dans le cas où une quantification à l'intérieur intervient à partir d'une portée intermédiaire gouvernée par un verbe psychologique

comme "croire", l'énoncé n'implique même pas l'existence d'une modalité épistémique de re. Les énoncés de croyance impliquent une attitude de re seulement si le quantificateur qui lie une variable à l'intérieur a la plus large portée.

La troisième remarque est la suivante. Une quantité d'énoncés peuvent être correctement utilisés dans certains contextes d'énonciation pour rapporter les attitudes psychologiques d'un tiers au sujet de certains objets, sans que le locuteur attribue pour autant à l'agent la possession d'une attitude de re. Dans de tels contextes, l'énoncé est reconstruit en forme logique en accordant la plus large portée aux quantificateurs, mais il n'implique pas l'existence d'une attitude de re. Comment est-ce possible? La réponse est que le locuteur utilise le verbe psychologique sur le mode matériel et non intentionnel. C'est ainsi qu'on pourra dire, en accord avec le sens littéral du verbe psychologique qu'Oedipe voulait marier sa mère, que Jules préfère le Pepsi Cola (immédiatement après le test, alors qu'il ne sait pas encore quelle est la marque de son cola préféré), que le médecin croit que je viendrai demain (même s'il ne m'a jamais rencontré), que Ralph croit qu'Ortcutt est un espion, etc. Ces rapports sont faits en accord avec le sens littéral des verbes psychologiques, ils attribuent une attitude au sujet d'un objet ou d'un individu déterminé, mais ils n'impliquent pas l'existence d'attitudes de re parce que les verbes sont utilisés dans un sens matériel et non intentionnel. Ce sont des usages par lesquels nous redécrivons les attitudes d'un tiers à partir

des conséquences logiques de certaines attitudes intentionnelles. Ces redescriptions font intervenir un usage matériel des verbes et ne peuvent compter dès lors comme une attribution d'attitudes de re, qui sont, elles, des attitudes intentionnelles.

La distinction entre l'usage intentionnel et l'usage matériel des verbes psychologiques semble être une généralisation de la distinction que Quine établit entre les prédicats dyadiques et triadiques de croyance. Dans un énoncé contenant un prédicat triadique de croyance, l'attitude est caractérisée comme étant au sujet d'un objet qui est par ailleurs exporté hors du contexte intensionnel. Chez Quine, le prédicat triadique de croyance garde son sens notionnel et l'agent n'est par conséquent pas caractérisé comme étant dans une relation intentionnelle avec l'objet qui a été soumis à une exportation hors du contexte opaque. Si c'est là une interprétation adéquate de la distinction quinienne, elle peut alors être fondée, car nous utilisons très souvent les verbes psychologiques autant sur le mode matériel que sur le mode intentionnel. Mais il faut bien reconnaître que cette distinction ne résout en rien le problème des attitudes de re.

Les remarques qui précèdent auront suffi à montrer que la quantification à l'intérieur ne peut être tout bonnement identifiée à l'expression d'une modalité de re. Si on s'en tient toutefois aux usages intentionnels des verbes psychologiques, il faudra reconnaître que la quantification à l'intérieur, une fois autorisée, nous engage

au moins au caractère sensé des énoncés d'attitudes de re. Même si, pour une raison ou pour une autre, on voulait interdire dans tous les énoncés d'attitudes intentionnelles une portée large aux quantificateurs et n'autoriser la quantification à l'intérieur que pour une portée intermédiaire, on s'engagerait néanmoins au caractère sensé de la logique épistémique quantifiée. Si une formule peut se qualifier comme objet à part entière dans un énoncé d'attitude propositionnelle, il nous faut alors lui reconnaître un caractère sensé indépendamment du fait qu'elle est objet d'une attitude. La quantification à l'intérieur à partir d'une portée intermédiaire ne nous engage pas à l'existence des attitudes de re, mais il nous engage à leur caractère sensé.

Modalité de re et référence singulière

Il conviendrait maintenant de montrer comment les diverses positions philosophiques concernant le statut des modalités de re reposent toutes sur une certaine conception des termes singuliers. Le cas exemplaire est celui des noms propres. Je tenterai donc d'illustrer brièvement le lien entre ces théories et la conception des noms propres qu'elles présupposent. Puisque le phénomène de la quantification à l'intérieur affecte autant les modalités logiques que les attitudes propositionnelles, mes remarques auront une portée plus générale et ne se réduiront pas au seul cas particulier des énoncés d'attitudes.

La conception la plus populaire des modalités de re est celle de Kripke, et elle concerne le cas des modalités logiques. Les énoncés modaux contenant des noms propres expriment des modalités de re parce que les noms propres sont des désignateurs rigides, c'est-à-dire qu'ils dénotent le même objet dans tous les mondes possibles. Leur référence est rigide parce qu'elle n'est pas fonction d'un concept qui déterminerait un objet différent d'un monde possible à l'autre. Il y a bien des cas où certaines descriptions associées jouent un rôle dans la détermination de la référence, mais elles ne servent qu'à fixer la référence et non le sens du nom et n'interviennent que dans certains cas particuliers d'actes de baptiser un objet. En fait, les lectures de dicto et de re des énoncés modaux contenant des noms propres sont équivalentes. Un énoncé comme

□ Socrate est mortel

peut être interprété comme signifiant que la proposition exprimée par "Socrate est mortel" est vraie dans tous les mondes possibles ou comme un énoncé au sujet de Socrate à l'effet qu'il a dans tous les mondes possibles la propriété d'être mortel.

La théorie kripkéenne des noms propres prend fortement appui sur une distinction entre l'ordre métaphysique et l'ordre épistémique. C'est cela qui rend possible le fait de traiter les énoncés d'identité tels que "Hesperus = Phosphorus" à la fois comme nécessaires et a posteriori. Pour la même raison, Kripke est dans l'impossibilité de rendre compte des attitudes de re, il ne peut en effet prétendre que l'énoncé

Jean croit que Hesperus est une planète puisse recevoir une lecture de re sans par la même occasion autoriser la substitution des identiques et faire de la croyance de Jean une attitude qui porte tout autant au sujet de Phosphorus. Kripke soutient justement que l'énoncé "Hesperus = Phosphorus", bien que nécessaire, est a posteriori, ce qui veut dire qu'on peut croire quelque chose au sujet de Hesperus sans pour autant croire quelque chose au sujet de Phosphorus. Si on interprétait l'énoncé sur le mode de re, il nous faudrait autoriser la substitution. La lecture de re est donc inacceptable. Plus précisément, il n'y a rien dans la théorie kripkéenne des noms propres qui puisse expliquer la possibilité d'attitudes de re. Il ne s'agit sans doute pas d'une difficulté de principe, la théorie pouvant être éventuellement complétée de façon à rendre compte de ce phénomène, mais la notion de désignateur rigide en tant que telle fonctionne d'abord et avant tout au niveau des modalités logiques et sert à rendre compte des lectures de re exclusivement à ce niveau (17).

(17) Kripke, S. [1979b].

Une seconde conception trouve son fondement dans l'idée que les noms propres font toujours intervenir un concept associé. La référence effectuée à l'aide d'un nom propre est toujours accompagnée d'un critère d'identité implicite. Une référence à un individu avec le nom "Socrate" est toujours une référence à Socrate qua homme, qua animal rationnel ou qua philosophe grec. D'une manière générale, on ne peut réaliser une référence à un même individu à travers l'ensemble des mondes possibles à moins d'admettre des concepts ultimes qui spécifient l'essence de l'individu dénoté (18). En général, toute référence à Socrate se fait sous un aspect, et un énoncé modal contenant le nom n'aura qu'une lecture de dicto. Le seul cas où une lecture de re est possible intervient lorsque le concept est une propriété essentielle ou une essence de l'individu. Cela représente cependant un cas limite.

Alors que l'approche kripkéenne va dans le sens de l'essentialisme aristotélicien, la seconde approche est plutôt favorable à une doctrine des essences relativisées (19). Elle pourra affirmer, par exemple, que Socrate est essentiellement mortel, mais cela ne voudra pas dire qu'il possède "en lui-même" cette propriété; il ne la possède essentiellement que sous l'aspect d'être un homme.

(18) Gupta, A. [1980], p. 91.

(19) Gupta, A. [1980], p. 90.

Cette seconde approche peut en outre autoriser le caractère contingent de certains énoncés d'identité. C'est notamment le cas pour l'énoncé "Gluck = Stuck" où les deux termes réfèrent à un même objet, mais l'un sous l'aspect d'être un morceau de glaise, et l'autre sous l'aspect d'être une statue.

Si l'approche considérée peut, dans certains cas exceptionnels, rendre compte des modalités de re, elle reste impuissante à expliquer les attitudes de re. Les concepts sortals associés aux noms propres servent de critère d'identité pour les objets, non de critère pour leur identification. Un énoncé comme "Hesperus = Phosphorus" est vrai parce que les concepts associés déterminent un même objet, mais cela est compatible avec le fait que le locuteur puisse ignorer l'identité en question. Cela veut dire que la substitution des identiques, dans un énoncé de croyance où le terme "Hesperus" apparaît, ne peut se faire salva veritate. Même dans un cas où deux noms auraient un même concept associé, il faudrait interdire la substitution, car un locuteur peut ignorer que les deux termes expriment un même critère.

Une troisième conception trouvera son lieu d'application privilégié en sémantique des attitudes propositionnelles. Selon cette conception, la référence effectuée à l'aide de noms propres est toujours conditionnée par le savoir qu'a l'agent au sujet du référent. Au nom propre est associé un ensemble de fonctions individuanes qui

traduisent le savoir de l'agent. Ces fonctions individuantes sont des fonctions constantes de mondes possibles dans individus. Le locuteur peut en maintes occasions ignorer qui est le référent du nom qu'il utilise, mais cela implique qu'il aura échoué son acte de référence singulière (20).

Les auteurs qui défendent cette approche s'entendront pour dire que, généralement, il faut interdire la substitution de deux termes co-désignatifs dans le contexte d'une attitude propositionnelle. Russell, par exemple, admet que la substitution de "Scott" à "l'auteur de Waverley" dans l'énoncé

Georges IV voulait savoir si Scott est l'auteur de Waverley devrait être interdite, étant donné que l'interprétation habituelle nous fait accorder une occurrence secondaire à la description. Russell soutient aussi, cependant, qu'une occurrence primaire devrait être accordée à la description s'il s'agissait de représenter une situation où Georges IV voit Sir Walter Scott. Dans ce cas, Russell prétend qu'on aurait raison d'accorder une occurrence primaire à la description et de lui substituer le nom "Scott". L'interrogation de Georges IV devient une interrogation au sujet de Scott. L'attitude de re, et du même coup la quantification à l'intérieur, est admise par le fait qu'une condition épistémique est satisfaite par le locuteur. Dans

(20) Hintikka, J. [1962], pp. 152-4. Hintikka reconnaît qu'il peut y avoir référence sans "individuation". (Hintikka, J. [1969], p. 164). Ca n'est toutefois que la référence générale et toute référence singulière requiert qu'il y ait individuation.

le cas qui nous occupe, il s'agit d'une connaissance directe de Scott. Il y a certainement des différences importantes entre la notion de connaissance directe et les conditions épistémiques que des auteurs comme Hintikka et Kaplan imposent sur la référence singulière. L'un parle de "fonctions individuantes" et l'autre d'être "en rapport" avec l'objet, mais cela ne doit pas nécessairement prendre la forme d'une connaissance directe comme chez Russell. Malgré ces différences, il faut que le nom propre satisfasse une condition épistémique pour qu'il y ait référence singulière.

La conception en question trouve cependant à s'appliquer seulement au niveau des énoncés d'attitudes propositionnelles. Il lui est, pour ainsi dire, impossible de rendre compte des modalités de re, car elles supposent que le nom réfère au même objet à travers l'ensemble des mondes possibles. Puisque la référence est ici déterminée par le savoir de l'agent, il devient difficile d'imaginer ce qui dans ce savoir permet l'identification de l'objet dénoté à travers l'ensemble des mondes possibles. Le savoir qu'on a au sujet des objets est en général empirique et contingent et rien dans ce savoir serait susceptible de compter comme une méthode d'identification à travers l'ensemble des mondes possibles. La réponse habituelle de ces philosophes est donc que la référence à travers l'ensemble des mondes possibles est dénuée de sens et, s'il en est ainsi, les

modalités de re elles-mêmes apparaissent comme dénuées de sens (21).

Les trois approches que l'on vient d'examiner induisent des conceptions différentes quant au statut des modalités de re. Pour les uns, les modalités logiques de re sont acceptables, tandis que les attitudes de re sont problématiques. Pour les autres, il convient de rester neutre quant aux modalités de re, mais les attitudes de re restent quand même problématiques. Enfin, certains auront une théorie qui leur permet de rendre compte des attitudes de re, sans toutefois être en mesure de faire sens des modalités de re.

Modalité de re et référence directe

Comme on l'a vu, ces conceptions sont des conséquences de la théorie de la référence que les auteurs présupposent. Avant d'aller plus loin, je voudrais examiner d'autres théories de la référence singulière qui pourraient être invoquées pour autoriser la quantification à l'intérieur.

On pourrait, par exemple, affirmer que les noms propres sont des expressions directement référentielles et que leur référence est toujours fixée à l'aide de descriptions définies que les locuteurs leur

(21) Hintikka, J. [1970], pp. 52-3.

associent. Cette théorie nous permettrait de développer un point de vue unitaire pour l'explication des attitudes et modalités de re. En tant qu'expressions directement référentielles, les noms propres induiraient des modalités de re lorsqu'ils apparaissent dans le contexte d'une modalité logique. Il serait aussi possible d'expliquer l'échec de la substitution des identiques dans le contexte d'attitudes propositionnelles parce que de tels contextes sont sensibles aux descriptions que les locuteurs associent aux noms. Par la même occasion, une lecture de re d'un énoncé d'attitude serait autorisée en autant que le locuteur dispose d'une description suffisamment riche pour compter comme un savoir identifiant de l'objet dénoté.

Au chapitre précédent, j'ai formulé un certain nombre de critiques à l'endroit de la théorie de Kaplan, mais c'est une version différente de la théorie qui nous intéresse ici. Kaplan a certes prétendu que les noms propres sont des expressions directement référentielles et que, comme les indexicaux, ils dénotent dans tous les mondes possibles l'objet dénoté dans le contexte d'énonciation, mais il n'a jamais prétendu que leur référence était toujours fixée à l'aide de descriptions associées. C'est pourtant ce qui est affirmé ici, et c'est cela qui nous permet de développer un point de vue unitaire concernant les modalités et attitudes de re. L'approche comporte toutefois plusieurs défauts majeurs.

Tout d'abord, elle sous-estime les critiques que Kripke a adressées à la théorie descriptiviste. La position n'est pas seulement que les descriptions associées ne servent qu'à fixer la référence et non le sens des noms. Kripke prétend en outre que, d'une manière générale, le locuteur qui utilise un nom propre le fait sans faire intervenir de descriptions associées et il n'admet que quelques rares exceptions à cette règle. Il admet que dans certaines circonstances, une description définie, dans l'acte de baptiser un objet peut servir à fixer la référence du nom. Dans les autres cas, la référence des noms propres est déterminée à partir des chaînes d'utilisations et non des descriptions associées.

En second lieu, il est supposé que l'échec de la substitution des identiques s'explique par le fait que des descriptions différentes sont associées aux deux noms propres co-désignatifs. Mais cela implique que les descriptions associées, qui ne sont que de pures représentations subjectives, interviennent dans le contenu sémantique des énoncés d'attitudes propositionnelles. La sémantique de ces énoncés devrait tenir compte des représentations subjectives de l'agent auquel on attribue la possession de l'attitude. Cela a pour conséquences que l'on devra admettre qu'une attitude propositionnelle fait intervenir un contenu sémantique différent selon qu'on l'attribue à un locuteur ou à un autre. Il faudra même admettre qu'un même énoncé d'attitude peut avoir un contenu sémantique différent selon le temps et le lieu, car

un même locuteur peut associer différentes descriptions à un nom propre d'un contexte à l'autre.

Bref, l'approche unitaire en question a le défaut de faire disparaître la distinction entre sémantique et pragmatique pour les énoncés d'attitudes propositionnelles, en plus de présenter une image inadéquate de l'usage que font les locuteurs des noms propres.

Le cas des déictiques

On pourrait objecter que jusqu'ici j'ai accordé trop d'importance aux noms propres et pas assez au cas des déictiques. N'y a-t-il pas un très grand nombre d'énoncés d'attitudes et d'énoncés modaux qui contiennent des expressions indexicales et qui se présentent d'emblée comme des contre-exemples à une position sceptique comme celle de Quine concernant la quantification à l'intérieur? Des énoncés tels que "Je crois que je viendrai", "Jean croit que je viendrai", "Pierre souhaite que tu viennes", "Il aurait pu ne pas être maître de Platon", etc., ne prouvent-ils pas que le discours de re est inscrit dans nos moeurs linguistiques? Ces questions concernent l'indexicalité dans les langues naturelles et c'est là un problème sur lequel je ne me suis pas penché jusqu'ici. Une discussion détaillée sur le sujet nous entraînerait trop loin et quelques remarques suffiront ici.

Une première observation nous permettra de désamorcer l'évidence que certains croient déceler dans le cas des déictiques pour le problème des attitudes de re. Le fait est que plusieurs de nos rapports d'attitudes propositionnelles se font sur le mode matériel. Tel qu'il a été remarqué plus haut, une attitude d'un tiers peut être rapportée comme si elle était au sujet d'un individu, même si l'agent n'a aucunement dirigé son attitude au sujet de cet individu lui-même. Plusieurs énoncés d'attitudes contenant des indexicaux se laissent tout naturellement interprétés de cette façon.

Plus important encore, il est douteux que les indexicaux aient, en vertu de leur seule fonction sémantique, le pouvoir d'induire des modalités de re lorsqu'ils apparaissent dans le contexte modal ou épistémique. Si l'analyse de Kaplan est correcte concernant le fonctionnement des indexicaux, il faut les interpréter à partir d'un double système d'indexation. Le sens d'une expression indexicale se ramifie en caractère et contenu. Le caractère (la signification) d'un indexical est la portion de son sens qui le rend sensible aux variations contextuelles tandis que le contenu est la portion de son sens qui le rend sensible aux circonstances d'évaluation. Kaplan affirme que les indexicaux ont un caractère variable, c'est-à-dire qu'ils déterminent un contenu différent dans différents contextes d'énonciations. Ce trait caractéristique est assez évident. Ainsi, l'énoncé "Je crois que je viendrai demain", relativement à un contexte d'énonciation, peut exprimer la proposition que MS croit que MS viendra le jour suivant de t (où

"t" est le temps de l'énonciation).

On peut se demander ensuite comment serait évalué l'énoncé relativement à différents mondes possibles, et l'idée de Kaplan est que le contenu d'un indexical est fixe et se représente par une fonction constante de mondes possibles dans individu. C'est là cependant une décision supplémentaire nullement prescrite par le fonctionnement sémantique des indexicaux. Il est peut-être avantageux de faire usage d'un double système d'indexation pour rendre compte du fonctionnement des déictiques, et il faut sans doute leur reconnaître un caractère variable, mais rien ne nous oblige à leur assigner un contenu constant. La proposition exprimée par l'énoncé dans un contexte est spécifiée par un énoncé qui contient des noms propres. L'intuition que les indexicaux ont un contenu fixe n'est donc que l'intuition que les noms propres ont eux-mêmes un contenu fixe. De la même manière, l'intuition qu'un indexical détermine, relativement à un contexte d'énonciation, l'individu lui-même n'est rien d'autre que l'intuition que le nom propre qui spécifie le contenu de l'indexical dénote l'individu lui-même.

Ces observations montrent que les indexicaux ne posent pas de problèmes additionnels, mais qu'ils renvoient plutôt au problème des noms propres. Relativement à un contexte d'énonciation, l'énoncé

Il aurait pu ne pas être maître de Platon
exprime une proposition rendue par

Il est possible que Socrate ne soit pas maître de Platon

où "possible" est utilisé pour exprimer non pas une alternative épistémique, mais une possibilité logique. L'évidence que le pronom personnel détermine un contenu fixe est donc fonction d'une thèse sur la rigidité des noms propres. Plus précisément, le problème de savoir si les indexicaux ont un contenu fixe dépend d'une question générale qui concerne la possibilité de référer à un même objet à travers les mondes possibles. Ce problème peut être traité en examinant de façon privilégiée le cas des noms propres et il serait injustifié de prétendre que les indexicaux, par leur seul fonctionnement sémantique, permettent de résoudre, ou même de dissoudre, la question. S'il est juste de prétendre qu'une théorie complète de la référence devrait incorporer une caractérisation adéquate du fonctionnement des indexicaux, il reste qu'en concentrant notre attention sur le cas des noms propres, nous abordons le problème des modalités de re de front, et il serait illusoire de prétendre que les indexicaux apportent quelque élément nouveau pour une solution à ce problème.

Un autre point mérite d'être souligné. Certains philosophes seront tentés de régler dogmatiquement la question des modalités de re et de la quantification à l'intérieur en invoquant tout bonnement le caractère rigide des variables dans les énoncés modaux. A quoi bon

chercher à compléter une logique modale quantifiée par une sémantique des noms propres qui chercherait à montrer leur rigidité? Nous avons déjà un stock de désignateurs rigides dans notre langage, et ce sont les variables qui fonctionnent dans les énoncés modaux et ailleurs comme des désignateurs rigides.

Cette façon de procéder renverse les termes du problème. La logique modale quantifiée n'est pas à elle seule garante de sa viabilité du point de vue philosophique, et la même remarque vaut pour la logique épistémique quantifiée. Le développement de ces logiques ne constitue aucunement la preuve que les notions de modalité et attitude de re sont acceptables du point de vue philosophique. Il est sans doute méthodologiquement acceptable de fonder sa conception des noms propres sur le modèle des variables en logique comme le fait Kaplan. Mais il est méthodologiquement problématique d'évacuer le problème des noms propres en s'en remettant aux variables dans les énoncés modaux ou épistémiques, car elles sont la source de notre problème et non sa solution.

L'approche inscriptionniste

La solution que Quine lui-même apporte au problème de la quantification à l'intérieur débouche elle aussi sur une certaine conception des "expressions référentielles". Pour Quine, les contextes d'attitudes sont des contextes référentiellement opaques. Ils forment

des espaces indifférenciés, sans structure. L'opacité référentielle, en retour, s'explique par le fait que les expressions n'ont pas, dans de tels contextes, une occurrence purement référentielle. Par "occurrence purement référentielle", il ne faut pas entendre seulement les occurrences purement dénotatives, mais plus généralement les occurrences où seule l'extension des termes est pertinente pour l'évaluation. A la rigueur, il se pourrait bien qu'aucune expression du langage ne fonctionne à proprement parler comme un terme singulier. Ensuite une expression a une occurrence purement référentielle selon Quine si la substitution des identiques se fait salva veritate.

En vertu de l'échec du principe de substitution dans les contextes opaques, on doit conclure que les expressions n'ont pas une occurrence purement référentielle. Cela pourrait s'expliquer par le fait que leurs occurrences sont intermédiaires (parce qu'elles signifient leur sens ordinaire et non leur dénotation ordinaire), mais Quine choisit plutôt de les assimiler à des occurrences "accidentelles". Au lieu de postuler des entités intensionnelles, Quine réduit les contextes d'attitudes aux contextes opaques par excellence, les contextes de citation. La quantification à l'intérieur est donc rendue invalide parce qu'il ne fait pas sens de quantifier à l'intérieur d'un contexte de citation. Malheureusement, l'approche inscriptionniste de Quine est problématique et elle ne peut être retenue comme une solution valable, comme nous l'avons montré plus haut.

On a donc pu écarter quelques unes des théories qui s'annoncent comme des solutions pour le problème de la quantification à l'intérieur. Ce sont celles qui assimilent les noms propres à des expressions dont la référence est fixée par des descriptions associées, celles qui invoquent le fonctionnement des déictiques, celles qui supposent dogmatiquement que les variables dans les formules quantifiées apportent déjà la solution au problème et finalement aussi l'approche de Quine elle-même.

La notion pragmatique de référence singulière

Ils nous reste quand même à statuer sur le sort des théories causale, descriptiviste et épistémique de la référence singulière.

Dans "Intensions Revisited", Quine nous donne des indications précieuses à ce sujet (22). Il justifie tout d'abord ses réserves à l'endroit de la quantification à l'intérieur des contextes modaux par le fait que les variables quantifiées y fonctionnent comme des désignateurs rigides. Le problème est que la rigidité nous renvoie à l'essentialisme et que l'essentialisme est une doctrine qui est fortement contextualisée ("context relative"). D'une culture à l'autre on invoquera différentes conceptions concernant l'essence des objets.

(22) Quine, W.V.O. [1979], p. 273.

Cela reste vrai même en ce qui concerne l'essentialisme, qualifié de "trivial". La thèse que Socrate n'aurait pu être différent de celui qu'il est est une thèse métaphysique pouvant être acceptée par une culture et rejetée par une autre. Par la même occasion, une théorie causale traite les attitudes de re comme une énigme philosophique.

Inversement, la logique épistémique quantifiée doit traiter les variables liées comme des désignateurs "individuant" ("vivid designators") et elles impliquent que l'agent sait qui est le référent de l'expression utilisée. On a cette fois-ci une notion de savoir individuant, le "savoir qui" qui est aussi une notion fortement "contextualisée". D'une culture à l'autre, d'une époque à l'autre, on aura différents critères qui vont conditionner la connaissance des individus. En outre, si on adopte une théorie épistémique de la référence, c'est la logique modale quantifiée qui, cette fois-ci, devient mystérieuse et induit des énigmes philosophiques.

A ces théories, on pourrait ajouter la théorie descriptiviste de la référence. Cette dernière ne reconnaît à toute fin pratique que les modalités de dicto. Ce n'est que dans un cas limite, celui où un concept spécifie l'essence d'un individu, qu'elle pourrait autoriser une lecture de re pour les énoncés modaux. D'une manière générale, elle est en outre dans l'impossibilité de rendre compte des attitudes de re. Enfin, elle nous offre une théorie de la référence pour les noms propres et descriptions définies qui va très souvent à l'encontre

de notre intuition de locuteur. Comme l'ont montré les tenants de la théorie causale, il est hasardeux de prétendre que la référence singulière est toujours conditionnée par l'applicabilité de descriptions.

Devant les limites évidentes des théories causale, descriptiviste et épistémique, il est tentant d'adopter une solution mitoyenne et de supposer que les noms propres et descriptions définies ont un fonctionnement différent selon qu'ils entrent dans un contexte modal ou épistémique. Il serait plutôt ennuyeux cependant de proposer une telle solution. Les principaux représentants de ces théories se sont sans cesse efforcés de distinguer le rôle sémantique des expressions de leurs différents usages au niveau pragmatique. Si on supposait que les noms propres et descriptions fonctionnent différemment d'un contexte à l'autre, ce serait justement faire la même erreur et autoriser la pertinence au niveau sémantique de différents usages particuliers.

La solution que nous proposons s'avère la moins dommageable. Nous reconnaissons le bien fondé des théories causale, descriptiviste et épistémique dans la mesure où nous reconnaissons la possibilité que les expressions peuvent être utilisées pour réaliser des actes référentiels causal, descriptif et épistémique, mais du même coup nous reléguons ces différentes théories à la sphère pragmatique en leur enlevant leurs prétentions à l'universalité.

Le portrait général qui résulte d'un tel renversement de situation est loin d'être gênant, bien au contraire. On est désormais en mesure d'intégrer notre analyse des noms propres et des descriptions à l'intérieur d'une théorie unitaire de la référence. Celle-ci stipule que les "expressions référentielles" en langue naturelle s'avèrent être en réalité des symboles incomplets. Notre théorie unitaire prend donc la forme d'une doctrine de l'incomplétude référentielle qui n'est, somme toute, qu'une extension de la théorie des descriptions de Russell. On ne reconnaît dans cette théorie qu'une notion de référence générale et on abandonne celle de référence singulière. Ce dernier trait caractéristique a longtemps été retenu comme une déficience de la théorie, mais comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, la position sémantique que nous défendons s'accorde avec la possibilité d'utiliser les expressions du langage pour réaliser, sur le mode d'actes de discours non-littéraires, des usages référentiels singuliers de différents types. De cette manière se trouve comblé le fossé qui semblait exister entre la théorie sémantique proposée et les usages des locuteurs. En plus, notre théorie unitaire des noms propres et descriptions définies s'accorde avec différentes théories pragmatiques de la référence singulière. Elle est compatible avec le fait que les théories causale, descriptiviste et épistémique puissent rendre compte de certains usages référentiels des locuteurs. En ce sens, elle est plus englobante justement parce qu'elle est plus souple à l'endroit de différentes méthodes alternatives de se référer à un objet déterminé.

Le caractère pragmatique du discours modal de re

Devant de tels avantages, on peut se demander quelles réticences pourraient venir justifier ceux qui hésitent à adopter la théorie que nous proposons. A cela, plusieurs philosophes répondront que le prix à payer est très grand puisqu'il nous oblige à renoncer aux logiques modale et épistémique quantifiées. Je voudrais donc en terminant répondre à cette objection.

Il faut remarquer tout d'abord que ce n'est pas la logique modale quantifiée elle-même qui fait problème, mais bien une certaine conception de celle-ci qui requiert que les variables y soient interprétées comme des désignateurs rigides. C'est ici que s'insinue un engagement à l'essentialisme. Or cet engagement est absent de la conception que Lewis se fait de la logique modale quantifiée. J'ai déjà suggéré que, dans un cadre théorique russellien, il est naturel d'interpréter les formules du langage comme étant indexées au monde de l'énonciation. Cela veut dire que les prédicats, les quantificateurs et les variables s'interprètent à partir d'un domaine constitué par les entités appartenant au monde de l'énonciation, et non par celles qui appartiennent à l'univers du discours, c'est-à-dire l'ensemble des mondes possibles compatibles avec le monde de l'énonciation.

C'est cette approche qu'il nous faut adopter pour rester neutre sur la question de l'identité à travers les mondes possibles qui est présupposée dans les sémantiques qui interprètent les formules à partir de l'univers du discours. Il nous faut adopter une approche qui choisit d'indexer les formules du langage au monde de l'énonciation pour préserver le caractère sensé de la définition Leibniz-Russell de l'identité. Si cette théorie de l'identité était acceptée, on aurait du mal à faire sens de l'identité à travers les mondes possibles, car cela nous obligerait à traiter l'ensemble des qualités d'un individu comme des propriétés essentielles. Si on adopte, donc, le cadre théorique proposé, les formules modales de re deviennent problématiques. Il faut voir cependant que cela n'entraîne un rejet de la logique modale quantifiée que si on interprète les formules de ce langage comme des formules de re. Comme nous venons de le remarquer, il demeure possible de les interpréter à la manière de Lewis.

Pour ce qui est des formules modales de re comme telles, la position la plus neutre devrait tout au plus nous engager à leur reconnaître un caractère sensé au niveau pragmatique. Cela veut dire que l'on doit admettre qu'un locuteur peut croire qu'il existe un individu qui est nécessairement tel et tel. Cela veut dire du même coup qu'on devra accepter la vérité de formules dont la forme est

$$A \text{ Bel } (\exists x) (\Phi x) \text{ Nec } (\Psi x)$$

De telles formules ne doivent pas être considérées comme problématiques parce qu'elles ne font intervenir qu'une quantification intermédiaire. Leur vérité est compatible avec la nécessaire fausseté de la subordonnée.

La situation est au départ très différente pour la logique épistémique quantifiée. La quantification à l'intérieur ne suppose pas une référence à travers l'ensemble des mondes possibles, mais seulement une référence à travers l'ensemble des alternatives épistémiques qui peuvent tout aussi bien être des "mondes impossibles". C'est avant tout au niveau de la logique épistémique que les objections peuvent être les plus nombreuses à l'égard du scepticisme de Quine. Quine lui-même semble ennuyé d'avoir à porter un jugement aussi sévère sur ce point.

Il faut toutefois apporter les nuances suivantes. Tout d'abord, la quantification à l'intérieur ne pose pas vraiment de problèmes lorsque les verbes psychologiques sont interprétés en un sens matériel. Plusieurs des exemples utilisés pour justifier une forme logique dans laquelle apparaîtrait une quantification à l'intérieur reposent sur le fait qu'on utilise sans s'en rendre compte les verbes psychologiques sur le mode matériel.

Deuxièmement, c'est la quantification à l'intérieur à partir de la plus large portée qui est la source des difficultés et non la

quantification à l'intérieur tout court. La quantification intermédiaire doit être autorisée si on veut préserver un caractère sensé à la logique épistémique quantifiée.

Ces constatations n' avancent guère. Une bonne partie de ceux qui veulent reconnaître les mérites des logiques modales et épistémiques ne prétendent pas plus que ce que nous sommes justement disposés à admettre, à savoir, le caractère signifiant de ces langages. Notre recherche nous permet cependant d'affirmer plus. On peut prétendre en effet que le caractère signifiant de ces langages s'explique en des termes pragmatiques. Les langages modal et épistémique sont problématiques essentiellement parce qu'ils font intervenir une notion de terme singulier qui dans tous les cas s'explique seulement en termes d'actes de discours non-littéraires. La doctrine de l'incomplétude référentielle prescrit l'exclusion de tels termes singuliers du langage. Ultimement, il est vrai que cela entraîne l'interdiction de toute formule dans laquelle intervient une quantification à l'intérieur, serait-elle intermédiaire. Un langage purifié de toute contamination pragmatique devrait donc faire l'économie de la quantification à l'intérieur.

Ces remarques nous permettent de nuancer le point de vue de Quine concernant la quantification à l'intérieur dans un langage épistémique. Quine ne s'objecte au fond qu'à la prétention de rendre compte en termes sémantiques de formules épistémiques dans lesquelles intervient une quantification large à l'intérieur d'un contexte gouverné par un verbe psychologique utilisé dans un sens intentionnel (23). Prétendre que la quantification à l'intérieur s'explique en des termes qui font intervenir d'une manière essentielle les intentions de signifier du locuteur n'est pas la même chose que de la discréditer purement et simplement et de la considérer comme un non-sens. Certains des arguments de Quine ont pu laisser croire qu'il cherchait à réduire au non-sens les discours de la logique modale et de la logique épistémique. Nous avons plutôt cherché à leur accorder une place

dans la théorie de la signification, bien que ce ne soit pas la place qu'ils ont voulu depuis toujours occuper.

On pourra si l'on veut estimer malgré tout que les réserves de Quine sont encore trop fortes, mais je pense avoir montré qu'on

(23) Si Quine a pu à une certaine époque qualifier la quantification à l'intérieur comme dénuée de sens, sa position actuelle semble être justement de leur accorder une importance au niveau pragmatique comme en fait foi "Intensions revisited".

pourrait difficilement agir autrement sans être obligé de renoncer à la distinction entre référence sémantique et référence pragmatique. C'est du moins à cette conclusion que l'on arrive quand on adopte une théorie de la référence qui prend la forme d'une extension de la théorie russellienne des descriptions. Il faut donc distinguer deux sortes d'analyse des énoncés de croyance. D'un point de vue sémantique, ils se laissent régimentés à l'intérieur d'une forme logique comme celle qu'on a proposé et qui préserve l'esprit d'une théorie générale de l'incomplétude référentielle. Cette forme logique capture l'usage conforme au sens littéral de l'expression (24). D'autres analyses font intervenir une conception particulière des usages référentiels singuliers. Selon qu'on caractérise les expressions apparaissant sous la portée des verbes psychologiques comme étant utilisées pour réaliser l'un ou l'autre des usages référentiels, on obtiendra une caractérisation différente de la croyance. En procédant ainsi, on fait toutefois intervenir les intentions du locuteur puisque ces usages référentiels ne font sens que sous la forme d'actes de discours non-littéraires. Puisqu'elles se situent au niveau pragmatique, il s'ensuit que cet usage du verbe croire n'a qu'une pertinence pragmatique.

(24) Cette position est conforme à l'esprit qui gouverne la théorie des descriptions de Russell, mais elle ne reflète pas la position de Russell sur le sujet. Pour lui, un énoncé "p" "indique" un fait et exprime un état psychologique, et, lorsque "p" apparaît en contexte d'attitudes propositionnelles, la seule chose pertinente est ce que "p" exprime et non ce qu'il indique. (Russell, B. [1940], p. 255).

Il faut cependant faire attention de ne pas s'engager dans des définitions circulaires, et de ne pas définir les attitudes de re en des termes qui présupposent déjà leur caractère signifiant. J'ai prétendu en effet que les attitudes de re n'ont qu'une pertinence pragmatique parce qu'elles supposent implicitement la référence singulière qui est réalisable seulement sous la forme d'un acte de discours non-littéral, mais la notion de référence singulière a elle-même été définie en termes épistémiques à partir de constructions dans lesquelles on voit apparaître une quantification à l'intérieur de contextes épistémiques. Bref, on cherche à définir les attitudes de re, mais ce faisant, on présuppose déjà leur caractère sensé.

Pour éviter la circularité, il suffit de bien préciser l'usage qui est fait du verbe psychologique dans nos définitions pour les usages référentiels des noms ou descriptions. Il suffit d'interpréter sur le mode matériel les constructions dans lesquelles intervient une quantification à l'intérieur. J'ai signalé que les verbes psychologiques pouvaient être interprétés autant comme des notions intentionnelles que non-intentionnelles en conformité parfaite avec le sens littéral de ces verbes et je leur reconnais donc une ambiguïté sémantique.

Ainsi, même si la notion d'attitude (intentionnelle) de re suppose la référence singulière et que cette dernière est elle-même définie en termes épistémiques, il n'y a pas de circularité en jeu puisque les seules notions épistémiques primitives retenues sont utilisées matériellement.

La théorie de la référence sémantique que je défends est une doctrine d'incomplétude référentielle qui fait l'économie des termes singuliers. Si on accepte ce point de vue sémantique, le concept de référence singulière devient un concept pragmatique et cela entraîne une analyse des attitudes intentionnelles de re en termes pragmatiques. Il est vrai que la théorie descriptiviste de la référence s'oppose aussi, d'une manière générale, aux modalités et attitudes de re. Il y a quand même des différences appréciables entre l'approche russellienne et celle qui assimile les noms propres et descriptions à des termes singuliers frégeïens. Les deux s'opposent aux théories causale et épistémique de la référence, mais c'est là le seul véritable point commun. Premièrement, Russell ne conçoit pas les noms propres et descriptions comme des termes singuliers, mais plutôt comme des symboles incomplets. Deuxièmement, il ne croit pas opportun de leur assigner des "sens", qu'il s'agisse de concepts individuels ou généraux. Enfin, et c'est là le point le plus important, la doctrine de l'incomplétude référentielle peut rester neutre en ce qui a trait aux diverses théories de la référé-

rence singulière et elle ne manifeste pas à ce chapitre un parti pris descriptiviste. L'approche frégéenne apparaît désormais comme une façon, parmi d'autres, de concevoir la référence singulière.

Il convient de revenir sur la distinction entre les usages matériel et intentionnel des verbes psychologiques puisque c'est en grande partie sur la base de cette distinction qu'on est en mesure de définir la notion d'attitude intentionnelle de re en termes pragmatiques sans que n'interviennent de circularité. Lorsqu'on utilise un verbe psychologique sur le mode matériel, on signale l'objet sur lequel l'attitude porte en fait. Il peut s'agir d'une proposition entière, comme lorsqu'on attribue à un agent la croyance à une conséquence logique d'une de ces croyances intentionnelles. Le verbe peut être utilisé matériellement aussi parce qu'on veut attirer l'attention sur une propriété, comme dans le cas où on rapporte une croyance au sujet de Socrate comme étant en fait au sujet de l'individu qui exemplifie la propriété d'être maître de Platon. Et, bien entendu, il peut s'agir de rapporter une croyance comme étant en fait au sujet de l'individu lui-même, bien que l'agent s'y rapporte par le biais d'une description. Ce dernier cas est celui d'un rapport qui n'implique pas, comme l'a bien vu Searle, l'existence d'une attitude de re chez celui auquel est attribuée la croyance. Ce genre de rapport constitue le cas le plus typique pour lequel on choisit d'utiliser les verbes psychologiques sur le mode matériel, mais on aurait tort d'identifier tous les cas d'usage

matériel à de tels rapports . Les usages matériels trouvent d'autres instances, comme celles que l'on vient de mentionner plus haut.

Que dire des usages intentionnels cependant ? Il semble que l'on ait affaire dans ce cas-ci aux représentations que les agents se font de leurs propres croyances. Or, il est possible de rendre compte de ce fait en analysant les usages intentionnels à partir des usages matériels. L'énoncé "A croit que p", où le verbe a un usage matériel, signifie que A croit en fait la proposition p. Le même énoncé, avec un usage intentionnel du verbe, signifie que A croit en fait qu'il croit la proposition p. Une croyance est intentionnelle parce qu'elle fait intervenir la représentation que l'agent se fait de sa propre croyance. Ce fait peut être capturé en faisant simplement porter la croyance de l'agent sur sa propre croyance, ce qui permet alors de ne retenir qu'un usage littéral du verbe psychologique. En effet, un usage intentionnel du verbe croire n'est rien d'autre alors qu'un usage matériel du verbe et dont l'objet est un énoncé de croyance dans lequel le verbe est encore une fois utilisé matériellement.

Supposons qu'un agent sémantiquement compétent accorde un assentiment réflexif et sincère à l'énoncé "Vénus est une planète" et que l'on juge cela une condition suffisante pour lui accorder la croyance que Vénus est une planète. Puisque Vénus est en fait Hesperus, il croit en fait que Hesperus est une planète. Le locuteur pourrait toutefois s'objecter à l'énoncé "Hesperus est une planète", ce qui

nous oblige à reconnaître que l'agent croit intentionnellement que Hesperus n'est pas une planète. Cela veut dire qu'il croit en fait croire la proposition que Hesperus n'est pas une planète.

Ainsi, même si les langues naturelles incorporent au moins deux usages distincts des verbes d'attitudes propositionnelles, l'usage matériel est ultimement le seul usage auquel il faille recourir pour caractériser leur sémantique. C'est d'ailleurs là la conclusion naturelle à tirer pour quiconque choisit de régimenter les verbes psychologiques comme des prédicats dyadiques liant un agent et autre chose (un sens ordinaire, une proposition singulière, une intension, un état de choses, une situation, etc.). Il sera dans ce cas toujours possible de construire des contre-exemples suggérant que le locuteur n'est pas intentionnellement dirigé vers l'entité postulée comme second terme. Le fait de construire les verbes psychologiques comme des prédicats dyadiques constitue déjà une abstraction par rapport aux expériences intentionnelles effectives car cela signifie qu'on reconstruit l'expérience en question comme si elle était dirigée vers une entité idéelle quelconque. L'usage matériel des verbes psychologiques est donc présupposé dans les analyses relationnelles, et ce, quelle que soit l'entité que l'on introduit comme deuxième terme de la relation.

Les usages intentionnels, comme on l'a suggéré, s'avère être des usages matériels réitérés, et ce sera notamment le cas des

croyances intentionnelles de re . On sait que la quantification large à l'intérieur d'un contexte épistémique ne fait pas problème lorsque le verbe psychologique est utilisé matériellement, mais la difficulté apparaît lorsque le verbe est utilisé selon un usage intentionnel. Mais si, comme on vient de le dire, un usage intentionnel n'est rien d'autre qu'un usage matériel réitéré, une solution simple vient à l'esprit. On pourrait reconstruire une croyance intentionnelle de re comme un savoir mutuellement partagé par un locuteur S et un allocutaire A qu'un objet de référence singulière est tel que S croit qu'il a telle ou telle propriété. Une croyance intentionnelle de re n'est rien d'autre que le savoir qu'il existe un objet au sujet duquel ma croyance se trouve en fait rapportée. Là aussi, le verbe intentionnel fait place à deux verbes psychologiques utilisés matériellement.

Un locuteur S exprime une croyance intentionnelle de re au sujet du maître de Platon en énonçant X ssi

S et A savent mutuellement que

$(\exists A)(\exists R)(\exists x)(\exists REL)$

$\{ R(A,S) \cdot (x \text{ est maître de Platon}) \cdot REL(S,x) \cdot (y)(REL(S,y) \equiv y \neq x) \cdot$

$(REL \text{ est une relation causale liant } S \text{ à } x) \cdot$

S énonce X avec l'intention-M que $(R(A,S) \cdot R(A,S) \equiv A \text{ pense que}$

$((\exists F) S \text{ croit que } ((\Sigma \Phi) (\Phi x) \cdot (\Phi x \equiv x \text{ est maître de Platon}) \cdot (Fx)$

$REL(S,x) \cdot (y)(REL(S,y) \equiv y \neq x) \cdot$

$REL \text{ est une chaîne causale liant } S \text{ à } x) \cdot) \cdot \}$

où, comme à l'habitude, A est un allocutaire, R la réponse de A à S qui est justement la réponse que S attend de A et REL une relation privilégiée que S entretient avec l'objet x.

La définition vaut pour le cas où le locuteur utilise la description pour réaliser un usage référentiel causal. Elle pourrait être modifiée de façon appropriée pour couvrir les cas d'usages référentiels descriptif et épistémique. Le point le plus important de la définition est la clause à l'effet que A et S partagent un savoir concernant les intentions de signifier de S dans l'énonciation de X. Cette clause remplit trois fonctions précises. Puisqu'il s'agit d'une croyance intentionnelle de S, il faut rendre compte du fait que cela concerne la représentation que se fait S de son énonciation. Si on tient compte ensuite du fait qu'une croyance de re implique l'existence de l'objet, sa représentation ne doit pas être une simple croyance qu'il existe un individu au sujet duquel il entretient certaines croyances, elle doit être un savoir. Enfin, dans l'hypothèse où le succès de l'intention de signifier qu'il a une croyance de re dépend de la reconnaissance de A, il faut que le savoir en question soit partagé avec l'allocutaire.

Cette définition nous permet de prétendre avoir réduit les attitudes de re en termes de dicto. La définition fait certes intervenir une quantification à l'intérieur d'un contexte épistémique, mais le verbe psychologique a un usage matériel et donc la formule n'implique pas une attribution de croyance de re chez le locuteur. Le rapport n'est pas lui non plus de re puisqu'il énonce seulement l'existence d'un objet au sujet duquel porte la croyance de S et il n'est pas au sujet d'une entité en elle-même. Cela reste vrai même si le rapporteur est nul autre que S lui-même.

Je peux en terminant résumer brièvement les points essentiels de la théorie à laquelle je souscrirais volontiers. Tout d'abord, je conçois les verbes psychologiques comme des prédicats dyadiques et je reconnais le caractère intensionnel des contextes gouvernés par de tels verbes. Cette intensionnalité peut toutefois être admise sans que l'on soit obligé de souscrire à l'intensionnalisme. Par la même occasion, on préserve l'esprit de la philosophie extensionnaliste sans être obligé de recourir à une position inscriptionniste. Tout cela est rendu possible par l'interprétation substitutionnelle.

Concernant les attitudes de re, j'adopte au départ le scepticisme de Quine, mais je montre que ce point de vue peut se réduire à une remise en question du caractère sémantiquement signifiant des constructions épistémiques dans lesquelles certains quantificateurs ont la plus large portée et où les verbes reçoivent un usage intentionnel. Puisque, par ailleurs, le discours de re suppose des usages référentiels des expressions et que ces usages peuvent être reconnus comme pragmatiquement signifiants, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents, il devient possible de fournir une caractérisation du discours épistémique de re au niveau pragmatique. C'est ainsi que nous avons pu produire une définition de la croyance intentionnelle de re. Étant donné qu'il s'agit là d'une croyance intentionnelle et que cela fait essentiellement référence à la représentation que se fait l'agent de ses propres croyances, la définition doit tenir compte de cela. L'idée est alors

simplement d'analyser les verbes utilisés selon un mode intentionnel
 comme étant des verbes dont l'usage est matériel, mais qui ont comme
 objet un énoncé d'attitude. L'usage intentionnel s'avère être un
 usage matériel implicitement réitéré. Une croyance intentionnelle de re
 devient alors le savoir qu'il existe un objet au sujet duquel notre
 croyance se porte en fait. Dans cette définition, le discours épistémique
de re se trouve réduit au discours de dicto car le rapport de croyance
 n'est pas plus de re que la croyance elle-même, et ce, y compris lorsque
 l'agent lui-même est celui qui la rapporte ou la représente. La
 définition peut sembler à première vue circulaire, dans la mesure où
 le discours épistémique de re est censé être analysé à partir des
 usages référentiels des expressions qui sont eux-mêmes définis en
 termes de formules épistémiques dans lesquelles une quantification à
 l'intérieur intervient. Le problème est alors que de telles formules
 sont généralement interprétées comme exprimant des attitudes de re.
 Comme on l'a vu, le problème de circularité ne se pose pas puisque les
 verbes psychologiques qui interviennent dans l'analysans ont un usage
 matériel et que la quantification à l'intérieur dans ce cas n'implique
 pas l'existence d'une attitude de re.

Conclusion

Il me reste maintenant à faire le bilan provisoire des résultats auxquels je pense être arrivé. Dans l'introduction, j'ai fait valoir cinq traits caractéristiques de la théorie des descriptions de Russell. On a ainsi mieux apprécié les généralisations et les applications auxquelles la théorie peut donner lieu. Les chapitres qui ont suivi ont offert l'occasion d'examiner l'un ou l'autre des aspects de la syntaxe logique russellienne et nous ont placés dans une position favorable pour l'évaluer maintenant à la lumière de ces cinq objectifs ou "desideratas".

Il apparaît raisonnable de prétendre que la théorie russellienne réussit à résoudre les paradoxes logiques et sémantiques. Sainsbury a prétendu à tort que les paradoxes sémantiques pouvaient être reformulés en termes d'énoncés types. Le problème ne se pose pas parce que les prédicats sémantiques s'appliquent, chez Russell, à des fonctions propositionnelles ou des propositions. J'ai toutefois surtout cherché à montrer que les paradoxes n'apparaissent pas lorsque la théorie est interprétée en termes substitutionnels. Non seulement réussit-elle à empêcher les manifestations diverses du paradoxe d'Epiménide, mais elle évite aussi le paradoxe de Tarski. Dans un langage substitutionnel, il n'est pas nécessaire d'adjoindre à la théorie des types une hiérarchie de méta-langages puisque celle-ci est désormais contenue dans la théorie. Certes, Russell ne pourrait plus, à strictement parler,

alors prétendre offrir une solution pour les paradoxes formulée en termes intensionnalistes, mais ce n'est là qu'une preuve supplémentaire de l'universalité de la solution russellienne. La théorie des types ramifiés, formulée dans un langage substitutionnel, ne contient plus une hiérarchie de fonctions propositionnelles et de propositions, mais seulement une hiérarchie de fonctions sentencielles et d'énoncés. Loin de désavantager la théorie, cela montre que la solution des paradoxes n'est pas fonction d'un cadre ontologique déterminé. Russell nous offre au fond une solution pour les différents paradoxes dans un langage qui ne comporte aucun engagement ontologique à des classes, propositions, fonctions ou même un engagement à une position anti-réaliste. C'est du moins le résultat auquel on arrive si on accepte de modifier la théorie initiale en remplaçant les quantificateurs dénotationnels d'ordre supérieur par des quantificateurs substitutionnels.

La question du logicisme a été écartée de nos investigations. La thèse logiciste peut recevoir différentes interprétations, mais il est certain qu'au sens strict elle ne peut plus être défendue. Nous avons depuis Gödel la preuve qu'il existe au moins une vérité mathématique qui ne peut elle-même être prouvée. Si donc le logicisme doit être compris comme une thèse supposant que toutes les vérités mathématiques peuvent être prouvées à partir d'un système logique axiomatisé, c'est une position intenable.

La thèse peut toutefois être interprétée d'une façon moins radicale. Il peut être prétendu qu'il est possible de traduire toutes les vérités mathématiques en des vérités logiques et que toutes les vérités admises comme axiomes dans notre calcul logique sont des vérités logiques. Chez Russell, cela veut dire qu'il nous faut accepter un axiome de l'infini. L'acceptation de cet axiome est requise pour être en mesure de dériver l'axiome trois de Peano. Or, on pourrait reprocher à cette thèse logiciste d'admettre comme vérités logiques des énoncés qui paraissent au mieux comme des vérités contingentes. La thèse logiciste peut alors être admise, mais seulement au prix d'admettre une conception très large et très compromettante de ce qu'est la logique.

Une thèse encore plus faible serait que tous les énoncés mathématiques sont susceptibles d'être traduits en notation logique. Le "logicisme", ainsi interprété, devient beaucoup moins problématique et, à vrai dire, c'est tout ce dont on a besoin pour que la syntaxe logique russellienne puisse accéder au titre de "grammaire universelle".

Même sous cette version affaiblie, certaines vérités élémentaires de la logique et des mathématiques qui requièrent une quantification sur l'ensemble des fonctions d'un même type (comme lorsqu'on parle de l'ensemble des propriétés d'un nombre) ne peuvent être exprimées dans une théorie des types ramifiés à moins d'accepter l'axiome de

réductibilité. Ce dernier axiome, même lorsqu'il est interprété substitutionnellement, ne semble pas clairement accéder au statut de vérité logique. Il est cependant intéressant de remarquer que plusieurs difficultés apparentes surgissant à l'occasion de cet axiome ont pu être évacuées. L'objection que l'axiome permettrait la réintroduction des paradoxes sémantiques s'avère non-fondée, qu'on l'interprète dans un langage substitutionnel ou dénotational. Plus important encore, son interprétation substitutionnelle nous permet de lever l'objection selon laquelle il procéderait d'une position philosophique inconsistante avec celle qui est à la base de la théorie des types ramifiés.

Selon cette critique, la théorie des types participerait d'une position réaliste. Cela se révèle par le fait qu'elle affirme l'existence d'une fonction prédicative non-spécifiée pour chaque fonction non-prédicative du langage. L'interprétation substitutionnelle des quantificateurs d'ordre supérieur nous permet cependant de désarmer cette objection. La théorie des types ramifiés n'apparaît plus liée à une position anti-réaliste à l'égard des classes puisqu'elle ne réalise désormais qu'une neutralité ontologique. Inversement, l'axiome de réductibilité n'apparaît plus découler d'une position réaliste puisqu'il ne porte en définitive que sur des fonctions sentencielles et non des entités intensionnelles.

On a certes des raisons de douter que l'axiome puisse accéder au statut de vérité logique au sens où il s'agirait d'une vérité nécessaire. Mais Kaplan nous a habitués à distinguer les vérités analyti-

ques des vérités nécessaires et il se pourrait bien que l'on puisse montrer que l'axiome de réductibilité peut être conçu comme une vérité logique en un sens faible de l'expression.

Ces différents problèmes devraient éventuellement faire l'objet d'un examen attentif. Je ne doute pas que la théorie russellienne des types formulée dans un langage substitutionnel soit susceptible d'applications intéressantes en mathématiques. En particulier, il se pourrait bien qu'elle puisse avantageusement compétitionner avec certaines approches fondationnelles des mathématiques comme la théorie des ensembles, la théorie des types standard ou l'intuitionisme. Ces différentes approches procèdent de points de vue ontologique réaliste, conceptualiste et anti-réaliste respectivement, et on a de fortes raisons de croire que la théorie russellienne interprétée substitutionnellement reste neutre quant à ces positions ontologiques. Comme il a déjà été signalé, l'interprétation substitutionnelle des quantificateurs dans les formules d'ordre supérieur suggère que la théorie des types peut représenter un véritable gain théorique par rapport à la théorie des ensembles.

Dans mon texte, il n'a pas été beaucoup question des énigmes philosophiques que la théorie des descriptions serait, selon Russell, apte à résoudre. D'une manière générale, c'est là un point fort de la théorie et je n'ai pas cru nécessaire de répéter les différents arguments de Russell. Une seule conséquence, quelque peu contre-intuitive,

attire habituellement l'attention. Russell prétend que les énoncés contenant des descriptions qui ne désignent rien sont faux. Avec la modification apportée au niveau de l'engagement ontologique véhiculé par les quantificateurs, cette conséquence disparaît. L'énoncé

L'actuel roi de France est chauve

peut désormais être vrai même si de fait il n'existe pas d'actuel roi de France. L'énoncé n'est faux que si aucun objet ne satisfait la description. Les quantificateurs dans les formules du premier ordre ne servent plus à asserter l'existence, ils affirment seulement qu'un individu (existant ou subsistant) satisfait la description. De toute façon, Strawson, qui est un des critiques les plus reconnus de Russell sur ce point, a lui même admis la plausibilité de l'analyse russellienne dans certains contextes de questions-réponses.

Comme je l'ai affirmé dans l'introduction, mon intention était de concentrer mes efforts d'abord et avant tout sur deux traits caractéristiques de la théorie russellienne des descriptions. J'ai voulu en effet montrer que la théorie pouvait dans une très large mesure s'avérer adéquate pour la représentation des énoncés en langues naturelles. Il me semble que la théorie russellienne peut assez facilement être généralisée dans une théorie générale de l'incomplétude référentielle.

J'ai par la même occasion reconnu que la théorie souffrait cependant d'un défaut majeur. Jusqu'à récemment, elle a pu sembler

totalelement divorcée du langage ordinaire. Il nous arrive régulièrement de réaliser des usages référentiels singuliers avec des descriptions et cela semble a priori fournir un contre-exemple à l'analyse russellienne qui traite les descriptions comme des pseudo-termes singuliers. Il m'est donc apparu important de compléter la théorie par une caractérisation des usages référentiels au niveau pragmatique qui soit compatible avec elle. Désormais, il n'est plus possible d'invoquer les usages des locuteurs comme pouvant par eux-mêmes constituer une évidence contre la théorie russellienne. Ces "usages" peuvent être analysées de telle sorte qu'ils ne contreviennent en rien aux avancés théoriques de Russell.

Il est vrai cependant qu'une théorie globale de l'incomplétude référentielle reste à faire. Une logique des noms communs ne peut se satisfaire de généralités et doit se traduire par une analyse des différentes catégories particulières comme les termes de masse, les termes d'espèce, et les termes numériques. On connaît aussi les difficultés de parcours qui se présentent encore pour l'analyse de la quantification en langue naturelle. Plus immédiatement, il faudrait montrer comment l'indexicalité peut être incorporée à la syntaxe logique, ou encore comment ce phénomène peut être neutralisé sans nuire à la théorie générale. En particulier, il faudrait voir quelle théorie des démonstratifs pourrait venir remplacer celle que Russell lui-même préconisait.

Dans mon texte, j'ai aussi abondamment discuté de la connexion entre la sémantique et l'ontologie. J'ai de multiples façons tenté de montrer que la théorie de Russell pouvait réaliser à plusieurs niveaux une authentique neutralité ontologique. Cette question est très complexe, surtout parce qu'elle se ramifie à différents niveaux. Le portrait général qui se dégage de notre discussion est que la connexion entre la sémantique et l'ontologie n'est pas aussi étroite qu'on voudrait bien le croire. En ce sens, je me démarque sensiblement d'une philosophie comme celle de Davidson qui voit justement un lien étroit entre le langage et la réalité. Le point de vue de Davidson est de moins en moins partagé cependant, et la plupart des correctifs apportés à la théorie de Russell visaient précisément à creuser le fossé entre la sémantique et l'ontologie. Le principal changement proposé vient de l'adoption d'un langage substitutionnel qui se distingue d'un langage russellien proprement dit par le fait que Russell est resté obscur quant au statut des quantificateurs d'ordre supérieur.

L'interprétation substitutionnelle vient aider le système de Russell à plus d'un niveau. Elle permet tout d'abord une justification indépendante à la théorie des types ramifiés qui, sans cela, apparaîtrait comme une solution complexe et plus ou moins fructueuse pour les paradoxes logiques et sémantiques. Elle nous permet en outre de prétendre que Russell a bel et bien solutionné tous les paradoxes pour un langage qui ne comporte pas d'engagement à des fonctions ou à des

propositions. Toujours selon une interprétation substitutionnelle, on est aussi en mesure de prétendre que la théorie des types constitue désormais un réel progrès théorique par rapport à la théorie des ensembles. On peut expliquer ensuite la cohérence de la définition russellienne pour les classes, qui semble procéder à la fois d'une stratégie réductionniste et éliminative. En plus, l'inconsistance apparente de Russell quant au statut à accorder aux propositions et aux fonctions propositionnelles peut être résolue. Enfin, l'interprétation substitutionnelle permet de justifier l'affirmation de Russell à l'effet que ses formes logiques ne contiendraient que des symboles incomplets. Il s'agit tout simplement, pour ce faire, d'accorder une interprétation substitutionnelle aux expressions du type " ϕx " et " λx " qui apparaissent dans les formes logiques complètement analysées.

A la lumière de ces résultats, il est difficile de résister à la tentation de modifier la théorie russellienne en conséquence. Il reste néanmoins que l'interprétation substitutionnelle devrait faire l'objet d'un examen plus attentif. Il faudrait en arriver à établir exactement dans quelles circonstances son utilisation peut s'avérer utile, et spécifier les contraintes qu'elle doit satisfaire. La plupart des auteurs ont très peu commenté les limites de cet outil d'économie ontologique. Pour ma part, j'ai pour ainsi dire pris pour acquis que l'interprétation substitutionnelle des formules de Principia Mathematica pouvait se faire sans difficultés. Malgré tout, on peut se réjouir du fait que le système russellien puisse aussi bien s'accomoder

d'un langage substitutionnel et il est permis d'espérer que ce changement pourra lui être plus bénéfique que néfaste.

Il convient en terminant de mentionner une autre limite évidente de mon ouvrage. J'ai pris pour acquis le cadre de la logique quantificationnelle moderne sans discuter ses avantages par rapport à la logique traditionnelle. Il a cependant été affirmé que la logique traditionnelle pouvait être tout aussi efficace que la logique moderne pour la reconstruction logique des langues naturelles (1). Il faudrait donc ultimement procéder à une étude comparative des deux théories de la syntaxe logique et se demander si l'une est supérieure à l'autre, et pour quelles raisons.

Même si plusieurs développements restent à faire, je crois être en mesure d'affirmer avoir contribué à une réhabilitation de la théorie de la syntaxe logique russellienne. On est en droit de s'attendre à ce que les discussions qu'elle a pu susciter jusqu'ici se poursuivent encore longtemps et se fassent sur le mode d'un enrichissement plutôt que d'une critique.

(1) Voir Sommers, F. [1976], [1982].

Références

- BACH, E. (1968), "Nouns and Noun Phrases", dans E. Bach, R. Harms (Eds), Universals in Linguistic Theory, Holt, Rinehart and Winston, New York, 91-122.
- BEALER, G. (1982), Quality and Concept, Clarendon Press, Oxford.
- BELL, J. M. (1973), "What is Referential Opacity ?", Journal of Philosophical Logic, 2, 155-80.
- BENCIVENGA, E. (1983), "An Epistemic Theory of Reference", Journal of Philosophy, LXXX, 12, 785-805.
- BOER, S., LYCAN, W. (1976), The Myth of Semantic Presupposition, Indiana University Linguistic Club, Bloomington.
- CHIHARA, C. (1973), Ontology and the Vicious Circle Principle, Cornell University Press, Ithaca.
- COPI, I. M. (1971), The Theory of Logical Types, Routledge and Kegan Paul, London.
- DAVIDSON, D. (1969), "True to the Facts" dans Inquiries into Truth and Interpretation, Clarendon Press, Oxford, 1984, 37-54.
- DAVIDSON, D. (1974), "Belief as the Basis of Meaning", Ibidem, 141-154.
- DAVIDSON, D. (1977a), "The Method of Truth in Metaphysics", Ibidem, 199-214.
- DAVIDSON, D. (1977b), "Reality without Reference", Ibidem, 215-225.
- DAVIDSON, D. (1979), "The Inscrutability of Reference", Ibidem, 227-241.
- DONNELLAN, K. S. (1966), "Reference and Definite Descriptions", Philosophical Review, 75, 281-304.
- DUMMETT, M. (1973), Frege: Philosophy of Language, Harper and Row, London.
- DUNN, J. M., BELNAP, N. D. (1968), "The Substitution Interpretation of the Quantifiers", Noûs, 177-185.
- EVANS, G., MCDOWELL, J. (1976), "Introduction" dans G. EVANS, J. McDowell, (eds), Truth and Meaning, Clarendon Press, Oxford, VII-XXIII.
- GEACH, P. (1962), Reference and Generality, Cornell University Press, Ithaca.

- GIBBARD, A. (1975), "Contingent Identity", Journal of Philosophical Logic, 4, 187-221.
- GOODMAN, N. (1979), "Predicates without Properties", dans P.A. French et al (Eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 347-348.
- GOTTLIEB, D. (1980), Ontological Economy. Substitutional Quantification and Mathematics, Clarendon Press, Oxford.
- GOTTLIEB, D., MCCARTHY, T. (1979), "Substitutional Quantification and Set Theory", Journal of Philosophical Logic, 8, 315-331.
- GRICE, H.P. (1969), "Utterer's Meaning and Intention", Philosophical Review, 147-177.
- GUPTA, A. (1980), The Logic of Common Nouns, Yale University Press, New Haven.
- HINTIKKA J. (1959), "Existential Presuppositions and Existential Commitments", Journal of Philosophy, 56, 126-127.
- HINTIKKA, J. (1962), Knowledge and Belief, Cornell University Press, Ithaca.
- HINTIKKA, J. (1969), "Semantics for Propositional Attitudes", dans L. Linsky (Ed), Reference and Modality, Oxford University Press, Oxford, 1971, 145-167.
- HINTIKKA, J. (1970), "Existential Presuppositions and Uniqueness Presuppositions", dans K. Lambert (ed), Philosophical Problems in Logic, D. Reidel Publishing Company, Dordrecht, 20-55.
- HOCHBERG, H. (1970), "Strawson, Russell and the King of France", dans E.D. Klemke (ed), Essays on Bertrand Russell, University of Illinois Press, Urbana, 309-337.
- HOCHBERG, H. (1978), Thought, Fact and Reference. The Origins and Ontology of Logical Atomism, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- HOCHBERG, H. (1979a), "Mapping, Meaning and Metaphysics", dans P.A. French et al, (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 326-346.
- HOCHBERG, H. (1979b), "Sellars and Goodman on Predicates, Properties and Truth", *Ibidem*, 360-368.
- KAPLAN, D. (1969), "Quantifying in", dans L. Linsky (ed), Reference and Modality, Oxford University Press, Oxford, 1971, 112-144.

- KAPLAN, D. (1972), "What is Russell's Theory of Descriptions ?", dans D. Pears (ed), Bertrand Russell, Anchor Books, New York, 227-244.
- KAPLAN, D. (1977), Demonstratives, Second Draft, UCLA, manuscrit non-publié.
- KAPLAN, D. (1979), "The Logic of Demonstratives", dans P.A. French et al. (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 401-412.
- KRIPKE, S. (1971), "Identity and Necessity", dans M.K. Munitz (ed), Identity and Individuation, New York University Press, New York, 135-164.
- KRIPKE, S. (1976), "Is There a Problem with Substitutional Quantification ?", dans G. Evans, J. McDowell, (eds), Truth and Meaning, Oxford University Press, Oxford, 325-419.
- KRIPKE, S. (1979a), "Speaker's Reference and Semantic Reference", dans P.A. French et al. (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 6-27.
- KRIPKE, S. (1979b), "A Puzzle about Belief", dans A. Margalit (ed), Meaning and Use, D. Reidel publishing Company, Dordrecht, 239-283.
- KRIPKE, S. (1980), Naming and Necessity, Basil Blackwell, Oxford.
- LAMBERT, K. (1962), "Notes on E! III : A Theory of Descriptions", Philosophical Studies, 51-59.
- LAMBERT, K. (1972), "Notes on Free Description Theory", Journal of Philosophical Logic, 1, 184-191.
- LEWIS, D. (1983), "Postscripts to 'Counterpart Theory and Quantified Modal Logic' ", dans Philosophical Papers, vol. I, Oxford University Press, Oxford, 39-46.
- LOCKWOOD, M. (1975), "On Predicating Proper Names", Philosophical Review, 471-498.
- MARCUS, R.B. (1972), "Quantification and Ontology", Noûs, 240-250.
- MCGINN, C. (1982), "Rigid Designation and Semantic Value", The Philosophical Quarterly, 32, 97-115.
- MYHILL, J. (1979), "A Refutation of an Unjustified Attack on the Axiom of Reducibility", dans G.W. Roberts (ed), Bertrand Russell Memorial Volume, Humanities Press, New York, 81-90.

- PARSONS, T. (1980), Non-Existent Objects, Yale University Press, New Haven.
- PLATTS, M. (1979), Ways of Meaning, Routledge and Kegan Paul, London.
- QUINE, W. V. O. (1953), "Three Grades of Modal Involvement", dans The Ways of Paradox and Other Essays, Harvard University Press, Cambridge, 1966, 158-176.
- QUINE, W. V. O. (1953), From a Logical Point of View, Harvard University Press, Cambridge.
- QUINE, W. V. O. (1955), "Quantifiers and Propositional Attitudes", dans The Ways of Paradox and other Essays, Harvard University Press, Cambridge, 185-196.
- QUINE, W. V. O. (1960), Word and Object, MIT Press, Cambridge.
- QUINE, W. V. O. (1969a), "Ontological Relativity", dans Ontological Relativity and Other Essays, Columbia University Press, New York, 26-68.
- QUINE, W. V. O. (1969b), "Existence and Quantification", Ibidem, 91-113.
- QUINE, W. V. O. (1970), Philosophy of Logic, Prentice-Hall, Englewood Cliffs.
- QUINE, W. V. O. (1973), The Roots of Reference, Open Court, LaSalle.
- QUINE, W. V. O. (1979), "Intensions Revisited", dans P. A. French et al (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 268-274.
- RAMSEY, F. P. (1931), Foundations. Essays in Philosophy, Logic, Mathematics and Economics, Routledge and Kegan Paul, London.
- RECANATI, F. (1981), Les Enoncés Performatifs, Editions de Minuit, Paris.
- RUSSELL, B. (1905), "On Denoting", dans Logic and Knowledge, George Allen and Unwin, London, 1956, 41-56.
- RUSSELL, B. (1910), (avec A. N. WHITEHEAD), Principia Mathematica, (to 56), Cambridge University Press, Cambridge, 1962.
- RUSSELL, B. (1913), Theory of Knowledge, Manuscrit non-publié.
- RUSSELL, B. (1914), Our Knowledge of the External World, George Allen and Unwin, London.
- RUSSELL, B. (1918), "The Philosophy of Logical Atomism", dans Logic and Knowledge, George Allen and Unwin, London, 1956, 176-281.

- RUSSELL, B. (1919), Introduction to Mathematical Philosophy, A Touchstone Book, Simon and Schuster, New York.
- RUSSELL, B. (1924), "Logical Atomism", dans Logic and Knowledge, George Allen and Unwin, London, 1956, 323-343.
- RUSSELL, B. (1940), Inquiry into Meaning and Truth, Penguin Books, Harmondsworth.
- RUSSELL, B. (1959), My Philosophical Development, George Allen and Unwin, London.
- SAINSBURY, M. (1980a), Russell, Routledge and Kegan Paul, London.
- SAINSBURY, M. (1980b), "Russell on Constructions and Fictions", Theoria, XLVI, 19-36.
- SALMON, N. (1981), Reference and Essence, Princeton University Press, Princeton.
- SCHWARZ, D. (1979), Naming and Referring. The Semantics and Pragmatics of Singular Terms, Walter de Gruyter, Berlin.
- SCOTT, D. (1967), "Existence and Descriptions in Formal Logic", dans R. Schoenman (ed), Bertrand Russell : Philosopher of the Century, Little Brown, Boston, 181-200.
- SELLARS, W. (1979), "Hochberg on Mapping, Meaning and Metaphysics", dans P.A. French et al (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 349-359.
- SOMMERS, F. (1976), "Logical Syntax in Natural Language", dans A. Mackay, D. Merrill (eds), Issues in the Philosophy of Language, Yale University Press, New Haven, 11-41.
- SOMMERS, F. (1982), The Logic of Natural Language, Clarendon Press, Oxford.
- STRAWSON, P.F. (1950), "On Referring" (De l'acte de référence), dans Etudes de Logique et de Linguistique, Editions du Seuil, Paris, 1977, 9-38.
- STRAWSON, P.F. (1964), "Identifying Reference and Truth-Values" (Référence identifiante et valeurs de vérité), Ibidem, 91-113.
- TARSKI, A. (1956), "The Concept of Truth in Formalized Languages" (Le Concept de vérité dans les langages formalisés), dans Logique, Sémantique et Méta-mathématique, Armand Collin, Paris, 158-209.

TARSKI, A. (1969), "Truth and Proof", Scientific American, 63-77.

VAN FRAASSEN, B. (1966), "Singular Terms, Truth-Value Gaps and Free Logic" Journal of Philosophy, 63, 481-495.

WALLACE, J. (1979), "Only in the Context of Sentences do Words have any Meaning", dans P. A. French et al (eds), Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, University of Minnesota Press, Minneapolis, 305-325.

WILLIAMS, C. J. (1981), What is Existence ?, Clarendon Press, Oxford.

WIGGINS, D. (1979), "Contingency, Identity, and De Re and De Dicto Necessity" dans J. Dancy (ed), Papers on Language and Logic, Keele University Library, Keele, 35-53.